

PER
S-400
CON

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10¢

GRANDE PHOTO DU
PAPE PIE XII

•
LA VIE
D'UN CANON

par Louis Roland

•
UNE NOUVELLE
POLICIÈRE

•
LA MADONE
D'AMOUR

Roman complet

•
TOUS
LES SPORTS

par Oscar Major

•
Notre feuilleton :

A LA
RECHERCHE
DU BONHEUR

LE MOULIN DE
CONTRECOEUR

Photo Henri A. Michaud





IL vous est certainement arrivé, à vous comme à tout le monde, de vous demander certains soirs ce que vous pourriez bien lire d'intéressant sans avoir à feuilleter une foule de livres ou sans avoir à acheter plusieurs magazines au hasard. Dans de pareils cas, n'hésitez pas à acheter **LA REVUE POPULAIRE** où vous trouverez tout ce qu'il faut pour vous distraire et vous instruire : un **ROMAN D'AMOUR** complet et le plus souvent inédit, une foule d'articles sur les sujets les plus divers, des chroniques de toutes sortes et une multitude de photographies et de dessins.

LA REVUE POPULAIRE, dont le tirage augmente de plusieurs milliers d'exemplaires par année, est lue aujourd'hui dans toutes les bonnes familles canadiennes, aussi bien à la ville qu'à la campagne. Ce n'est pas sans raison que cette revue canadienne-française, fondée il y a **TRENTE-DEUX ANS** cette année, connaît une pareille vogue. Lisez-la une fois et vous comprendrez.

Lisez le roman du mois de février :

LE VOYAGE SANS RETOUR

Par **MAGALI**

Coupon d'abonnement : **LA REVUE POPULAIRE**

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à **LA REVUE POPULAIRE**.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESSETTE & Cie, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.

CARNET
EDITORIAL

TEL PÈRE TEL FILS

UN de nos bons amis de Québec, Gérard G. me demande, dans une très aimable lettre ce que je pense du proverbe dont j'ai fait le titre de cet article. Il veut savoir si c'est vrai, ce que j'en pense et si j'y crois.

Je dirai tout d'abord que je me méfie généralement d'un proverbe comme d'une planche pourrie : ça peut paraître solide mais si l'on met le pied dessus on passe au travers.

J'ai tout de même, pour les proverbes, quelque considération; celle qu'on accorde aux choses très vieilles qui ont fait le plaisir ou l'embêtement de bien des hommes, car ils ne datent pas d'hier, ces fameux proverbes et même ils ont eu leur temps de grande faveur. Ils sont d'une si grande commodité ! Celle des arguments tout prêts, des plats tout cuits et des habits tout faits. Commodité, toutefois qui peut nécessiter de la mise au point, du refricassage ou des retouches.

De vieux et célèbres proverbes sont ceux, d'ailleurs apocryphes des "Vers dorés" dont l'auteur, Pythagore, n'a probablement jamais existé, ce qui dégage merveilleusement toute sa responsabilité. Faire des proverbes fut sans doute un petit jeu de société fort goûté dans l'ancienne Grèce car il s'y rattache des noms illustres comme ceux d'Aristote, Platon, Socrate, Plutarque, Théognis, Cléarque et consorts.

César en fit une liste qu'il jugea propre à stimuler l'initiative et l'énergie, "ad agendum", selon son expression conservée dans le mot "adage". De son temps datent encore les recueils de Diogenianus et de Zenobius.

Le moyen âge a, lui aussi, fait large part aux proverbes; Erasme, Polydore Virgile et Scaliger ont évolué là-dedans comme poissons dans l'eau. Plus tard, nous retrouvons de ces proverbes à foison dans le Pantagruel de Rabelais, le Don Quichotte de Cervantès et surtout le Bouquet proverbial de Boutroux. Si l'on ajoute à tout cela le Livre des Proverbes de Salomon complété par Agur et Lamuel, on s'étonne moins que les proverbes aient la prétention de résumer la sagesse des nations.

Même on ne s'étonne plus du tout quand on sait de quoi est faite la sagesse des peuples et comment elle se manifeste.

En ce qui concerne le proverbe "Tel père, tel fils", il n'est sans doute pas possible d'émettre une fausseté plus grande si l'on a la prétention de poser cette formule en règle générale. Evidemment il y a des pères dont le fils est le portrait tout craché, ou même accentué soit en bien soit en mal mais ce sont des exceptions ne confirmant que la règle contraire. Elles ne seront jamais en quantité suffisante pour former une majorité, donc pour donner raison au proverbe.

Pépin le Bref, ancien roi de France, tira son surnom du fait qu'il n'était guère plus haut que trois pommes et son fils Carolus fut appelé Charlemagne non seulement parce qu'il fit de belles conquêtes mais parce qu'il était une sorte de géant dont les pieds nous servent encore de mesure.

Il eut à son tour un fils, Pépin le Bossu qui ne marcha sur ses traces ni d'une façon ni de l'autre. On n'aurait même pas pu dire : Tel grand père, tel petit-fils car les deux Pépins n'étaient pas de la même qualité, loin de là.

Le premier était fort comme une demi-douzaine de chevaux et le deuxième était simplement têtue comme une mule; il le prouva en conspirant contre son père, vilaine sottise qui le fit reléguer dans l'abbaye de Plum où il mourut.

Un autre exemple, d'actualité celui-ci : le père d'Hitler était un simple douanier, sans ambition politique mais grand admirateur de la femme et sachant fort bien lever le coude; après une existence de joyeux bougre il mourut avec tout son bon sens. Dodolf, lui, déteste les femmes, ne boit que du sirop de grenouilles, se conduit en joyeux copain chaque fois qu'il lui tombe un œil et il a encore tous les deux; son ambition est démesurée et il y a toutes

les chances pour que sa cervelle claque avant lui. Tel père, tel fils ? pas encore cette fois-ci.

Il n'est pas rare de voir des pères vertueux et des fils crapules; des pères qui auraient pu poser pour la statue d'Apollon et des fils pour celle de Quasimodo; des pères enfin qui ont tondus des œufs pour en vendre le poil et des fils qui ont ensuite jeté la maison par la fenêtre dans des crises de gaspillage. Il semble, dans ce dernier cas, que "Tel père, tel fils" doive être remplacé par un autre proverbe : A père avare, fils prodigue.

Si la nature se charge, en maintes occasions, de nous prouver la faillite de l'adage qui nous occupe, elle est très souvent aussi aidée dans la plus large mesure par les pères eux-mêmes. Combien en est-il pour souhaiter sincèrement que leurs fils prennent le même chemin qu'eux dans la vie et leur ressemblent en tous points ?

A part quelques gros brasseurs d'affaires il n'en est certainement pas beaucoup et encore ceux-ci s'arrangent-ils pour que leurs héritiers n'aient pas besoin d'utiliser des méthodes que leur indulgence pour eux-mêmes appelle des tours de métier mais que leur conscience, avec une énergie plus sincère, qualifie de tours de cochon.

Tel père, tel fils ? ce n'est pas non plus ce que désire ce brave cultivateur qui a travaillé d'arrache-pied toute sa vie pour amasser une modeste aisance; il rêve de faire de son fils un monsieur de la ville qui fumera des gros cigares et gagnera des millions à se croiser les bras dans un beau bureau. Effectivement, il peut arriver que, plus tard, le fils ne ressemble pas du tout au père mais ce ne sera pas parce qu'il aura trop bien travaillé.

Notre époque surtout semble avoir pris à tâche de démolir le proverbe qui nous occupe; le modernisme ultrarapide qui sévit sur la planète a l'effet contraire des autos sur les routes; la machine a raccourci les distances mais le modernisme a rallongé les années; tout au moins il en donne l'illusion quand on se place à un certain point de vue.

Regardons à dix ans en arrière et nous y retrouvons des mœurs d'un autre âge; pensons aux temps d'avant-guerre, de celle qu'on appelle encore "la grande" et nous ne reconnaissons plus la société ni ses habitudes; un véritable abîme s'est creusé entre les pères et les fils. Je ne veux pas dire que cet abîme existe sentimentalement, que l'affection familiale ait été fortement atteinte mais il y a tout de même un esprit d'indépendance aujourd'hui que l'on ne connaissait pas autrefois. Le père menait une vie calme que venait stimuler juste à point une ambition raisonnable et modérée, celle qui fait les citoyens respectables et respectés; le fils a, lui, la fièvre du progrès combinée avec la science du monsieur qui se débrouille dans la vie. Ce n'est pas toujours une science et jamais une patience; il faut aller vite et l'on appuie sur l'accélérateur; tant pis pour l'obstacle. Tant pis pour l'homme parfois aussi.

A voir la désinvolture hardie de leurs fils, dans bien des familles les pères éprouvent un peu l'étonnement d'un tranquille oiseau de basse-cour qui verrait un petit aigle sortir de son nid.

Avec cet état de choses il ne reste pas gros du proverbe "Tel père, tel fils" mais il n'est pourtant pas dans mon idée d'en prononcer la condamnation impitoyable et sans appel. Il y a, fort heureusement encore, des fils pour suivre la trace de leur père, leur ressembler au physique, ce qui est bien, et au moral, ce qui peut être mieux.

Mais combien en existe-t-il ?

C'est une question à laquelle je n'oserais répondre; je craindrais trop de voir, dans cette réponse, une simple exception de nature à confirmer la règle contraire.

F. de Verneuil

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE
975, RUE DE BULLION
MONTREAL - CANADA

Tél.: PLateau 9638

Rédacteur en chef :
FERNAND DE VERNEUIL
Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL
Directeur artistique :
HECTOR BRAULT
Pages féminines :
GENEVIEVE
Chroniqueur sportif :
OSCAR MAJOR

Entered at the Post Office
of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of
March 1879

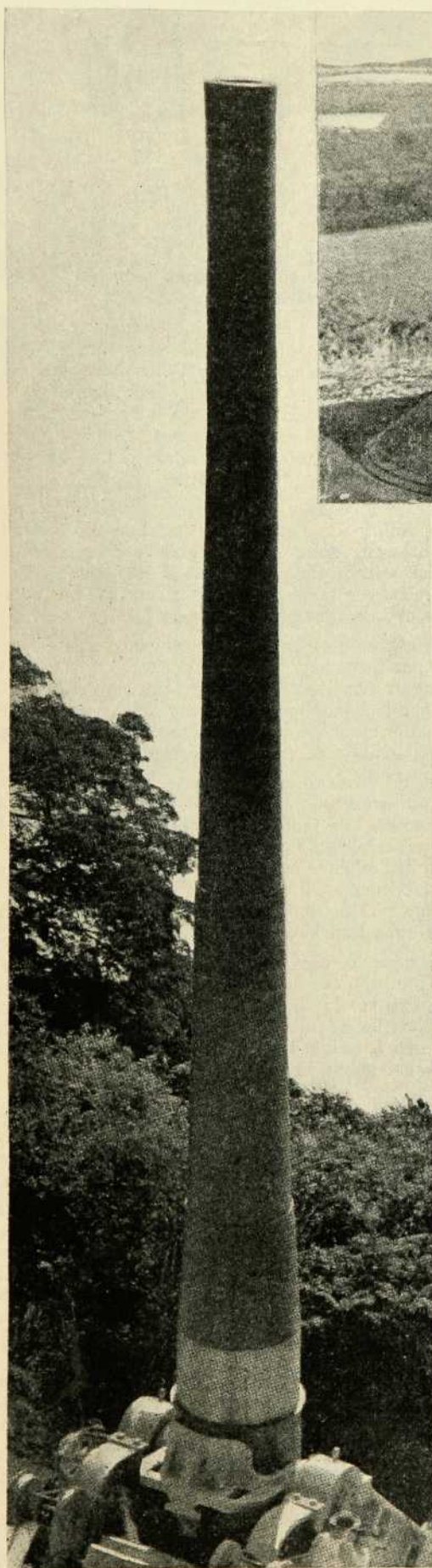
ABONNEMENT CANADA

Un an..... \$3.50
Six mois..... 2.00
Trois mois..... 1.00

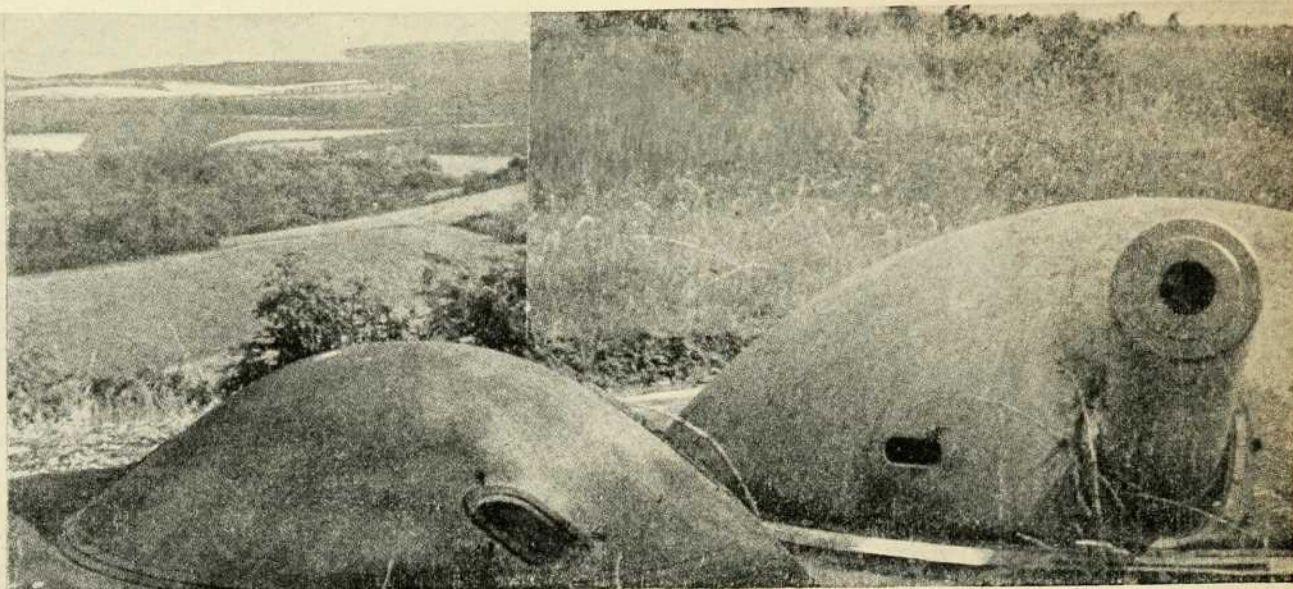
ETATS-UNIS ET EUROPE
Un an..... \$5.00
Six mois..... 2.50
Trois mois..... 1.25

Heures de bureau :
9 h. a.m. à 5 h. p.m.
Le samedi, 9 h. a.m. à midi

AVIS AUX ABONNES — Les
abonnés changeant de localité
sont priés de nous donner
un avis de huit jours
l'emballage de nos sacs
de malle commençant cinq
jours avant leur expédition.



Ci-dessus : Un gros canon moderne dont les effets sont terribles mais la vie active extrêmement courte. — En haut : Un point de la fameuse ligne Maginot avec les tourelles d'acier abritant de gros canons.



La VIE d'un CANON

CHRONIQUE
D'ACTUALITÉ

par
**LOUIS
ROLAND**

E LLE est beaucoup plus courte que bien des gens ne le croient, la vie d'un canon, la vie active s'entend ; la vie enfin qui permet à ce monstre de métal de donner la mort.

On disait plaisamment autrefois : « Pour faire un canon, on prend un trou et l'on met du bronze autour. » C'était un peu vrai, puisqu'on coulait du bronze autour d'un noyau qui occupait la place du trou, mais les canons modernes ne s'accommoderaient plus de cette vieille méthode à cause des pressions formidables exercées par les diverses poudres employées maintenant.

Les canons sont faits aujourd'hui d'acier, mais leur fabrication exige bien d'autres soins que celle de leurs prédécesseurs en bronze ; le lingot d'acier que l'on prend et « dans lequel on creuse un trou », contrairement à l'ancien système, cet acier-là doit être un lingot aussi homogène que possible pour être résistant.

Quand on l'a coulé, il s'est formé, à la partie supérieure, ce qu'on appelle une *masselotte* qu'il faudra tout d'abord supprimer parce qu'elle contient des scories ; ensuite, dans l'épaisseur du lingot lui-même, il a pu se former des bulles de gaz que l'on appelle des *soufflures*, lesquelles sont toujours nuisibles à la solidité. Le plus énergique forgeage ne peut pas les faire disparaître, il les aplatit seulement mais sans pouvoir souder le métal à lui-même là où elles existent.

Avant de forer ce gros lingot, on le soumet aux rayons X, tout comme un malade présumé, et s'il présente en effet trop de causes de faiblesses on le renvoie au creuset. Un canon, sans doute, est fait

pour tuer mais, autant que possible, pas ceux qui s'en servent.

Il résulte de tout ceci, et sans entrer dans des détails qui ne sauraient trouver place ici, que 60% au moins du volume du lingot sont inutiles ou dangereux et doivent être supprimés. Quand il s'agit de la fabrication de canons de gros calibre, on voit que chacun d'eux exige primitivement la mise en œuvre d'une énorme quantité de métal.

Viennent ensuite les diverses opérations du forage, du forgeage, de la forme définitive sur le tour, du filetage, du fretage, des traitements thermiques, de la trempe, du recuit, du montage des divers accessoires et de la mise sur affût. Je passe forcément sur bien des opérations longues et minutieuses et qui sont d'une grande importance pour la vie future du canon.

Il a fallu des matériaux de premier choix pour mener cet ouvrage à bonne fin, des machines-outils de grande précision et des ouvriers spécialistes connaissant bien leur métier ; tout cela a demandé pas mal de semaines, surtout pour les pièces de gros calibre, et représente une belle poignée d'argent ; on est donc en droit d'espérer qu'un canon comme celui-là, si solide et si bien fait durera longtemps.

Oui, sans doute si l'on ne s'en sert pas, mais il est fait pour servir et alors...

Alors, il ne dure pas longtemps.

Un an ou deux ? Oh ! beaucoup moins que cela ! Même pas un jour ou deux, vous allez voir ça tout de suite.

Sachez tout d'abord qu'une pression de trente-cinq à quarante mille livres par pouce carré au départ du coup est chose normale dans un canon avec

les poudres modernes. C'est évidemment un travail fatigant.

C'est précisément cette pression avec ses effets qui règle la vie du canon.

Cette vie, en effet, ne s'évalue pas en années mais en états de services ou, si l'on veut, d'après le nombre de coups que la pièce a tirés ; ce nombre est d'autant plus grand que le calibre est plus petit, et cela se conçoit puisque dans ces cas-là l'effort demandé au canon est moindre.

Le canon de soixante-quinze peut ainsi tirer de douze à quinze mille obus avant d'être renvoyé à l'usine, mais ce nombre de coups diminue rapidement quand le calibre augmente ; avec les très grosses pièces il tombe à cent cinquante, cent vingt, et moins encore.

Le parcours de l'obus dans l'âme de la pièce est en moyenne d'une durée de trois dixièmes de seconde, et c'est donc pendant ce temps très court que se produit l'usure énorme qui abrège à chaque fois la vie de la pièce ; une simple opération d'arithmétique suffit maintenant pour calculer la longueur précise de cette vie active.

Nous trouvons alors qu'elle est d'à peu près une heure et demie pour un canon de soixante-quinze, et de deux tiers de minute seulement pour une grosse pièce d'artillerie. C'est assurément fort peu.

La valeur des obus tirés et de leurs charges, la valeur de la pièce elle-même, tout cela représente un montant d'argent considérable qui s'évanouit ainsi en une fraction de temps très brève. Si l'on multiplie ce montant par le nombre énorme de canons qui sont en activité au cours d'une guerre dans tous les pays belligérants, on arrive à un total effrayant.

Cette vie si rapide d'un canon a, d'autre part, des résultats formidables. On a calculé que la force vive développée par la déflagration d'une grosse pièce produit une pression rapide mais brutale équivalant à vingt-cinq millions de chevaux-vapeur. Pendant sa courte existence elle aura donc fait un effort d'au moins cinq milliards de chevaux-vapeur.

Tout ceci représente la vie active mais normale d'un canon ; or il ne faut pas oublier qu'il est, com-

me les hommes eux-mêmes, sujet à bien des accidents, lesquels sont particulièrement fréquents en temps de guerre.

L'obus ennemi qui frappe directement une pièce met du coup un terme à sa carrière où, tout au moins, il y a des chances pour cela. D'autre part, s'il faut abandonner un terrain devenu intenable et que le temps manque pour ramener les pièces en arrière, il n'y a qu'une seule chose à faire : les mettre hors de service pour empêcher qu'elles ne puissent servir à l'ennemi.

On brise alors des organes essentiels dans les freins ou la culasse ou même, avec des pétards de dynamite, on met définitivement le canon hors d'usage.

Il y a, enfin, ce qu'on pourrait appeler les maladies du canon et la principale est causée par la chaleur quand on demande au canon une tâche au-dessus de ses forces en prolongeant outre mesure les périodes de tir rapide. Les monstres de métal sont alors, comme de simples hommes, tués par le surmenage.

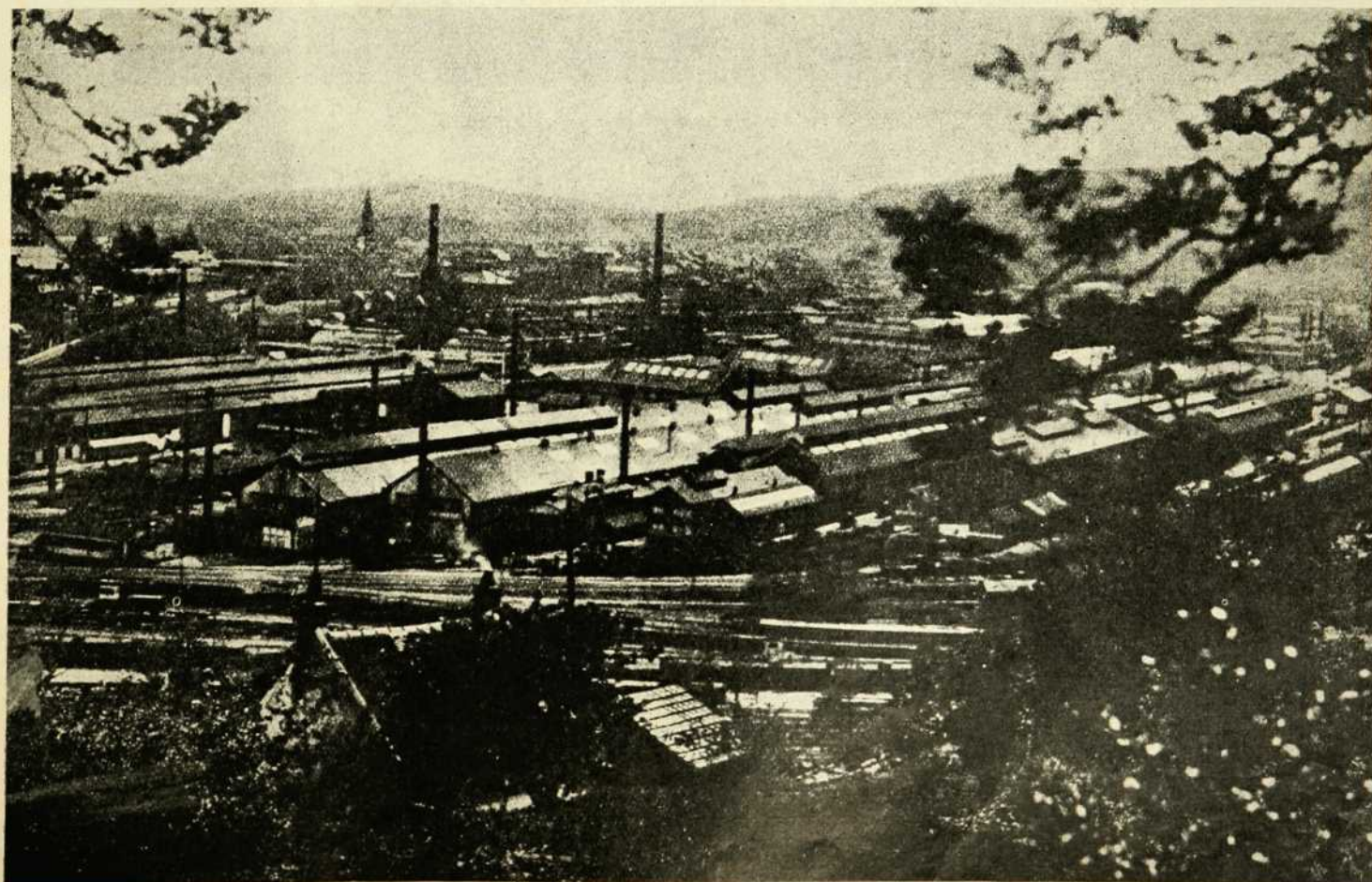
Pendant le tir, la combustion de la poudre dégage une chaleur considérable qui s'atténue néanmoins suffisamment si les coups sont espacés, mais si l'on fait du tir rapide sans interruption, les calories s'accumulent dans le métal, le canon devient brûlant et il arrive à ce qu'on peut appeler l'état dangereux.

A une température élevée, la résistance de l'acier diminue ; si la chaleur augmente encore, cette résistance n'est plus que celle du cuivre, puis celle du plomb, et si l'on continue à tirer dans ces conditions-là, la pièce se gonfle ou même elle éclate.

Avant ce dernier accident, il peut arriver aussi que le gonflement ayant agrandi le diamètre de la pièce, l'étanchéité des gaz n'est plus assurée ; l'obus ne reçoit plus alors une impulsion suffisante pour faire le parcours qu'on lui demandait et va tomber à un point beaucoup plus rapproché ; parfois même dans les lignes qu'il avait pour mission de protéger.

Comme celle des hommes, la vie des canons est courte, et souvent sujette aux accidents et à tous les maux.

Une vue des usines françaises du Creusot où la fabrication du matériel d'artillerie est poussée avec une grande activité en temps de guerre.





L'orfèvre et Mr Campion causaient avec animation.

Le Point d'Interrogation

QUAND miss Chloe Pleyell devint la fiancée du brillant avocat sir Matthew Pearing, Mr. Albert Campion songea à lui faire un cadeau. Un sourire mélancolique accompagnait cette pensée. Il avait pu croire un moment que miss Pleyell lui donnerait la préférence. Cependant ce fut avec sincérité qu'il souhaita à sir Matthew, homme grave et pompeux, beaucoup de bonheur.

Il lui en souhaita encore, mais avec un peu moins de confiance, tandis qu'il se trouvait dans le magasin de Julius Florian et contemplait le vieil orfèvre qui cherchait à persuader Chloe de se décider entre des candélabres et un surtout de table, don par lequel Mr. Campion voulait exprimer ses souhaits.

Chloe était plus jolie que jamais. Elle était assise sur le bord d'une table, son manteau d'hermine enroulé autour d'elle, sa tête blonde de côté; ses yeux étaient à demi fermés et toute son intelligence fixée sur le choix à faire.

Mr. Florian semblait la trouver charmante. Il était debout devant elle et souriait, bien que l'indécision de la jeune fille durât depuis près d'une heure.

— Le surtout est très à la mode, murmura Chloe, et je l'adore. Mais les candélabres dureront toute une vie.

Le vieux Florian se mit à rire.

— C'est vrai, observa-t-il avec un signe de tête à Mr. Campion. Que choisissez-vous ?

— Le surtout, master Florian. Et vous êtes un ange de me faire ce cadeau, Albert. Chaque fois que je regarderai Matthew assis de l'autre côté de la table, je penserai à vous.

— Ce sera charmant pour tous les deux, riposta Mr. Campion.

Chloe sauta à terre et prit le surtout dans ses mains. L'orfèvre la suivit.

— C'est un bel objet, dit-il. Il date de George III. Je peux vous dire toute son histoire. Il a été fait pour lord Peronne et est resté dans cette famille pendant soixante-douze ans, puis il a été acheté par un certain Mr. Andrew Chappell qui l'a légué à sa fille qui habitait Brighton et...

Chloe l'interrompit d'un éclat de rire :

— Vous connaissez l'histoire de tous les objets que vous vendez ? s'écria-t-elle.

— Quand on achète une belle pièce d'argenterie, on aime en général à savoir d'où elle vient, répondit Mr. Florian, un peu vexé.

Miss Pleyell se repentit de sa gaieté intempestive.

— C'est utile si elle est volée, dit-elle. Je n'y avais pas pensé. Dites-moi, master Florian, vous arrive-t-il d'avoir des objets volés ?

L'orfèvre devint violet et Campion s'élança à la rescousse.

— Les listes que distribue la police vous protègent de tels désastres, n'est-ce pas, master Florian ?

L'orfèvre reprit son sourire.

— Oui, dit-il, les listes de la police sont très intéressantes. Chaque fois qu'un vol a été commis, on fait circuler la liste des objets volés. Je vais vous montrer.

Il donna un ordre et bientôt son commis revenait avec une feuille de papier.

— Je ne montre pas ça à tout le monde, dit Mr. Florian. Voici ce qui a été enlevé d'un manoir de Surey. Et voici l'énumération d'objets dérobés chez les Hewes-Bellew à Manchester square. Vous avez entendu parler du cambriolage ? Il m'intéresse particulièrement car je connais très bien la collection d'argenterie de Mr. Florian ?

— Comme c'est intéressant : murmura Campion par politesse.

— La pince à sucre, par exemple, continua Mr. Florian, je l'avais réparée plusieurs fois. Elle avait un dessin ravissant de feuilles de lierre et, dans une des feuilles, un petit bateau était gravé. Ce devait être l'œuvre d'un amateur du dix-huitième siècle.

Cela me fend le cœur de penser qu'un malfaiteur s'en est emparé.

Campion jugea à propos d'opérer une diversion. — Je me rappelle ce cambriolage, dit-il. C'est la dernière fredaine du Point d'Interrogation, n'est-ce pas ? Un type que les journaux appellent le « Filou tordu ».

— Lui-même. La police n'arrive pas à le retrouver et il est l'auteur d'au moins six ou sept cambriolages à Londres. Il a la manie de l'argenterie. Ce doit être un connaisseur.

— Et pourquoi l'appelle-t-on le Point d'Interrogation ou le « Filou tordu » ? demanda Chloe.

— Parce que ses épaules sont voûtées expliqua Mr. Campion. On l'a aperçu une ou deux fois dans des couloirs obscurs.

— Uu bossu ! Et comment peut-il grimper le long des gouttières et se livrer à des acrobaties de ce genre ?

— Ce n'est pas un vrai bossu, expliqua Florian. On a failli lui mettre la main au collet. Une servante l'a aperçu d'une fenêtre et a donné l'alarme. Il s'est mis à courir et la femme a déclaré qu'il s'était redressé.

— Comme c'est drôle ! observa Chloe.

— Chaque cambrioleur a sa petite particularité, reprit Florian. L'homme qu'on a surnommé le « Point d'Interrogation » est sans doute tout à fait normal, et il a voulu dérouter la police.

— Vraiment ! dit Chloe.

— Mais oui. Les malfaiteurs ont une imagination extraordinaire. Demandez à Mr. Campion. Il pourra vous le dire. Je me rappelle que, quand j'étais jeune, un voleur faisait sa besogne en uniforme de garde, tunique rouge, longue moustache, rien ne lui manquait. On l'appelait le « Tambour Major ».

Campion leva la tête.

— Je n'avais jamais entendu parler de lui, dit-il en riant.

— Il y a au moins trente-cinq ans, dit Florian. Tous les orfèvres, et les bijoutiers avaient peur de lui. Nous avons été soulagés quand on l'a mis en prison. Je ne sais pas ce qu'il est devenu après sa libération. Quelques-uns des vieux inspecteurs de Scotland Yard se souviennent peut-être de lui. Eh bien ! miss Pleyell je vais vous envoyer le surout.

— J'espère que le vieux Florian ne vous a pas trop ennuyée, dit-il.

— Oh ! non, s'écria Chloe, non. En ce moment les criminels m'intéressent tout particulièrement.

— Tiens ! dit Mr. Campion surpris.

Le sourire de Chloe était candide et confiant.

— Albert, dit-elle, j'ai besoin d'un conseil. Je ne sais pas si j'ai été trop habile ou trop sottée.

— Vous avez commis un crime ? demanda Campion.

— Oh ! non, répondit Chloe. J'emploie un détective. C'est tout. C'est pour faire plaisir à Gracie. Vous connaissez Gracie, ma femme de chambre ? Elle coud comme une fée, je ne pourrais pas supporter de la perdre.

— Je ne suis peut-être pas très intelligent, remarqua son cavalier servant, mais je ne comprends pas. Vous avez chargé un détective de surveiller Gracie ?

— Mais non. Le détective est fiancé à Gracie... pour le moment tout au moins. Cela ne durera pas. Elle est très capricieuse. J'ai pris ce garçon à mon service, sans cela elle l'aurait épousé tout de suite et m'aurait quittée. Vous saisissez maintenant ? Je vous explique tout avec soin parce que j'ai besoin d'un conseil.

Le jeune homme aux lunettes à monture de corne s'emporta.

— Dites-moi de quoi il s'agit, dit-il.

— Eh bien ! je ne peux pas me passer de Gracie. Sans elle je ne saurais ni me coiffer, ni m'habiller ; je perdrais toute ma personnalité.

Mr. Campion riposta qu'avec ou sans Gracie, elle serait toujours charmante.

— Je veux donc la garder à tout prix, continua la jeune fille. Par malheur, elle se monte facilement la tête. Elle a été fiancée neuf fois en deux ans.

— Mon Dieu ! s'écria Mr. Campion. Et maintenant elle est amoureuse d'un détective ?

— Oui, mais il n'était pas détective au début, expliqua miss Pleyell. Il était sans travail et Gracie voulait l'épouser tout de suite et lui donner tout son argent pour monter un commerce. Je l'ai suppliée d'attendre. Je lui ai dit qu'il fallait d'abord qu'Herbert trouve sa vocation.

— Et Herbert s'est senti l'étoffe d'un détective, conclut Mr. Campion avec un sourire. Qu'avez-vous fait ? Vous l'avez fait entrer dans une agence privée ?

— Je n'y ai même pas pensé. Non, je l'ai pris à mon service pour deux livres par semaine. Les

amours de Gracie durent en général six semaines, j'ai donc pensé que ce ne serait pas trop cher.

Chloe hésita un instant et reprit brusquement :

— Par malheur, Herbert est consciencieux. Il veut travailler. Il a commencé par découvrir que la cuisinière de ma mère faisait danser l'anse du panier et a demandé son renvoi immédiat. Maman a été furieuse car les cordons bleus sont rares. L'affaire n'a pas été facile à arranger. Alors, j'ai trouvé autre chose. J'ai dit à Herbert de surveiller Matthew. Mon fiancé est le symbole de la rectitude. Il n'oublie pas sa dignité un instant.

Mr. Campion enleva ses lunettes, ce qui était chez lui signe de profonde émotion. Il revoyait le jeune avocat si correct, si pompeux que sa mère elle-même n'avait jamais osé lui donner un petit nom d'amitié.

— Et Matthew a accepté ? demanda Campion.

— Il n'en sait rien, répondit Chloe. Herbert est très discret, et je n'ai pas jugé à propos de mettre Matthew au courant.

— Vous êtes folle ! dit Mr. Campion.

Miss Pleyell rougit et baissa les yeux.

— J'ai pensé une ou deux fois que c'était un peu dangereux, c'est pour cela que je vous raconte cette histoire. Je ne sais pas trop ce que dirait Matthew s'il devinait. Mais il ne remarquera jamais Herbert qui est un petit homme tout à fait banal.

Ca y est !

Mr. Campion fit un long sermon pour exposer à Chloe tous les dangers auxquels elle s'exposait et elle exposait Matthew. Il fut si éloquent que des larmes montèrent aux yeux de miss Pleyell.

— C'est affreux ! dit-elle. Je n'avais jamais pensé qu'Herbert pouvait ne pas être honnête. Que vais-je faire ? Je ne peux rien dire à Matthew. Il serait furieux. Et je tiens à lui. Que faire ?

Nouvelle

par

Margery Allingham

Elle était si frêle, si enfantine, si accablée de remords, que Mr. Campion eut pitié d'elle.

— Débarrassez-vous de votre chien de garde, dit-il gaiement. Allez trouver de ma part Paul Fenner, du bureau des détectives et dites-lui de donner à Herbert une place provisoire à vos frais. Ne racontez l'histoire à personne.

Miss Pleyell fut aussitôt rassurée.

— Comme vous êtes gentil ! dit-elle. Je vous suis très reconnaissante Albert. Je vous obéirai. Et ne pensez pas que je suis une petite folle, cela me ferait tant de peine.

— Vous avez seulement trop d'imagination, mon enfant, dit Mr. Campion.

Mais ce ne fut pas ce qu'il pensa le lendemain matin, quand Chloe lui téléphona à l'heure du premier déjeuner. Elle prononçait des paroles incohérentes, entrecoupées de sanglots.

— Ça y est ! C'est Herbert. Que vais-je faire ? — Herbert ?

Mr. Campion fit un effort pour rassembler ses souvenirs.

— Ah ! oui, Herbert, le détective amateur. Qu'a-t-il fait ? Il demande de l'argent ?

— Oh ! non... c'est bien plus grave. Il a découvert quelque chose au sujet de Matthew, et il veut aller à la police. Herbert prétend que Matthew est un escroc.

Mr. Campion garda le silence.

— M'entendez-vous ? Que faut-il que je fasse ?

— Oui, j'entends, dit Campion. Mais la surprise m'avait coupé la parole. Ma chère enfant, vous n'avez qu'une chose à faire : dites à Mr. Herbert d'aller à la police et d'accuser votre fiancé. Quand il changera de ton et vous proposera d'acheter son silence, menacez-le de téléphoner vous-même à la police.

— Je comprends, dit Chloe sans conviction. Vous croyez qu'Herbert ment ? Vous ne croyez pas que c'est vrai ? Pourquoi ne répondez-vous pas ?

— J'ai mal à la gorge, expliqua Mr. Campion.

Et il raccrocha. Tout en s'habillant, il pensa à Chloe. Il souhaitait de tout cœur que sir Matthew ignorât toujours l'existence d'Herbert.

Sa matinée fut très occupée, il déjeuna tard et ne rentra chez lui qu'au milieu de l'après-midi. En se dirigeant vers son bureau il aperçut dans la salle à manger un spectacle étrange, et s'arrêta.

Sur le tapis se trouvait une vieille valise entourée d'objets hétéroclites, en argent. Il entra. Un homme au visage rond et naïf se leva.

— Mr. Campion ? demanda l'inconnu. Votre domestique a dit que je pouvais vous attendre.

— Oui, oui. Et vous avez apporté vos bagages ?

— Je m'appelle Boot, dit l'étrange visiteur, Miss Pleyell m'a recommandé de vous voir avant d'aller à la police. Elle me l'a fait promettre.

Mr. Campion comprit brusquement.

— Vous êtes Herbert ? demanda-t-il.

— Herbert Boot, reconnut-il. Je suis agent d'enquête au service de miss Pleyell. Elle m'a dit qu'elle vous avait parlé de moi. C'est vrai ?

— Oui, oui, en effet. Asseyez-vous.

— Je resterai debout si vous le permettez, répondit Herbert. Je n'ai pas beaucoup de temps. Je suis ici depuis midi. Vous voyez ce que j'ai apporté ?

Mr. Campion examina les trésors étincelants qui gisaient à ses pieds. Un objet attira son attention. C'était une pince à sucre décorée de feuilles de lierre ; au centre d'une feuille était gravé un petit bateau occupé par un amour.

— Mon Dieu ! dit Mr. Campion.

— Vous avez vu les listes de la police, ces derniers temps, monsieur ? demanda Herbert. Je les ai vues. Savez-vous ce que représente cela ? C'est le butin pris au cours d'un cambriolage commis la nuit du 15 dans une maison de Manchester Square, chez les Hewec-Bellewe. Dans les journaux on dit que l'auteur du vol est un homme surnommé le Point d'Interrogation. Maintenant, vous comprenez, monsieur, que malgré tout ce que vous pourrez bien me dire, j'irai porter tout cela à la police. C'est mon devoir. Je l'accomplirai coûte que coûte. Je sais qu'un criminel dangereux se fait passer pour un type de la haute. Je le regrette pour miss Pleyell, mais je ferai mon devoir.

Mr. Campion se sentit pris de vertige.

— Expliquez-vous clairement, Herbert, dit-il enfin. Vous n'accusez pas sir Matthew d'être le Point d'Interrogation ?

Les yeux d'Herbert lancèrent des éclairs.

— Je dirai à la police tout ce que je sais, riposta-t-il. Il aura le châtiment qu'il mérite.

— Avant d'aller à Scotland Yard, racontez-moi toute l'histoire.

— C'est à Scotland Yard qu'il faut que j'aille. Monsieur ? interrogea Mr. Boot d'un ton de naïf orgueil. J'ai toujours eu envie d'aller là-bas, mais je n'aurais pas osé m'y risquer.

— Oh ! je vous accompagnerai à Scotland Yard, dit Mr. Campion. Nous prendrons le thé avec le superintendant, si vous voulez. D'où avez-vous tiré toute cette argenterie ?

Mr. Boot sourit. Dans sa joie de jouer au grand détective à Scotland Yard, il devint affable et s'assit.

— Je vais vous le dire, répondit-il. De la consigne de Charing Cross. Qu'en dites-vous ?

— Ça alors ! s'écria Mr. Campion. Et le ticket ?

— Oh ! Où croyez-vous que je l'aie trouvé ? Dans la poche de sir Matthew, ni plus ni moins. J'ai des témoins.

Mr. Campion se demanda s'il ne rêvait pas. Herbert s'aperçut de sa perplexité et parut y prendre un vif plaisir.

— Je vais vous raconter l'histoire, dit-il. Je vois que vous êtes ébahi, et cela ne m'étonne pas, je l'ai été moi-même quand j'ai ouvert la valise. Miss Pleyell, dont j'ai fait la connaissance par l'intermédiaire de ma fiancée, m'a ordonné de surveiller sir Matthew. Je lui ai demandé à quel sujet. Elle a répondu qu'elle ne savait pas, mais qu'elle lui trouvait quelque chose de mystérieux.

Campion maudit en silence la sottise des femmes, et Herbert continua :

— J'ai donc surveillé ce monsieur. Et pendant longtemps, je ne me suis aperçu de rien de louche. Sir Matthew est un type très rusé. Pendant des semaines, il a mené une vie réglée comme du papier à musique, et a été grave et solennel. Puis brusquement les choses ont changé.

Il eut un sourire de satisfaction.

(Lire la suite page 28)



LES À-CÔTÉS DE LA GUERRE

POUR LA DÉFENSE DES ETATS-UNIS

ON peut se demander pourquoi le Président Roosevelt demande au Congrès un budget de guerre sans précédent aux Etats-Unis. Qui songe à attaquer les Etats-Unis ? Le Président a ses raisons, qu'il n'est pas obligé de divulguer à tout le monde !

Le budget de la défense nationale, aux Etats-Unis, sera donc, pour 1941, de \$1,800,000,000. C'est pour trouver ce milliard que le Président prévoit une augmentation de \$460,000,000 d'impôts.

Cette augmentation des impôts portera la dette totale des Etats-Unis, au 30 juin prochain, à \$44,938,000,000. Ce sera donc une période critique pour les finances publiques de nos voisins, puisque les statuts ne permettent pas de dépasser les quarante-cinq milliards de dollars pour la dette totale des Etats-Unis.

Voici la progression des déficits du gouvernement fédéral américain depuis 1931 :

1931	...	\$ 481,000,000
1935	...	3,210,000,000
1939	...	3,542,000,000
1940	...	3,933,000,000

Les économistes américains s'inquiètent de cette progression phénoménale, et ils se demandent si le pays ne devra pas réformer sa constitution pour tendre à un socialisme encore plus avancé que celui du Président Roosevelt. Le Canada ne peut rester indifférent aux problèmes économiques et sociaux de son puissant voisin.

L'ARMEE ROUMAINE.

LA menace d'invasion qui pèse sur la Roumanie n'est malheureusement pas une simple illusion. Il est certain que l'Allemagne désire ardemment avoir accès à la Mer Noire ; il lui faut donc passer sur le dos de la Roumanie. Et elle ne peut envahir la Roumanie sans la complicité — plutôt forcée — de la Hongrie.

L'U. R. S. S., elle aussi, voudrait bien une tranche de la Roumanie, cette Bessarabie tant convoitée. L'année ne se passera pas sans doute sans que la Roumanie ait à se défendre. Elle se défendra sûrement.

La Roumanie a vingt millions d'habitants. Elle a actuellement 800,000 hommes sous les armes, et elle peut mobiliser jusqu'à deux millions d'hommes. En Bessarabie, la province menacée par l'U. R. S. S., il n'y a que quatre divisions : trois d'infanterie et une de cavalerie.

Comparée à celle des grands pays européens, l'armée roumaine est faible, son matériel de guerre est pauvre. 500 avions (environ 1200 pilotes) sont

LE PAPE AU QUIRINAL

Il y a soixante-neuf ans les troupes de Victor-Emmanuel II étaient aux portes de Rome. Le Souverain Pontife du temps, Pie IX, ordonna à ses Zouaves de ne pas tirer sur les envahisseurs. Il s'enferma dans le Vatican et le nouveau roi d'Italie, de la maison de Savoie, prit possession du Quirinal qui appartenait aux Papes. Pie IX et quatre de ses successeurs, en signe de protestation, ne sortirent plus du Vatican et n'eurent aucune relation avec la maison régnante. Le Traité de Latran de 1929 mit fin à cette brouille. Avec la visite que le Saint-Père Pie XII vient de faire au Quirinal, la réconciliation est parfaite. Aux derniers jours de décembre 1939, Victor-Emmanuel III et la reine Hélène visitèrent le Pape au Vatican. Aux premiers jours de janvier 1940, le Pape se rendit au Quirinal, pour rendre cette politesse. On raconte même à Rome, en ce moment, que le Duce irait à son tour voir le Saint-Père. Le pape actuel (Eugenio Pacelli) qui règne sur 330,000,000 de catholiques, est né le 2 mars 1876 d'une famille romaine de vieille noblesse.

nettement insuffisants ; mais ce qu'il y a d'étonnant c'est que l'Allemagne (tout comme l'Angleterre) vend à la Roumanie, depuis quelques mois, des avions et des canons anti-avions.

Certains régiments ont des mitrailleuses françaises, d'autres de vieux modèles tchèques ; on y trouve des fusils français, tchèques, allemands, autrichiens et hongrois, tous de modèles différents.

Bien que menacée sur 80% de ses frontières, la Roumanie se battra courageusement ; mais ses soldats n'ont certes pas l'endurance et la formation des Finlandais.

LE ROLE DES TRAITRES DANS LA POLITIQUE

DE tout temps, les traîtres ont joué un grand rôle dans la politique. Surtout à la veille des révolutions, ou pendant, la trahison rôde partout : elle sert à prévenir les coups ou à attaquer. Quand on connaît un peu les dessous de l'Histoire, on n'est pas long à constater que dans tous les pays, les gouvernements ont à leur solde des espions et des traîtres, dans toutes les classes de la société.

On sait que Hitler débuta comme indicateur de police. Avant la guerre, il fut arrêté à Munich et ne fut libéré qu'à la condition de renseigner la police. Il continua après la guerre.

Lénine, futur fondateur de la Russie soviétique, fut arrêté pour la première fois en 1896 ; il était alors, comme par la suite, à la fois révolutionnaire et agent de la police tsariste. Exilé en Sibérie, il y eut un régime de faveur.

Une fois libéré, il partit à l'étranger. Sans aucun moyen de subsistance, il vivait largement... en fabriquant de faux billets de banque ! Oulianov dit Lénine fonda avec cet argent le parti bolchévique, dont l'un des premiers adhérents fut Djougachvili devenu Staline. Celui-ci, bien qu'adversaire déclaré du tsarisme, était un agent secret de la police tsariste : il fit ainsi arrêter plusieurs de ses complices qu'il détestait.

Le rôle d'agent provocateur de Lénine était connu de ses camarades révolutionnaires, qui l'écartèrent bientôt de leurs réunions secrètes. C'est l'Allemagne qui lui permit de réaliser son rêve de domination.

En 1915, la police allemande chargea Lénine de préparer la révolution en Russie ; il reçut des sommes considérables. Par des agents réfugiés en Fin-

lande, il fit passer en Russie des brochures communistes et anti-militaristes. En 1917, voyant que le gouvernement Kerensky était trop faible, l'Allemagne nolisait un train spécial qui transporta Lénine à Moscou ; et Lénine signa la fameuse paix de Brest-Litovsk. Pour établir le gouvernement soviétique, l'Allemagne avait donné à Lénine cinquante millions de roubles... qui étaient faux.

LES MINORITES EN EUROPE

LE problème des minorités en Europe est virtuellement insoluble. Frontières linguistiques et frontières légales ne concordent à peu près nulle part. On trouve, par exemple, en Hongrie, en Roumanie, en Yougoslavie des villages voisins qui vivent presque constamment dans un état de guerre virtuel : langue, religion, nationalité s'y opposent avec une virulence accrue par des siècles de rancunes et de haines. Cela explique que les sociétés secrètes anarchistes y fleurissent en abondance.

En voulez-vous des exemples plus précis ?

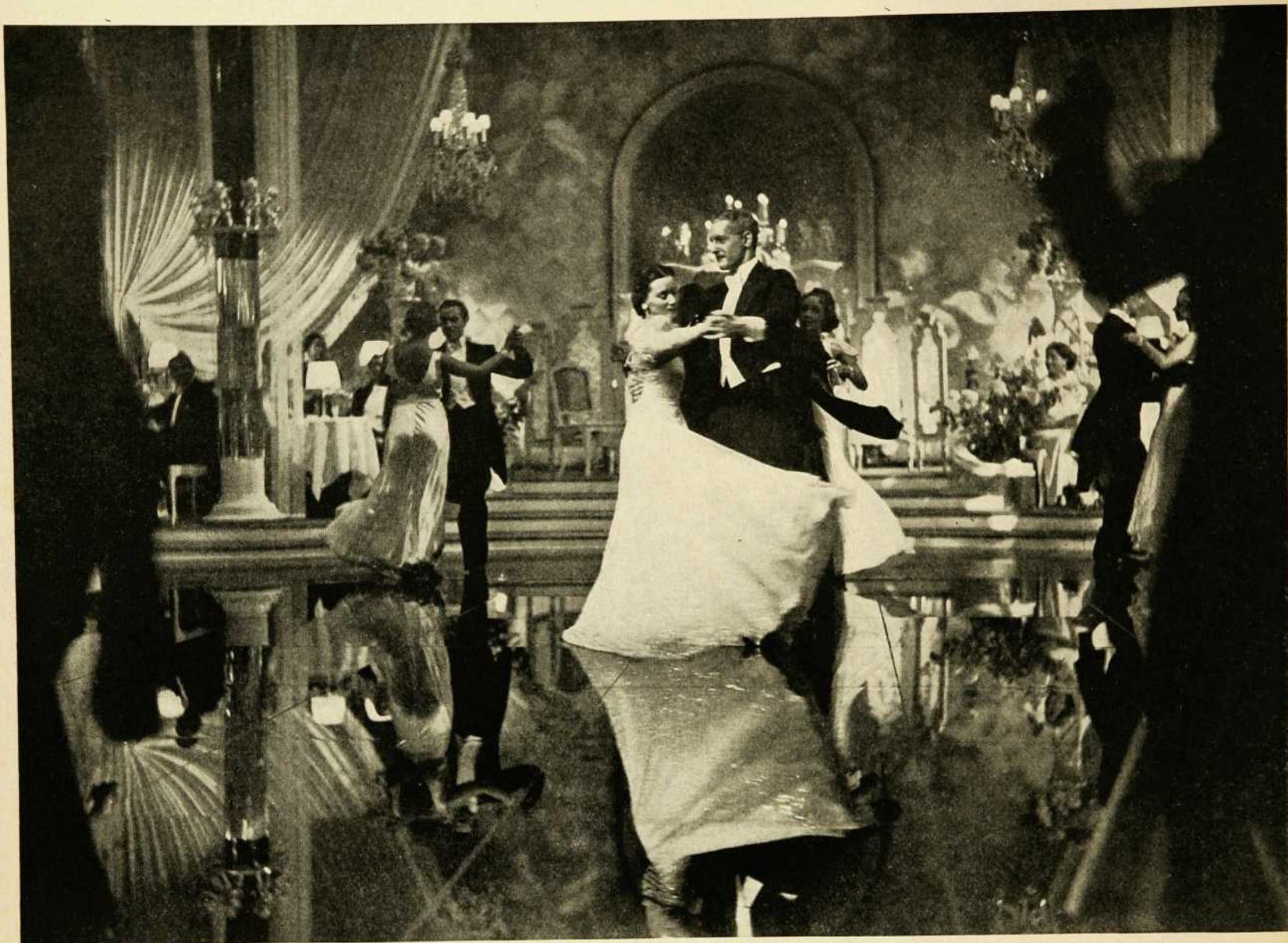
La Société des Nations a récemment publié des chiffres intéressants, dont nous n'affirmons cependant pas la véracité : tant de gens tiennent à passer pour français, allemands, autrichiens ou autre chose alors que, par le sang et la religion, ils sont juifs, slaves, etc.

Combien y a-t-il d'Allemands en dehors de l'Allemagne ? Voici. Suisse : 3 millions ; France : 1,700,000 ; Russie : 1,000,000 ; Roumanie : 800,000 ; Yougoslavie : 600,000 ; Hongrie : 500,000 ; Luxembourg : 290,000 ; Italie : 250,000 ; Belgique : 125,000 ; Danemark : 60,000 ; Pays-Bas : 50,000 ; Grande-Bretagne : 21,800 ; Norvège : 4,200. On en trouve encore des milliers en Bulgarie, en Grèce, en Suède, en Turquie et au Portugal.

Quant aux Juifs, ils constituent des minorités importantes dans presque tous les pays européens. Russie : 4 millions ; Allemagne : 2,500,000 ; Roumanie : un million ; Hongrie : 450,000 ; Grande-Bretagne : 300,000 ; France : 240,000 ; Grèce : 72,700 ; Yougoslavie : 70,000 ; Belgique : 63,000 ; Italie : 57,000 ; Turquie : 56,000 ; Bulgarie : 50,000 ; Suisse : 18,000 ; Danemark : 6,000. Ces chiffres sont certainement en-dessous de la vérité puisque, en ces temps troublés, beaucoup de Juifs — même en Amérique — préfèrent dissimuler leur véritable nationalité.

C'est à cheval sur la frontière qu'a été célébré le mariage d'Emile Patin, de Crespin (France), et de Marthe Berneton, d'Hensies (Belgique). Le fiancé, soldat, ne pouvait se rendre à l'étranger. Il est resté sur la terre française, durant la cérémonie, la ligne théorique de la frontière franco-belge le séparant, idéalement, de sa fiancée. La table de l'état civil reposait par deux pieds sur Hensies, représenté par son bourgmestre, M. Brismé, par deux autres sur Crespin, dont M. Thellier est le maire. Les principes étaient saufs, et les jeunes époux, heureux.





Parmi la foule élégante, un couple se remarquait.

LA MADONE D'AMOUR

FLATTERIE

DANS l'un des somptueux salons du Casino de Monte-Carlo le Jazz des Teddy's Brothers prolongeait le dernier accord du langoureux tango qui emplissait la salle de sa lascive musique.

Parmi la foule élégante, cosmopolite aussi, évoluant sous l'éclat éblouissant des lustres et dans la capiteuse ambiance de ces heures de fêtes et de griseries, un couple se remarquait, pour la souplesse exquise, le rythme parfait et la grâce voluptueuse avec laquelle il exécutait les mouvements subtils de l'habanera.

Le couple, qui excitait l'admiration des uns et la jalousie des autres, se composait de la délicieuse Silvina de Jacque et du comte José Viva de Paragua.

— Vous dansez divinement, mademoiselle, murmurait celui-ci, tandis qu'au Select Bar de l'établissement il offrait une coupe de champagne à sa danseuse.

Mlle de Jacque sourit, par politesse, elle répondit :

— Le tango avec vous devient un art; Espagnol de naissance, on sent que c'est toute l'âme de votre pays que vous extériorisez en rythmant ces pas et ces figures dont vous avez le secret. Ce n'est pas moi qui danse bien, mais vous qui me faites danser !

Le comte s'inclina, flatté.

Très brun, le teint olivâtre, les yeux veloutés taillés en amande, les lèvres incarnates, la démarche fière, le geste enveloppant, l'ironie facile, beau parleur, enjôleur, le comte incarnait le type espagnol et aurait été un Don Juan fameux, si, déjà, des rides aux coins des paupières et des plis amers aux commissures des lèvres n'eussent accusé grandement la quarantaine.

Le comte José Viva de Paragua passait dans ce milieu cosmopolite de Monte-Carlo pour un Espagnol bien né, parfait homme du monde, titré, bien renté et de bonne souche sévillane.

Célibataire, on nommait ses bonnes fortunes, ses amies, on vantait ses autos et ses propriétés, on citait sa chance au jeu, car, deux fois, au cours de la saison, devant les tables aux tapis verts, il avait fait sauter la banque.

Toutes les femmes en raffolaient. Les jeunes filles en rêvaient pour mari, les mères de famille le désiraient pour gendre, les mondaines souhaitaient être du nombre de ses conquêtes et les demi-mondaines luttaient entre elles à laquelle se ferait entretenir par lui.

Cependant, au loin, le Jazz des Teddy's Brothers se faisait toujours entendre.

Le comte José Viva de Paragua s'inclina devant Silvina de Jacque :

— Oserai-je espérer que ce fox-trot sera pour moi ? interrogea-t-il d'un ton câlin, avec le plus engageant de ses sourires.

Mais la jeune fille qui semblait rêveuse et peu empressée refusa doucement, prétextant qu'elle se sentait lasse et qu'elle désirait prendre l'air.

— Puis-je vous accompagner dans les jardins, demanda encore le comte, par cette nuit si belle qui me rappelle les soirées d'Andalousie ? Une promenade à deux serait chose absolument charmante.

— Je vous remercie, comte, protesta vivement Mlle de Jacque, j'ai besoin de solitude.

Tout en causant, ils s'étaient engagés dans les couloirs multiples du Casino; à un moment donné, Silvina s'exclama :

— Tenez, justement, voici maman qui sera enchantée de faire votre connaissance.

— Croyez bien, mademoiselle, que j'en serai moi-même ravi !

Mlle de Jacque fit les présentations d'usage.

— Le comte José Viva de Paragua veut bien te tenir compagnie pendant que je vais respirer un peu dehors. L'atmosphère de la salle de danse me donne la migraine et pres-

que mal au cœur. Ne vous occupez pas de moi, je reviendrai plus tard !

Tandis qu'elle prononçait ces paroles, la jeune fille tremblait et son fin visage, en effet, s'empourprait.

— On dirait que tu as la fièvre, ma chérie ? s'inquiéta Mme de Jacque.

— Ne pourrions-nous rien pour vous, mon exquise danseuse ? proposa l'Espagnol, aux petits soins.

— L'air et le calme me feront grand bien, je l'espère. Vois, maman comme les jardins sont tranquilles.

— Ne prends pas froid surtout ! Mets ton écharpe.

— Nous vous conduisons jusqu'à la porte du hall.

— Si vous voulez ! acquiesça Silvina, visiblement agacée.

Comme ils passaient devant la porte du théâtre, des applaudissements éclataient, crépitaient et des bis acclamaient le grand air de la chanteuse d'opéra.

— Quel succès a toujours cette Lise Flô ! constata le comte José Viva de Paragua.

— N'est-ce pas ? s'empressa Mme de Jacque, une voix d'or !

— Et on la dit si jolie ! renforça Silvina.

— Comment, ne l'auriez-vous pas encore vue ni entendue ? questionna le comte.

— Mon Dieu, non ! ma fille et moi étions absentes, nous visitons la côte, la dernière fois qu'il y eut grand gala d'opéra. Mais nous allons nous dédommager dès que nous le pourrons. Nous aimons trop le théâtre pour ne pas participer à toutes ses manifestations.

— Au revoir comte ! A tout à l'heure, maman !

— A notre prochain tango, je l'espère ? sollicite le grand d'Espagne.

— C'est cela même ! assura Silvine.

Puis, la jeune fille eut un rire frais et, laissant le comte avec sa mère, descendit l'escalier et se dirigea vers les terrasses.

II

DANS LES JARDINS FLEURIS

SILVINE DE JACQUE, fille unique, n'ayant plus que sa mère, la baronne de Jacques, appartenait à une excellente famille parisienne très fortunée.

Depuis son veuvage, Mme de Jacques voyageait beaucoup et ce début de printemps la voyait à Monte-Carlo avec sa fille.

Silvine, grande, blonde, très mince, fine, était excessivement jolie en sa vingtième année. La délicatesse extrême de ses traits, la sveltesse de ses formes, la diaphanéité de son teint de pétales de roses et la douce sérénité de ses yeux bleus la faisaient souvent surnommer la Madone !

Et cette fraîcheur juvénile n'était pas seulement physique. Au moral, Silvine avait cette droiture, cette douceur, cette ardeur contenue, que reflétait la transparence de son regard.

Choyée, gâtée, adulée, elle était trop intelligente pour se contenter de tous les hommages mondains que sa grâce récoltait à foison. Elle ne semblait point pressée de se marier. Cette cour, ces demandes que lui prodiguaient maints jeunes gens, ne la satisfaisaient pas. Elle rêvait d'un grand amour, d'un unique amour !

Or, cet amour, depuis huit jours, la tenait toute. Et, dans la vierge chaste allait s'épanouir brusquement la femme amoureuse, comme passait parfois, depuis quelque temps en ses yeux, une flamme subite qui lui mettait le sang aux joues.

Silvine courait à travers les jardins du Casino. Comme elle frémissait, comme elle palpitait tout à l'heure en prétextant cette fatigue soudaine ! Comme elle rougissait de tromper sa mère, comme elle avait honte !

O cette nuit d'avril, si chaude, si voluptueuse, dans les jardins fleuris de Monte-Carlo ! Clair de lune vaporeux, irisé, mettant des reflets d'opale sur les arbres frissonnants, les branches aromatiques, les fleurs parfumées.

Silvine si légère, presque aérienne dans sa robe de crêpe de Chine blanc ivoire, brodé de perles nacrées, semblait une fée.

La jeune fille s'enfuit à travers les allées de palmiers bleuâtres, qui, sous la faible brise marine, balancent mollement des éventails de palmes.

A côté des rocailles de la terrasse, entre des agaves piquants et un massif d'hibiscus, la silhouette d'un homme mince, bien découpé, aux yeux rêveurs, à l'épaisse chevelure châtain doré, rejetée en arrière, à l'artiste, la présence réelle et désirée du cher Bien-Aimé !

Silvine aperçut Michel Edgar, le jeune compositeur de musique, dont le talent est plein d'avenir, a reconnu derrière cet eucalyptus la neigeuse écharpe qui enveloppe les frères épaules de Silvine. Vivement, il se précipita au-devant de celle qu'il attendait et, tout joyeux, lui murmura :

— Vous enfin !

Leurs doigts ne se croisèrent même point en une cordiale poignée de

main, mais leurs yeux se joignirent et ne se quittèrent plus.

— O ma chère Madone, vous voici venue ! répétait le jeune homme avec un air d'adoration.

— Il me tardait tant de vous voir !

— Petite chose très chère !

Lentement, ils allèrent s'asseoir sur un banc de marbre près duquel des roses rouges embaumaient. Ils échangèrent, à l'abri des feuillages qui formaient un dôme au-dessus de leurs têtes, de tendres paroles, des promesses, des serments. Ils se caressaient doucement les mains, les seraient en silence, tandis qu'un amoureux fluide semblait venir du clair de lune.

Voici comment Mlle de Jacques avait fait la connaissance de Michel Edgar. Musicienne, Silvine était allée acheter chez un luthier un morceau de musique dont, au dernier concert, elle avait beaucoup goûté l'audition.

On lui avait dit que c'était l'œuvre d'un jeune Monégasque, non artiste, faisant partie des différents orchestres attachés au Casino, mais habitant du pays qui essayait de se faire une carrière dans le monde musical.

— Ce garçon est très doué, intelligent et travailleur, avait-on ajouté, ce serait vraiment dommage si, dans l'avenir, il n'arrivait pas au succès.

— D'ailleurs, mademoiselle, avait repris le vendeur, voici M. Michel Edgar !

Silvine s'était retournée. Le compositeur vit qu'elle tenait à la main une de ses œuvres, il salua. Et la

ces. Je veux devenir plus grand pour vous plaire davantage.

Et, par cette heure troublante où la lune éclairait étrangement le visage du musicien et ajoutait une féerie de plus à la magie de ces jardins fleuris, Silvine répondit :

— Je vous aime ainsi, aujourd'hui, pour vous-même. Michel, ne l'oubliez pas ! Aux heures sombres et laborieuses de votre vie souvenez-vous-en et ne désespérez jamais ; je veux être, tout au long de votre vie, votre femme.

Le jeune homme avait détaché quelques roses à l'écarlate buisson proche de la terrasse. Roses pourpres de sombre velours au cœur presque noir, dont l'essence est plus enivrante qu'aucune autre, il en avait paré la Madone et celles-ci, répandues à profusion sur les genoux, dans les bras, sur les épaules de la jeune fille, faisaient d'elle un vivant rosier aux brûlants effluves qui allumaient sur la robe blanche des étincelles de rubis. De sa main libre, Silvine, blottie dans les bras de Michel, caressait le front et les yeux du jeune artiste, oubliant et le lieu et l'heure et sa mère qui l'attendait, la cherchait et s'inquiétait peut-être.

Quand Silvine se leva, les roses dont elle était parée s'effeuillèrent en tombant. Cueillant une autre rose, blanche, cette fois, elle revint vers Michel, lui dire :

— Voici pour vous la rose de nos fiançailles, gardez-la, afin que, jaunie et desséchée, elle soit le souvenir de

sous la clarté lunaire, ses bras grands ouverts, se dressa toute dans un élan d'amour et tendit ses lèvres à Michel qui garda longtemps contre lui la pâle et blanche silhouette de sa fiancée.

III

FACHEUX CONTRETEMPS

LE LENDEMAIN matin, la baronne de Jacques, vers neuf heures, entra dans la chambre de sa fille. Elle avait l'air rayonnant de Silvine, remarquant cette satisfaction répandue sur le visage de sa mère, augura bien de l'entrevue.

Pourtant, Silvine se sentait un peu fautive, vis-à-vis de sa mère. La jeune fille avait dû revenir toute seule à la villa après son duo d'amour sur la terrasse avec Michel, et sa rentrée tardive n'avait certes point échappé à Mme de Jacques, laquelle avait cherché et attendu en vain sa fille !

La baronne, d'ailleurs, commença son entrée par des reproches :

— Voyons, es-tu réveillée, Silvine ? Je t'ai attendue cette nuit et ne te voyant pas revenir, j'ai pensé que, ta migraine s'augmentant, tu avais regagné la maison. Or, tu n'étais pas encore de retour, lorsque je revins. J'étais inquiète.

— Pardonne-moi, maman, si tu savais ce qui m'a retenue !

— Je me serais vite aperçue du prolongement de ton absence si je n'avais été en la compagnie du comte José Viva de Paragua. Quel homme charmant ! Quel causeur ! Quel esprit ! Quelle grâce !

Volubile, Mme de Jacques semblait partie à faire le panégyrique le plus élogieux de l'Espagnol.

Silvine se tenait coite et se demandait si elle parviendrait à placer un mot !

A quarante-trois ans, la baronne avait l'allure très jeune, et on l'aurait prise volontiers pour la sœur aînée de sa fille. Les traits étaient un peu épaissis, le blond des cheveux, oxygéné, mais, à part cela et moins l'air de madone, car Mme de Jacques n'avait point cette pureté qui faisait la fraîcheur de sa fille, elle était encore pleine de charme !

— Oui, ma petite, ce comte, quel homme ! Une fortune de doublons, de pesetas, une aristocratie ibérique d'une belle ascendance. Un gentilhomme joint à un conquistador, quel rêve, pour une femme, de porter un tel nom : Comtesse José Viva de Paragua et de donner le bras à un tel homme !

« Tu sais, ma jolie Silvine, qu'il m'a fait les plus grands compliments de toi, les plus grands éloges ! Tu as fait sa conquête, sais-tu bien ! Il m'a vanté ta beauté.

— Ma beauté, ma fortune, c'est toujours par ces paroles que se distinguent mes prétendants ! raille Silvine, qui, en peignoir mauve, achevait de prendre dans la tasse d'argent son chocolat crémeux.

— Tais-toi donc !

— Ma petite maman, tu m'amuses beaucoup, mais je n'écoute que d'une oreille, car je ne vais pas rester en peignoir toute la matinée ; je vais m'habiller, sans pour cela te mettre à la porte, ajouta-t-elle mi-sérieuse, mi-rieuse.

— Justement, je venais aussi te dire de te presser de faire ta toilette.

— Ah ! vraiment ? interrogea, surprise, Mlle de Jacques en s'arrêtant de croquer son dernier toast beurré.

— Moi, tu le vois, je suis déjà prête !

— En effet ! Tu es même en tenue d'auto, maman, tu as déjà envie, dès ce matin, de conduire ta petite Fiat ?

— Non, non, mais écoute-moi, je te réserve une surprise. Pour en revenir au comte José Viva de Para-

(Lire la suite page 13)

ROMAN COMPLET

par

MAURICE D'AMYL

jeune fille, se souvenant encore de l'émotion musicale ressentie la veille, impulsivement s'écria :

— Monsieur, puis-je me permettre de vous exprimer toute l'admiration que j'ai pour votre beau talent ?

Très touché, le jeune homme répondit aimablement.

Etant sortis ensemble du magasin, ils causèrent longuement, parlèrent art, musique. Et, comme par enchantement, eurent un réciproque coup de foudre ! Depuis, chaque jour, ils s'étaient revus, comme par hasard d'abord, tacitement ensuite.

Et ce soir c'étaient les paroles d'amour définitives qu'ils échangeaient en cette nuit de songe.

Fou de joie, Michel répétait :

— Ainsi, vous m'aimez, Silvine, ma blonde Madone, je vous aime tant moi-même ! Penser que moi aussi je suis chéri par vous, quel rêve ! Et peut-être grâce à cet amour atteindrai-je le succès ! Depuis que je vous connais, ma force de travail est centuplée. Je veux être digne de vous. Aussi, moi, pauvre d'argent, mais riche de pensées, je veux parvenir à la fortune ! Depuis ma rencontre avec vous, je me suis acharné à un rude labeur : j'ai composé un opéra qui s'intitule *La Madone d'Amour* et c'est vous qui en êtes l'inspiratrice ; je travaille dans la joie et souhaite ardemment que cette œuvre soit un triomphe ! Mon amour pour vous et celui que je sais maintenant que vous avez pour moi me donnent toutes les audaces, m'offrent toutes les espérances.

cette heure où nous nous sommes promis l'un à l'autre.

Michel, après avoir baisé la corolle immaculée la glissa dans son portefeuille.

— Cette fleur sera toujours avec moi ! Mais quand notre amour pourra-t-il être proclamé au grand jour ?

— Venez demain, dans la journée, faire visite à ma mère et demandez-lui ma main. D'ici là, je lui parlerai de vous et puisque nous sommes tous deux parfaitement d'accord, cela s'arrangera très bien.

Alors, devenu timide, Michel Edgar protesta :

— Je ne suis encore qu'un débutant dans le monde musical, mon nom n'a point paru souvent sur les affiches, ni mes œuvres dans les auditions d'orchestre, ni ma photographie dans les grands quotidiens !

— Que vous importe ! Je vous aime ainsi, mon cher artiste, et j'ai foi en votre avenir.

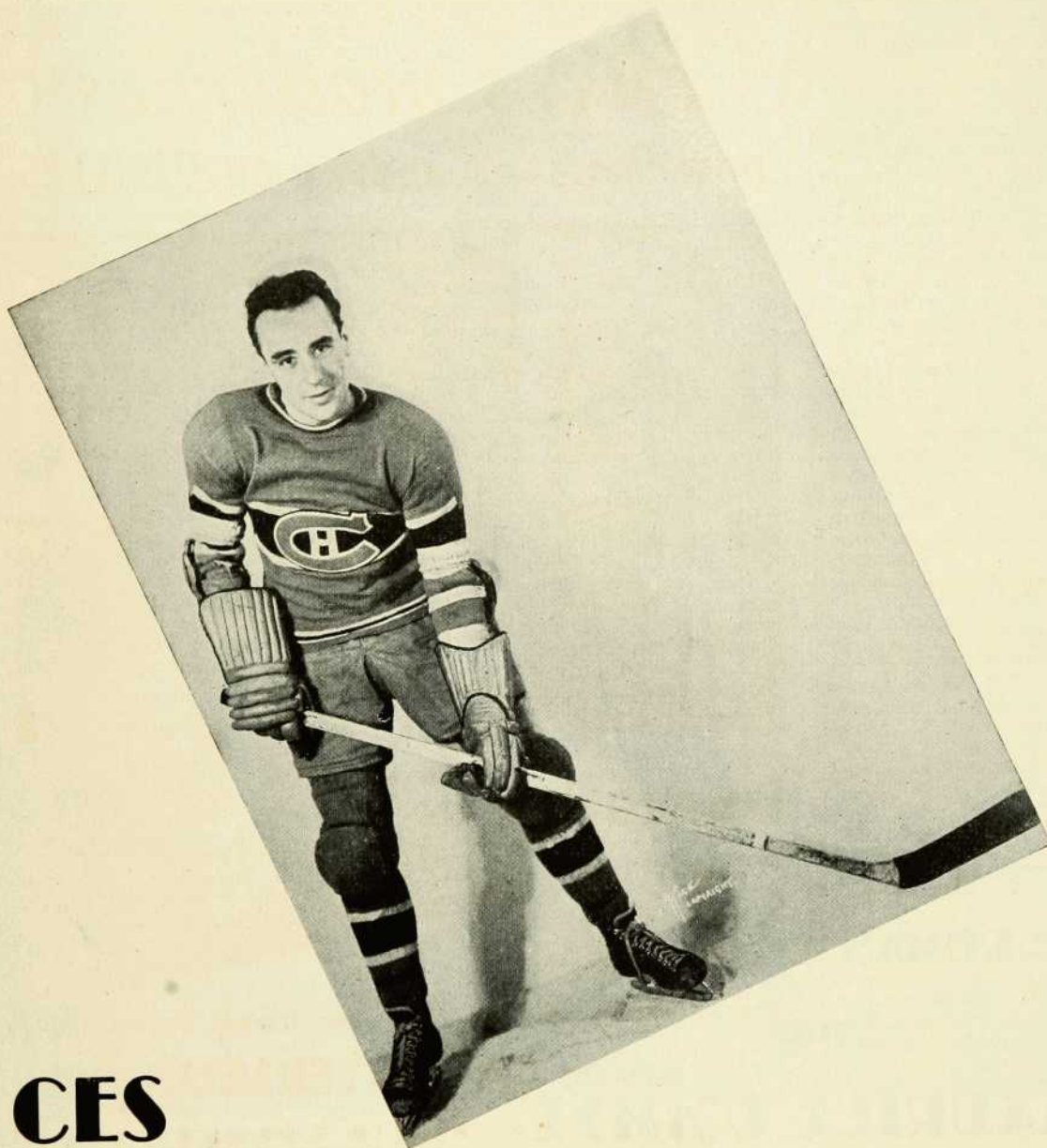
— Je voudrais avoir connu un véritable succès avant de me présenter devant madame votre mère.

— Michel, je vous attendrai demain ! Venez sonner à la porte de notre villa et n'hésitez point à faire votre demande en mariage.

Alors, absolument transporté, radieux, le compositeur affirma, une tendresse croissante dans la voix :

— Si vous saviez avec quelle joie je vous dis à demain, ma chère future petite femme ! Ma chère Madone !

Et Silvine toute palpitante, frémissante, son délicat profil se détachant



CES PAUVRES ARBITRES

par
**OSCAR
MAJOR**

ESTIMEZ-VOUS indispensable qu'un arbitre de la N. H. L. ait fait du hockey professionnel? » A plusieurs reprises, on nous posa cette question.

Un bon nombre de connaisseurs sont d'avis qu'il n'est pas absolument nécessaire d'avoir joué dans un club professionnel pour bien arbitrer les joutes de hockey de la N. H. L. La connaissance parfaite des règlements est suffisante, disent-ils. On peut être un très mauvais arbitre et avoir fait du hockey professionnel. L'ancien joueur juge parfois avec une déformation professionnelle, c'est-à-dire, celui qui était un rude joueur de défense donnera inconsciemment l'avantage à l'athlète qui bloque rudement et inversement celui qui était très rapide.

A notre vais, nous estimons qu'il est indispensable d'avoir joué au hockey, pendant plusieurs années, pour devenir un excellent arbitre de la

N. H. L., à l'exception près. C'est un gros avantage à considérer. Pour être un bon arbitre il faut savoir, outre tous les règlements, ressentir les effets des coups donnés, se mettre à la place du joueur en difficultés, toutes choses qui sont souvent ignorées par l'arbitre qui n'a jamais participé à des joutes de hockey de compétition. Si l'ancien joueur passe peut-être plus facilement sur des fautes vénielles, il découvrira par contre les petits trucs souvent dangereux qu'emploient certains joueurs professionnels. L'ancien joueur, dont les yeux sont encore en bon état — cet item est très important, est au courant de toutes les finesses du hockey et aussi de la manière de déjouer toutes les ruses si souvent employées par tels ou tels athlètes. Maintenant, la perfection n'est pas de ce monde. Il peut arriver qu'un arbitre, quels que soient sa conscience, son application, son bagage de connaissances, sa bonne volonté ne donne pas satisfaction à tout le monde. Le sang-froid, la maîtrise de soi-même, la rapidité de décision sont qualités qui ne s'acquièrent pas. Il est arrivé à certains arbitres d'en manquer parfois, au détriment du Canadien, depuis un mois en particulier.

A ce que nous voyons, depuis l'engagement des arbitres King Clancy, Happy Day, Rabbit McVeigh, Teddy Graham, le président Frank Calder semble préférer les anciens pratiquants. Qu'il nous permette une suggestion : Il est deux anciennes étoiles du Canadien qui, par leur compétence, leur profonde connaissance des règles et des ficelles du jeu, leur autorité enfin, pourraient être de parfaits arbitres : Aurèle Joliat et Sylvio Mantha. Ces deux joueurs retirés, qui doivent au hockey professionnel le plus clair de leur gloire et de leur fortune, ne déshonoreraient pas le président Calder, s'il leur permettait de relever le niveau du corps des arbitres de la N. H. L. Ah ! nous y pensons, ce sont deux anciens athlètes canadiens-français ! Si c'est pour cela que le président Calder ne veut pas les nommer, nous conspuons son fanatisme et nous nous joignons à nos confrères, qui l'ont récemment affublé du titre de président inclairvoyant.

LOUIS TRUDEL, 26 ans, l'excellent ailier gauche du Canadien, est peut-être le plus superstitieux des joueurs du club tricolore. Il ne voit rien qui lui porte plus de malchance que de se faire photographier avant une joute. Louis Trudel est aussi, cette saison, le joueur le plus régulier du Canadien. Notre jeune et valeureux ailier n'a pas l'intention de s'arrêter en si bon chemin et il se met, dans la plénitude de ses moyens physiques, à la disposition de ses dirigeants Jules Dugal et Pete Lépine. Sa volonté toujours en éveil et son courage farouche le rendent inlâchable au train, à toutes les phases de la partie. Pendant quelques jours, il a disputé un match tout à fait personnel. Il s'est battu avec un mauvais rhume. Souhaitons qu'il en triomphe le plus rapidement possible, car le Canadien joue quatre parties à l'étranger : le 27, à Toronto ; le 28, à Toronto ; le 30, à New-York Américains et le 4 février, à New-York Rangers. Nous lui demandions, l'autre jour, quelle vie doit mener un joueur de hockey professionnel pour conserver une forme constante ? Il n'a qu'à dormir huit ou neuf heures par jour et goûter aux bonnes choses de la vie sans en abuser. La réponse de Trudel fut nette et précise : " Si vous buvez trop de bière ou trop de scotch, si vous ne dormez pas suffisamment, si vous lorgnez du coin de l'œil avec convoitise trop de demoiselles, c'en est vite fait de votre carrière athlétique, surtout avec les règlements en vigueur dans le hockey d'aujourd'hui."

Le problème de l'arbitrage est plus que jamais l'objet des plus vives attentions de la part des gouverneurs de la N. H. L. Quelques-uns d'entre eux s'alarment devant la baisse de leurs recettes. Il n'y a rien de surprenant au sujet des diminutions d'assistance. Ces gouverneurs ont passé leur temps à rendre, par la voie des journaux, les arbitres responsables de toutes les erreurs ou les fautes, même s'ils n'en ont pas commises. Il serait dans leur intérêt que les spectateurs fassent plus confiance aux arbitres, à condition toutefois que ces derniers aient rompu toute attache financière avec les gérants ou les propriétaires de clubs. Il leur appartient de chasser cette mentalité qui veut que les arbitres soient les gens que le public hue constamment. Ils devraient être les premiers à juger beaucoup mieux, plus impartialement et surtout plus dignement, en faisant confiance aux arbitres qu'ils ont engagés à des salaires de \$2,000 à \$3,000 pour cinq mois d'office.

A la suite de cette série de plaintes de la part de certains gouverneurs de la N. H. L., un nombre considérable de spectateurs croient dur comme fer que l'honnêteté des arbitres est une denrée extrêmement rare ; plusieurs spectateurs sont presque convaincus que les arbitres sont vendus. Il est donc incontestable qu'il y a là un très grand danger pour le hockey professionnel, dans certaines villes dont le club n'est pas parmi les quatre premiers. C'est pour les gouverneurs, un devoir de réagir au plus tôt.

On comprend que le championnat d'une ligue de hockey puisse soulever un gros intérêt parmi les joueurs amateurs de calibre senior. Cela leur permet de jouer un mois de plus dans les joutes éliminatoires de la Coupe Allan, emblème du championnat mondial. Cela leur fait toucher un mois de salaire de plus, qui varie entre \$125 et \$200. Il est, toujours, une limite que l'enthousiasme des joueurs ne doit pas franchir. Nous voulons parler de la limite de la sportivité.

Depuis quelque temps, à mesure que la saison avance, ces bornes ne sont pas respectées. Chaque semaine, ou presque, nous apporte la nouvelle d'incidents du genre. Tel ou tel joueur de la Ligue Senior de Québec et de la Ligue Provinciale s'est permis de porter le poing ou le bâton sur l'arbitre. Georges Gravel, arbitre de la Ligue Senior de Québec, l'un des meilleurs du circuit, voltigeur du club de baseball St-Jean, champion de la Ligue Richelieu, fut la dernière victime d'un joueur du Cornwall. Il est temps que les présidents des ligues seniors suspendent pour 2 ou 3 joutes, sans salaire, ces joueurs braves avec leurs bâtons de hockey.

Notre avis, il n'est pas de pire faute pour un athlète que de frapper un arbitre. Ce dernier a beau se tromper — tel ne fut pas le cas de l'arbitre Gravel — de manquer de jugement, de tout ce que l'ordinaire, les athlètes ne doivent pas troubler l'ordre. C'est indigne. (Lire la suite page 7)

(Suite de la page 11)

gua, il te trouve charmante, tu danses à ravir, tu...

— Il ne vous a pas dit aussi que je sablais le champagne comme une poule de luxe ?

— Silvine !... Au contraire, il te trouve beaucoup plus réservée que les autres jeunes filles.

— Non ? ah ! c'est dommage, il a tenté de me griser !

— Que ne t'es-tu laissée faire !

— Au sens propre, maman ! Car être amoureuxment grisée par le comte José, peuh !

— Enfin, Silvine, tu n'es pas réveillée ce matin, y songes-tu ? Un si bel homme ! Un homme qui tourne toutes les têtes, tous les cœurs, ah ! heureuse la femme qu'il épousera !

Mme de Jacque s'était asise dans une bergère et, entendant sa fille remuer maints objets de toilette, reprit :

— Tu me suis toujours ? M'entends-tu bien ?

— Oui, oui, maman, continue !

Au fond d'elle-même, Silvine était sur des charbons ardents ; cet entretien sur le comte José Viva de Paragua, qui lui était tout à fait indifférent, l'exaspérait et elle se demandait comment elle aborderait, avec sa mère, le chapitre sur Michel.

Ce cher Michel qu'elle reverrait dans la journée, et c'était à lui auquel la jeune fille pensait tout en écoutant à moitié les propos de la baronne.

— Enfin, ma chérie, le comte José Viva de Paragua me semble l'homme le plus parfait pour faire un mari des plus agréables. Or, ma petite Silvine, le comte a eu le coup de foudre pour toi, il a sollicité cette nuit même l'honneur d'avoir ta main ! Sois heureuse, ma mignonne enfant !

Silvine éclata de rire.

— Me marier avec le comte José ! C'est insensé ! Et moi qui t'écoutais bénévolement parler de lui ; si, je t'aurais arrêtée plus tôt ! Seulement, vois-tu, ma petite maman, en t'entendant vanter les mérites d'un tel homme, j'ai cru, pardonne-moi, tu es encore si gracieuse, maman, j'ai cru, oui, j'ai cru, que tu voulais te remarier !

— Perds-tu complètement l'esprit, ma petite fille ? Je suis une de Jacques, et de Jacques je resterai. C'est bien pour toi, Silvine, que je parlais. Je te le répète, le comte José Viva de Paragua sollicite l'honneur de recevoir ta main.

— Tu lui répondras, maman, que Mlle Silvine de Jacques la lui refuse !

— Voyons, ma fille, tu plaisantes ! Y songes-tu, refuser d'épouser un grand d'Espagne !

— Ayant un nom bien français, pourquoi veux-tu que je le change contre un titre étranger ?

— Le comte a une telle fortune ! Des propriétés, des domestiques !

— Ne suis-je pas riche, moi-même ?

— C'est entendu ; mais enfin, richesse avec richesse ne font pas mauvais ménage.

— Enfin, maman, le comte ne me plaît point !

— Quel mauvais goût tu as ma petite ! Tiens, à propos, ton escapade de cette nuit, n'aurait-elle point comme coïncidence un flirt, une amourette quelconque ?

Alors, prête à tout, très naturelle et très simplement, Silvine de Jacques murmura avec son air grave de madone :

— J'aime un homme de toutes mes forces !

Mme de Jacque ne sourcilla pas. Sur un ton d'ironique surprise, elle taquina sa fille.

— Voyez-vous cette petite cachottière et ses mystères ! Et peut-on savoir le nom de cet élu qui courtise ma fille, entre minuit et une heure du matin ?

Silvine sentit l'insulte ; évidemment elle avait eu tort d'avoir, avec Michel, des rendez-vous qui n'étaient pas au goût de sa mère ; elle était tellement lasse de tous ces petits snobs qui tournaient autour d'elle dans leur banalité coutumière, qu'elle s'était toujours dit qu'elle n'épouserait que celui qui lui plairait et auquel elle plairait au delà de toutes conventions.

Très calme, elle articula dans le silence de sa chambre :

— Mon fiancé s'appelle Michel Edgar.

— Un roturier !

— Compositeur de musique.

— Un homme sans le sou !

— Un grand artiste. Nous nous sommes fiancés hier soir sous le clair de lune qui baignait de fluide clarté la terrasse des jardins suspendus, fiancés parmi le troublant parfum des roses rouges...

Dans les yeux clairs de Silvine passait comme une lueur d'extase, elle avait joint ses mains et, le regard levé comme vers un songe, elle était plus que jamais la madone recueillie.

Mme de Jacque se leva :

— Tout ce que tu me contes là est très joli, ma fille, très romanesque surtout ; mais tu sais, comme moi et mieux que moi, que la vie moderne n'est plus à ces rêveries au clair de lune. Je veux bien excuser un oubli de ta part, un caprice de ton imagination, une erreur de ton cœur et de tes sens, seulement, tiens-toi-le pour dit : jamais je ne consentirai à ton mariage avec ce garçon sans nom, sans fortune et sans situation. Sur-tout quand tu peux devenir la comtesse José Viva de Paragua !

— Maman, j'aime et je désire épouser Michel ! S'il n'a pas de noblesse ancestrale, il a la noblesse de l'art et son nom, dans l'avenir, sera illustré à sa manière, par la plus noble peut-être, qui est celle d'être fils de ses œuvres, un nom qui sera consacré par la création et le génie. La fortune viendra avec le succès ; au reste, la mienne ne suffirait-elle pas à assurer notre bonheur ? J'estime plus un homme qui travaille, qui lutte et qui crée, qu'un être qui, tel le comte José Viva de Paragua, ne fait jamais rien de ses dix doigts, ni de son cerveau et se glorifie d'une fortune qui, s'il fait souvent sauter la banque, n'est peut-être que le produit de ce qu'il ramasse sur les tables de jeu !

— C'est une de Jacques qui parle ainsi !

La baronne était hors d'elle. Sa fille tenait des propos qui la déconcertaient. Cet amour qu'elle jugeait stupide, découvert chez Silvine, la mécontentait au plus haut point.

— Toutes les raisons sont belles et bonnes, ma fille, mais tu aurais dû me prévenir de tes fantaisies plus vite. Je n'ai aucun motif pour être désagréable au comte José Viva de Paragua. Et tu ne peux lui refuser ta main sans avoir fait plus ample connaissance avec lui.

— Mon opinion sur le comte ne changera pas, maman. J'aime Michel Edgar !

La baronne de Jacques s'emporta :

— Voir ma fille épouser un roturier, un musicien, jamais de la vie ! Il est grand temps que je t'éloigne de Monte-Carlo et je me félicite d'avoir accepté la proposition du comte José Viva de Paragua. En mère avisée et qui laisse sa fille libre de choisir son mari, j'ai acquiescé, quand le charmant Espagnol nous a invitées, toi et moi, à venir passer quelques semaines dans sa propriété d'Agay.

— Ma mère ! implora Silvine.

— Parfaitement. Tu as remarqué la tenue d'auto que j'ai revêtue dès ce matin, c'est que le comte viendra

Pièces modernes pour maisons neuves ou VIEILLES



Procurables à peu de frais

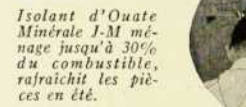
(Pas d'acompte ; mensualités faciles pour travaux de rénovation)

avec les MATÉRIAUX JOHNS-MANVILLE

AIMERIEZ-VOUS posséder une belle salle de bain, une attrayante cuisine, comme celles-ci ? C'est facile — et peu coûteux — grâce au Lambris d'Amiante et au Flexboard-Amiante Johns-Manville, matériaux modernes qu'on pose directement sur les vieux murs intérieurs ! Le Plan d'Amélioration des Habitations patronné par le gouvernement fédéral vous permet de commencer les travaux immédiatement, sans verser d'acompte, et d'échelonner les versements sur un nombre de mois. Demandez des renseignements plus complets... et retournez-nous le coupon ci-dessous (avec 10¢ pour frais de port et d'emballage), pour recevoir le beau grand catalogue illustré des matériaux de construction Johns-Manville.



Bardeaux Amiante Cedargrain J-M pour les toits. (La beauté du cèdre.) Ne peuvent brûler, pourrir, ni s'user.



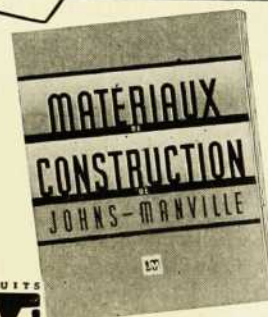
Isolant d'Ouate Minérale J-M ménage jusqu'à 30% du combustible, rafraîchit les pièces en été.



Bardeaux Amiante Muraux Cedargrain J-M. Belle texture imitant le bois ; à l'épreuve du feu ; jamais d'entretien.

ENVOYEZ
10¢
SEULEMENT

Demandez ce beau livre maintenant !



Dépt. LS-402,
Canadian Johns-Manville Co., Toronto 6, Ont.

Ci-joint 10¢ pour un exemplaire du catalogue de matériaux de construction Johns-Manville. Je dois bâtir ☐ ; restaurer ☐ . Ce qui m'intéresse surtout : Isolant de maisons ☐ ; planche isolante, Flexboard-amiante ou Lambris d'amiante ☐ ; bardeaux amiante pour toit ☐ ; bardeaux amiante pour murs extérieurs.

Nom.....

Adresse.....



Canadian JOHNS-MANVILLE CO. LIMITED

nous prendre à 11 heures. Il sera devant la porte avec sa torpédo-sport, ce qui est fort aimable à lui, et nous irons passer quelque temps dans sa demeure. Cela te permettra de réfléchir, de renoncer à ton amourette ridicule et te décider à épouser le comte José Viva de Paragua.

« Nous partons. Passe un vêtement d'auto par-dessus ta robe et mets trois toilettes de soirée dans une valise. Tu comprendras très bien, Silvine, que nous ne pouvons décliner l'invitation d'un ami.

— Un homme qui a demandé ma main n'est plus un ami, il fait figure de candidat. D'ailleurs, maman, si tu ne veux pas te charger de la réponse, je saurai bien la lui faire moi-même ! s'interrompt cependant pour interroger encore sa mère.

— Ta décision n'est pas irrévocable, n'est-ce pas, maman ? Tu accorderas bien un jour ma main à mon cher Michel ? Si cette union te surprend un peu en ce moment, j'attends de ta part une plus juste équité. Je t'assure que Michel sera un gendre aussi gentil que le comte !

Mme de Jacque semblait radoucie. Elle voulut calmer le chagrin de sa fille et vint caresser ce front d'ordinaire si pur.

— Sèche bien vite tes yeux et suis-moi chez le comte; moi-même je l'observerai; je réfléchirai à ton secret d'amour, je comparerai... Allons ! sois prête, il est l'heure tout de suite, le comte José Viva de Paragua va venir !

Silvine songeait à l'autre, à Michel qui viendrait dans l'après-midi et qui trouverait porte close. Non, elle ne pouvait partir !

— Maman, Agay sera si calme en quittant Monte-Carlo, j'ai peur de m'y ennuyer.

— Nous ne nous y enterrerons pas, et puis, avec le comte aux petits soins, tu finiras par trouver la vie délicieuse, viens !

La baronne de Jacque ne cédait pas.

Silvine lui aurait sans doute encore tenu tête, mais elle savait que, dans certains cas, toute résistance contre sa mère était inutile.

D'ailleurs, il ne fallait pas envenimer les choses. Au contraire, pour ne pas indisposer davantage Mme de Jacque contre le cher projet qui lui tenait tant à cœur, la jeune fille fit acte de soumission.

A 11 heures, les deux femmes partaient dans la voiture du comte José Viva de Paragua, qui se dépensait en amabilités, compliments, flatteries vaines.

Silvine de Jacque était presque calme, et bien qu'ayant l'âme affreusement triste, elle était presque tranquille, son amour pour Michel lui avait suggéré une pensée qu'elle jugeait un peu adoucissante.

Subrepticement, elle avait attaché en hâte, à la porte de la villa, un petit papier sur lequel étaient tracés ces mots : « Quoi qu'il arrive, ne doutez jamais de moi. Silvine à Michel. »

IV

MICHEL EDGAR

DEPUIS une dizaine de jours le compositeur Michel Edgar était le plus malheureux des hommes !

Cet après-midi-là il tournait dans son cabinet de travail, comme un lion en cage.

Orphelin, il vivait là, dans ces deux pièces, sa chambre et son bureau, où étaient réunies de jolies choses, vieux meubles provençaux, grès, poteries venues des environs de Vallauris et du golfe Juan, bibelots anciens, livres et casiers de musique. Le jeune homme avait beaucoup de goût et n'aimait pas s'entourer de banalités. De bonne heure, très doué pour la mu-

sique, il avait travaillé avec un grand organiste de Nice le piano et le grand orgue et, se sentant des dispositions pour la composition, il étudia l'harmonie et le contrepoint.

A ce moment où il tournait dans son appartement, ses 28 ans le voyaient créer des œuvres qui promettaient pour l'avenir plus qu'un talent intéressant. Dans ce petit pays monégasque, il était bien placé pour

Assis sur son divan, il évoquait en une douloureuse songerie le souvenir de Silvine de Jacque.

Hélas ! A l'heure convenue, dix jours auparavant, le jeune compositeur était allé sonner à l'adresse indiquée. Personne n'avait répondu à son appel et les volets clos de la villa lui avaient fait augurer les pires catastrophes. Il avait questionné aux alentours. On ne savait rien ! Cer-

perfidie qui s'était jouée de lui. Il ne savait rien ! Aussi, dans quelles cruelles angoisses vivait-il !

Malheureusement, sitôt le départ des dames de Jacque, le mistral s'était levé et le morceau de papier, attaché par Silvine à la porte, s'était envolé, arraché par le vent et s'en était allé, pauvre petite chose fragile, se mouiller, s'émietter et se perdre dans le ruisseau voisin. Et voici comment deux êtres qui pensaient éperdument l'un à l'autre se trouvaient plongés dans la plus cruelle des attentes, des incertitudes.

Le visage enfoui dans les coussins du divan, ses doigts longs et minces de musicien saccageant les draperies, Michel répétait comme un halluciné :

— Et moi qui ai tant travaillé ! Je viens de passer mes jours et mes nuits à écrire, à composer, à chercher sur mon clavier les accords de cet opéra que je faisais dans l'exaltation de la plus ardente fièvre d'amour; je suis là, tout seul, abandonné, trahi peut-être par cette Silvine que j'adore ! « La Madone d'Amour », le manuscrit de cette partition est achevé; elle me semble une œuvre intéressante, une œuvre qui pourrait être jouée avec succès, il n'y a plus que les démarches à faire auprès de la grande vedette qui interprétera le principal rôle. Car, on a accepté de jouer « La Madone » sur la scène du théâtre de Monte-Carlo, j'ai un impresario, presque tout en main. Je n'ai plus qu'à aller solliciter Lise Flô, la grande cantatrice, pour qu'elle veuille bien incarner mon héroïne, parce qu'elle seule, avec sa voix d'or, pourrait assurer le triomphe de mon opéra. Or, me voilà affalé sur ce divan, sans courage et sans foi, parce que mon amour, enclos dans ma musique, s'en est allé de ma vie ! Que s'est-il passé ? se répétait le malheureux. Silvine s'était-elle jouée de moi ?

Quand il évoquait la scène nocturne dans les jardins fleuris, qu'il revoyait la pure jeune fille dans sa robe blanche errer comme une fée légère, quand il pensait à ce baiser d'amour qu'il avait goûté aux lèvres de sa fiancée, il ne doutait plus et l'espoir revenait en lui.

Ce fut avec cette idée que tout bonheur n'était pas perdu qu'il se redressa et se décida à agir. Puisqu'il avait écrit cet opéra, « La Madone d'Amour », il fallait aller jusqu'au bout de son geste. Il fallait faire représenter cette œuvre devant le grand public.

Résolu, cette fois, le jeune artiste se mit en route.

Sous la chaleur encore tiède de cette fin de journée ensoleillée, à travers la lumière de cette Côte-d'Azur si belle, il se rendit au casino et demanda à la Direction si Lise Flô, la grande chanteuse, était là.

On lui répondit que la vedette était dans sa loge, venue pour une répétition. Michel Edgar n'avait qu'à monter.

Le cœur battant, parce qu'enfin le succès ou l'insuccès de sa partition dépendrait en grande partie de Lise Flô, il frappa à la porte.

Dans la minuscule bonbonnière, artistiquement tapissée, fleurie comme une serre chaude, dans un désordre de dentelles, de crêpe de Chine, de flacons et de boîtes ouvertes, assise devant sa coiffeuse, Lise Flô procédait à sa toilette.

Légerement vêtue d'un ample déshabillé de soie orange, la somptueuse actrice, dans tout l'épanouissement de la beauté de ses trente-deux ans, se promenait habilement un crayon bleu sous les paupières.

Tout en continuant son maquillage qui épaississait ses traits au lieu de les embellir, car l'artiste était assez belle sans avoir besoin de fards, celle-

HOMMAGE AU MATIN

+ + +

Et l'éternelle aurore, artisan virtuose,
Apportant son sourire à l'œuvre d'un ciel rose
Se dégage vainqueur du chantier de la nuit —
Un dernier convoi d'ombre, au loin, s'écoule et fuit,
Guidé sous les forêts par un gnome qui brame
Et se lamente, et pleure un débris de son âme
Qui traîne, au loin là-bas sous un visqueux limon —
Mais l'aurore se dresse en croupe sur le mont
Et saute au firmament y suspendre ses toiles
D'un pied nu qui folâtre en roulant des étoiles
Sous des porches de brume où leur essaim tremblant
S'éloigne plein de rêve au bras du matin blanc.

Les rites sont changés, ô mes sœurs aux front blêmes,
Qui mêlent en faisceaux vos souffrants diadèmes,
Et tendent vos rayons, tel un réseau pieux,
A nos désirs brûlants d'escalader les cieux.
Le long tressaillement d'une minute ardente
Exauce au sein des bois cette fièvre d'attente
Qui mêlait son murmure au feuillage pesant.
Son ogive éployé sur le pré bondissant
S'arrondit tout à coup et se dresse en coupoles;
Et le matin s'avance au branle des corolles,
Dans le parfum des fleurs et le bruit des roseaux
Déversant leur rosée aux glandes des ruisseaux.

Dans un décor qu'emplit l'hilarité des sources,
Il parle longuement aux fanfares des mousses;
Indique la réplique au noir grillon têtue.
Sur un mode sensible ineffable et pointu.
Et suivi du grelot de maints orchestres grêles
Que porte en son sillon l'élanement des ailes,
Il monte allégrement aux rampes des forêts;
S'attarde sur les monts, dans les tuit tuit discrets
Que font des chœurs d'oiseaux réunis en maîtrise.
On dirait dans l'espace une fresque d'église
Qui batterait de l'aile en un palpitement
De triangles sans nombre et de bleus firmaments.

C'est un dôme de grâce où la main du génie,
Ayant noué la trame d'une symphonie,
Descend en faire hommage au matin qui la prend
Bourdonnante de vie et la porte au torrent —
Puis, se dressant soudain sur la clameur des choses,
Tel un metteur en scène aménageant des pauses
De son brusque bâton; son mouvement vermeil,
A l'orient là-bas, fait bondir un soleil.

GERARD BROUSSEAU

entendre de bonne musique et fréquenter de grands artistes, puisque les concerts de Monte-Carlo sont toujours très réputés.

Ce jour-là, Michel Edgar, en proie à la plus noire mélancolie, délaissait toutes les paperasses entassées sur sa table, les partitions ouvertes sur son modeste piano droit. — Le piano à queue viendrait avec la célébrité ! disait-il, en riant.

tains avaient vu ces dames s'en aller en auto, sans doute reviendraient-elles bientôt ?

Michel, la mort dans l'âme, était revenu chaque jour à la villa pour y trouver le même silence. Il se perdait dans des conjectures sans nom, se tourmentait, voyait Silvine en proie à mille périls, ou bien, au contraire, infidèle, il ne se la représentait plus que sous les traits d'une coquette

ci engagea conversation avec le compositeur.

— Michel Edgar, la « Madone d'Amour », parfaitement. On m'a lu et joué des fragments de cet opéra, ces jours derniers. Pas mal, vraiment pas mal, la scène nocturne au clair de lune est très réussie. Oui, mon cher, j'accepte de jouer là-dedans. Le principal rôle naturellement ! Et puis, mon petit, vous ajouterez, retrancherez, arrangez là, au milieu du second acte; cela ne va pas, ces arpegges pour ma voix; je préfère une tenue de sons et puis, un grand coup d'éclat, là, à la fin ! Vous n'avez pas écrit le texte en pensant à faire valoir ma voix, mais enfin j'accepte ! Vous êtes un jeune, un débutant, il y a beaucoup d'étoffe en vous, toutes mes félicitations, mon cher ami ! Et puis vous me plaisez vraiment ! Allons ! c'est entendu; j'espère, avec mes collègues, que nous brûlerons les planchers, emballerons la salle et que nous ferons triompher votre Madone d'Amour !

Michel était un peu agacé par tout ce flot de paroles ! Malgré tout, il savait bien qu'une œuvre n'est pas écrite pour l'interprète, mais que c'est l'interprète qui doit s'assimiler, s'adapter, comprendre et recréer ce qu'il doit jouer. Enfin, il voulait bien faire quelques concessions à l'artiste lyrique, puisqu'elle acceptait de tenir l'un des rôles principaux. Le compositeur promit donc de faire quelques retouches dans les parties de soprano, ce qui enchantait la vedette qui tendit son beau bras nu, sa main fine vers le jeune homme.

Grisé, ravi, ému, Michel Edgar baisa cette main offerte et remercia chaleureusement la grande actrice, sa future interprète. Puis, ne voulant pas abuser des moments de celle-ci, il tenta de s'esquiver.

— Mais non, mon petit, restez là, vous ne me gênez pas, nous allons bavarder encore un peu.

Elle retenait le compositeur, avec ces libertés de langage et ces façons cavalières dont on ne se formalise pas dans le monde des acteurs.

Lise Flô reprit :

— Asseyez-vous là près de moi ! Tenez, allumez une cigarette, la fumée ne m'incommode pas. Vous savez que je suis curieuse, mais c'est ma profession qui le veut ! Je ne puis véritablement bien interpréter un auteur que lorsque je sais complètement ce qu'il a voulu dire, quelle est la pensée de son œuvre. La « Madone d'Amour » vous a été inspirée par une femme. Heureuse celle qui peut provoquer un tel amour ! Pardonnez-moi mon indiscretion : qui donc a pu vous faire créer une telle musique ? A une interprète on peut bien confier un doux secret.

Les magnifiques yeux noirs de la capiteuse artiste caressèrent le visage de Michel, qu'elle trouvait beau.

Dans cette atmosphère de féminité, de parfums troublants, le jeune compositeur, heureux de son futur succès et ne doutant plus de Silvine, déclara :

— Je suis amoureux d'une jeune fille, Mlle de Jacque, et je ne lui suis pas non plus indifférent !

Un éclat de rire secoua l'artiste, elle se renversa sur le dossier de son fauteuil, tandis que le déshabillé glissait un peu de ses épaules.

— Ah ! ah ! la petite de Jacque ! Elle a fait coup double, alors ? Toutes les mêmes, ces saintes nitouches ! Il n'y a pas de pires flirteuses !

Michel, très pâle, s'était levé.

— Que voulez-vous dire ?

— Oh ! mais, rien du tout; je constate et je vous préviens pour vous éviter des ennuis, des regrets. Prenez, là, sur ma coiffeuse, cette carte armoriée, vous y verrez que le comte José Viva de Paragua s'excuse de ne point pouvoir venir me présenter ses hommages, après le troisième acte,

comme il en avait l'habitude, recevant pendant quelque temps, dans sa propriété d'Agay, la baronne de Jacque et sa fille, la charmante Silvine. Je flaire là-dedans un mariage ! Pour que le comte quitte ainsi Monte-Carlo pour aller s'enterrer à Agay, c'est qu'il doit vouloir apprivoiser l'héritière aux beaux yeux. D'ailleurs, je n'avance rien. Renseignez-vous, au casino, au cercle, en ville, partout on raconte et assure que Mlle de Jacque épouse le comte José Viva de Paragua !

La foudre tombant aux pieds de Michel Edgar ne lui aurait pas plus produit d'effet que ces paroles. Le visage du jeune homme était absolument décomposé.

Lise Flô ne pensait pas à faire du mal, mais elle satisfaisait une petite vengeance féminine.

Le comte était pour elle un protecteur généreux et c'était un affront pour l'actrice de savoir que l'Espagnol recevait chez lui Mlle de Jacque. Elle en voulait à la jeune fille de lui enlever un protecteur et s'étant soudainement amourachée de Michel qu'elle trouvait beau, jeune et sympathique, elle jugeait que c'était trop que la petite de Jacque lui prit deux hommes à la fois !

— Voyons, mon petit, reprit-elle en se rapprochant du compositeur, ne vous faites pas de chagrin surtout; il est possible que je me trompe, et puis, fait comme vous êtes là, d'autres femmes vous consoleront allez !

Elle cherchait à l'enjôler par ses paroles, ses sourires et ses coquetteries qu'elle n'avait point cessé de lui prodiguer depuis qu'il était dans sa loge.

— Madame, je vous remercie de votre concours pour ma partition, déclara tout à coup Michel, comme s'il sortait d'un songe, « La Madone d'Amour » est l'objet d'une erreur, une création faite d'illusions; je vais rentrer déchirer cette partition, ne voulant pas qu'elle soit jamais exécutée !

— Vous êtes fou, voyons ! Y pensez-vous ? Au nom de l'art, je vous défends de faire cette bêtise-là ! Je veux, au contraire, faire triompher ce chef-d'œuvre. Venez ! je serai votre héroïne, je tenterai d'être l'interprète idéale, parce qu'elle sera l'esclave de son maître !

Dans cette chaleur d'étuve qu'était celle de la loge, Michel eut un sursaut en sentant les beaux bras de la grande cantatrice enlacer ses épaules. Etourdi, ahuri, fou de désespoir à la pensée de la trahison de Silvine, il perdit alors la tête et, avec une rage de mâle, il saisit brutalement, de ses lèvres, la bouche avide que lui tendait Lise Flô.

V

DÉTRESSE

DEPUIS qu'elle était dans la propriété du comte José Viva de Paragua, Silvine de Jacque languissait. Une immense mélancolie l'avait envahie. Sa pensée ne quittait pas le souvenir de Michel Edgar. Elle souffrait d'être séparée de lui, se torturant à l'idée de l'opinion qu'il pouvait avoir d'elle. La jeune fille avait bien songé à écrire au compositeur pour lui expliquer ce brusque départ, l'intransigence de sa mère qu'elle espérait ramener à de meilleurs sentiments et l'assurer de sa fidélité, de sa tendresse.

Mais distrait et fou, comme le sont toujours un peu les amoureux, Michel avait omis de donner son adresse à Silvine, qui n'avait pas songé à la lui demander.

Mlle de Jacque, dans cette propriété du comte, se sentait comme une belle bête traquée; sans cesse en proie à la présence de sa mère et à celle du

"Mais, maman . . . personne ne vous insulte!"

Jean M — fait voir à sa mère la nouvelle manière d'élever un bébé.



1. LE FILS: Ne le prenez pas comme ça, maman . . . j'ai seulement dit que Laure avait le droit d'élever bébé à sa manière.

LA MÈRE: Oh bien ! Si mon fils me donne tort—



2. LE FILS: Maman, je vous en prie!

LA MÈRE: Très bien, je ne dirai plus rien. Si vous deux ne voulez pas m'écouter moi, avec toute mon expérience, alors—



3. LE FILS: Mais, maman, nous avons dit tout cela un million de fois. Le médecin nous a dit comment élever notre bébé. Et nous lui obéissons.

LA MÈRE: Qu'a-t-il dit que je ne sais pas!



4. LE FILS: Il a dit que les bébés devaient avoir des soins spéciaux. Des légumes spécialement préparés . . . des formules spéciales pour leur lait, et même un laxatif spécialement fait pour eux!

LA MÈRE: Un laxatif spécial? Nommes-en un!



5. LE FILS: Certainement! Le CASTORIA—fait SEULEMENT pour les enfants. Il est doux . . . comme doit l'être un laxatif pour enfants . . . et cependant efficace. Il est SÛR. Il ne contient jamais de drogues âpres.



6. LA MÈRE: Oh-h-h . . . c'est assez raisonnable. Mais en aime-t-il le goût?

LE FILS: Il en raffole! Je n'aurais jamais cru qu'un bébé puisse prendre un médicament avec autant de plaisir!

CASTORIA

Le laxatif moderne — SÛR — préparé spécialement et SEULEMENT pour les enfants

bouillant Espagnol, elle n'avait pas une minute de répit. De crainte d'irriter Mme de Jacque, la malheureuse Silvine, sans être aimable, était obligée d'être polie avec le comte et cette contrainte l'oppressait.

Elle passait ses nuits à pleurer. Elle, si gaie, si rayonnante, si pleine de vie, errait comme un fantôme.

Ce matin-là, Silvine se promenait dans le superbe jardin de la propriété du comte, dont les allées, en pente douce, descendaient vers la baie d'Agay.

Après la vie agitée, animée, aux distractions multiples qu'elle menait à Monte-Carlo, c'était le repos complet dans ce coin, l'un des plus délicieux de la Côte-d'Azur.

A travers les cactus aux raquettes hérissées de piquants, les feuilles vernissées des citronniers, les branches flexibles des poivriers, elle voyait les belles et hautes roches rouges se refléter sur la Méditerranée au fluide et magique miroir.

Comme elle aurait aimé le charme de cette oasis parfumée si Michel avait été à ses côtés ! Hélas ! il n'était point là.

Installé devant une table de rotin, le comte José Viva de Paragua lisait ses journaux, à l'abri de la loggia. Silvine, ayant été aperçue, ne put rebrousser chemin.

Le comte José Viva de Paragua commençait à bien mal augurer de sa demande en mariage et il ne savait s'il devait agir par la ruse ou la violence pour obtenir le consentement de la jolie jeune fille.

Silvine était son dernier atout. Le comte était un rasta, un chevalier d'industrie, homme louche, de basse extraction, et nul n'aurait pu se douter que c'était dans les bouges de Buenos-Ayres qu'il avait appris à si bien danser le tango argentin. Le comte avait tous ses biens grevés d'hypothèques et venait d'achever de se ruiner en jouant aux « Ambassadeurs » de Cannes. Il escomptait faire un beau et riche mariage pour payer ses créanciers, devenus chaque jour plus pressants. Le comte était aux abois ; une dernière fois, en invitant ces dames de Jacque, il essayait de jeter de la poudre aux yeux. Au casino de Monte-Carlo, le nom, la fortune et la beauté de Silvine avaient hypnotisé l'aventurier qui jeta son dévolu sur la jeune fille pour redorer un blason qu'il avait iniquement fabriqué de toutes pièces. Il comptait sur ses succès de bellâtre pour subjuguier la jeune fille ; de plus, Don Juan vaniteux, sachant parler aux femmes, il ne doutait point de triompher.

Or, Silvine résistait à ses beaux discours, aux mirages de sa fortune et plus encore aux assiduités dont il poursuivait l'infortunée.

Ce matin-là, le comte, de charmante humeur, car il était beau joueur, se mit à causer avec Silvine, sur le ton humble et souriant d'un serviteur soumis.

— Quand nous reviendrons à Monte-Carlo, nous aurons le régal d'un nouvel opéra ; tenez, lisez vous-même : « La Madone d'Amour », par le jeune compositeur Edgar Michel. On dit que ce sera un succès ! Vous serez sans doute enchantée d'assister à cette première, chère Silvine, et si vous n'avez point encore quitté ma demeure à ce moment-là, ce sera avec plaisir que je vous conduirai à cette soirée de gala.

Mlle de Jacque faillit s'évanouir en entendant prononcer le nom de celui que dans son cœur elle considérait toujours comme son fiancé. Le comte ne fut pas sans remarquer cette défaillance et en lui-même pensa : « Tiens, tiens, la colombe si farouche pour moi semble pas mal apprivoisée avec ce musicien ! »

Alors, dans le cerveau démoniaque de l'Espagnol, se ranima l'espérance. Présomptueux et ne doutant de rien, il se disait qu'après la cour acharnée qu'il faisait à Silvine, cette cour à laquelle toute autre femme se fut laissée prendre, c'est que Mlle de Jacque aimait un autre homme. Le comte avait un rival. Mais quel était ce rival ! Voilà ce que, depuis quelques jours, il se demandait.

Enfin, il semblait tenir la piste, ce Michel Edgar devait être le favori de la belle enfant. Ah ! vraiment, il allait mettre le holà dans ces amours !

Avec une voix de miel, habilement, le comte José Viva de Paragua questionna :

— Vous connaissez ce compositeur que l'on donne comme un grand artiste ? Moi-même, j'ai eu le délicat plaisir d'entendre quelques-unes de ses œuvres, c'est sans résultat un régal pour les dilettantes. Aux dires de certains de mes amis qui le connaissent, c'est un charmant garçon. Vous le connaissez, n'est-ce pas ?

ma belle, qu'importe, tu es touchée, et maintenant, je pourrai mieux te conquérir ! »

VI

DOUX ESPOIR

CEPENDANT, la baronne de Jacque, depuis qu'elle séjournait dans la propriété du comte José Viva de Paragua, semblait apprécier beaucoup moins l'Espagnol. A mille petits riens, mille nuances, elle s'apercevait du manque total d'éducation de celui dont elle était l'hôtesse et en venait à douter de son origine aristocratique, trouvant parfois ses allures équivoques. Après avoir porté aux nues le comte aux yeux de sa fille, elle battait maintenant une prudente retraite et le personnage lui sembla bientôt très antipathique.

Mme de Jacque ne voulait point s'avouer qu'elle s'était trompée, mais elle ne voulait pas, non plus, depuis qu'elle avait fait maintes découvertes,

"VOUS PLAIRE ET VOUS DIVERTIR"



C'est le titre d'une nouvelle série d'émissions radiophoniques, qui ont lieu tous les mardis soirs au Poste CHLP à 8 heures.

A ces programmes, le public radiophile a le plaisir d'entendre de jeunes artistes qui ont su dans le passé conquérir l'estime et la faveur des auditeurs.

« CAUSONS » est une nouvelle formule apportée à ces émissions par le jeune réalisateur, M. André Dupont-Hébert. Avec une compagne aussi agréable que gentille, Mademoiselle Huguette Oigny, ils improvisent tous deux, sur un sujet d'actualité qu'ils connaissent bien.

Au programme musical : Mlle Marcelle Leclerc, talentueuse jeune pianiste, interprète des œuvres tirées du plus beau répertoire classique et à la portée de tout le monde, Mlle Georgette Privé, contralto, chante des extraits d'opérettes connus de tous, Mlle Huguette Oigny récite de jolis poèmes et avec M. André Dupont-Hébert termine le programme dans le dialogue « ENTRE NOUS », qui est un appel aux talents littéraires.

Nous nous faisons un plaisir d'inviter tous nos lecteurs à écouter tous les mardis soir, à 8 heures, au Poste CHLP le programme « VOUS PLAIRE ET VOUS DIVERTIR ».

Très franche, Silvine, qui aurait voulu crier à la face du comte tout l'amour qu'elle éprouvait pour Michel Edgar, répondit avec feu :

— Oui, j'ai le plaisir de connaître un peu cet artiste !

— Un peu seulement, c'est dommage !

Et avec une joie cruelle, sûr de viser en plein cœur sa proie palpitante, le comte ajouta :

— Oh ! son opéra sera un triomphe ; il a pour interprète la grande, la magnifique Lise Flô, et comme chacun sait à Monte-Carlo qu'il est son ami, cela marchera !

La tête de Silvine éclatait, tandis que le comte jouissait cyniquement du mal qu'il venait de causer.

— Comte, vous permettez que je rentre me reposer un peu, ce soleil va me donner une insolation, si je continue à rester dehors.

— Oh ! je ne vous empêche point d'aller faire la sieste !

Tandis que Silvine s'éloignait, l'âme mortellement blessée, le comte, sarcastique, murmurait : « Tu crânes,

qui l'étonnaient et l'inquiétaient, que sa fille devint comtesse José Viva de Paragua. Elle ne songeait pas davantage à Michel Edgar pour gendre. Cependant, l'époque approchait où elles quitteraient la Riviera pour regagner leur hôtel de l'avenue du Bois.

A Paris, Silvine oublierait le musicien entrevu et elle finirait bien par épouser l'un des jeunes nobles qui évoluaient dans leur cercle d'amis.

Ainsi, raisonnait Mme de Jacque ; à la première occasion, elle s'excuserait auprès du comte José Viva de Paragua, le remercierait et fuirait son hospitalité.

La malheureuse Silvine, ce matin-là, après avoir entendu les dernières paroles de l'astucieux Espagnol concernant Michel Edgar, avait regagné la maison et n'eut que le temps de se mettre au lit.

Tout le chagrin accumulé ces dernières semaines lui remontait au cœur. La coupe était trop pleine et débordait. Ses forces physiques la trahissaient.

Le médecin appelé par Mme de Jacque constata une fièvre cérébrale. Silvine délirait, et les noms de la *Madone d'Amour*, de Michel Edgar et de Lise Flô revenaient sans cesse aux lèvres de la malade en une sarabande effrénée.

Pendant trois jours, la jeune fille fut entre la vie et la mort. Enfin, on la sauva et dès qu'elle fut transportable, la baronne profita de cet état de choses pour prendre congé du comte, qui, avec rage, vit partir l'héritière et sa mère !

Dans la villa de Monte-Carlo, Silvine éprouva une certaine joie. Enfin elle était loin de cet odieux Espagnol et dans la ville même où son cher Michel vivait, respirait. L'amour intriguant que Silvine éprouvait pour Michel ne pouvait admettre son infidélité. Elle n'était pas sans connaître la vie, parfois un peu spéciale, des grandes actrices. Aussi, même s'il était vrai que Lise fût devenue la chère amie d'Edgar, celle-ci n'avait peut-être pour lui qu'un caprice passager et dans son ardente tendresse, déjà, Silvine absolvait son cher artiste ! Il fallait maintenant qu'elle se rétablisse complètement afin d'aller trouver Michel au Casino où il était connu, depuis qu'il avait créé la *Madone d'Amour*.

La baronne de Jacque, qui n'avait eu aucune pitié devant les larmes de son enfant, la suppliant de ne point aller chez le comte de Paragua, trembla devant le mal physique qui terrassait Silvine.

Et, cette fois, celle-ci n'avait pas eu grand-peine à convaincre sa mère. Un soir, à voix basse, elle lui dit :

— Ma petite maman, tu sais quelle est la cause de ma maladie, n'est-ce pas ? Pour que je continue à vivre vois-tu, il me faudrait le bras de Michel pour me soutenir.

Et Mme de Jacque avait répondu :

— Ma chérie, désormais je te laisse libre de ton choix ; je ne ferai aucune opposition à ce mariage. Au contraire, puisque tu n'es pas encore en état de sortir, je ferai prévenir ton fiancé et lui dire qu'il vienne te voir, si lui de son côté, est resté fidèle à sa parole.

Cette réticence fit frémir Silvine.

— Oh ! merci, ma petite maman, mais n'allez pas aussi vite, je veux faire une surprise à Michel.

La jeune fille tenait en main un journal, qui annonçait la prochaine audition de la *Madone d'Amour*, opéra de Michel Edgar, avec, comme principale interprète, la grande vedette Lise Flô.

Silvine rassasiait ses yeux de cet entrefflet ; lasse de lire sans cesse la même chose, elle tourna les feuilles du journal et amusa à parcourir les faits divers.

Tout à coup elle tressaillit.

— Oh ! maman, tiens, lis donc ! Vois ce qu'il y a là, concernant le comte José Viva de Paragua !

En effet, on pouvait lire dans le *Petit Niçois* : Le scandale de Monte-Carlo !

« Un triste individu, depuis longtemps recherché par la police espagnole et qui se faisait passer pour le comte José Viva de Paragua, a été appréhendé hier par les agents de la Sûreté, pour dettes de jeu non payées, opérations de banque frauduleuses, et escroqueries. Qui donc aurait pu croire, ajoutait la chronique, que l'impeccable danseur du Casino de Monte-Carlo, l'hivernant super-chic de la Côte-d'Azur, n'était qu'un misérable aigrefin ? »

— Oh ! maman ! Quand je pense que j'aurais pu épouser ce triste sire !

Quelle leçon pour Mme de Jacque et comme elle se sentait coupable ! Heureusement qu'elle prévoyait le

futur bonheur de Silvine et de Michel pour se consoler de ce à quoi elle venait d'échapper !

VII.

AMOUR VAINQUEUR

EN S'ÉVEILLANT, ce jour-là, Michel Edgar soupira.

Ce soir même, son opéra la *Madone d'Amour*, serait révélé au grand public, et Lise Flô, la talentueuse cantatrice apporterait le concours de sa voix splendide et illustrerait, par sa présence, toute la scène.

Hélas ! Michel n'était pas heureux. Si le créateur de l'œuvre se réjouissait, l'homme souffrait dans son cœur. Qu'importaient le succès, peut-être le triomphe, celle qu'il aimait n'était point là ! Celle qui avait inspiré le poème musical l'avait trahi.

Michel Edgar se remémorait sa peine au matin de cette première ! Et Lise Flô ? oubliait-il l'excellente interprète dont la coquetterie l'avait enjôlé ! Le compositeur qui n'avait eu pour l'actrice, ni amour, ni désir, n'avait pas plus tôt quitté ses bras qu'il ne ressentait que dégoût et lassitude. Lise Flô, c'était un des accessoires de son opéra, mais celle qui dominait et demeurait la *Madone d'Amour*, c'était Silvine.

Et, durant cette journée dont le déclin le consacrerait grand musicien, Michel, tout en se multipliant auprès des uns et des autres, ne pensait qu'à la jeune fille, étrange sphinx dont il aimait la tendresse tout en doutant de sa sincérité.

De son côté, Silvine de Jacque, sortie de convalescence, passa une journée d'anxiété et de tourment ; ce soir-là devait être décisif !

Dès 21 heures, les dames de Jacque étaient installées dans une loge fermée. Silvine avait tenu à assister à la représentation de la *Madone d'Amour* incognito, ne voulant pas que Michel la vit avant qu'elle-même ne fût décidée à agir.

Silvine était très émue. Dans une loge d'honneur, Michel assistait à l'audition de son opéra. La jeune fille voyait ce visage qu'assombrissait une sorte de mélancolie. Et, durant les quatre actes, elle participa à l'ambiance de la salle.

Elle vit Lise Flô, sa rivale, enflammer le public, entendit les réflexions des critiques, en général, favorables à l'œuvre, surprit les journalistes venus interviewer le compositeur, les amis empressés à le féliciter et fit crépiter avec la foule enthousiaste les longs applaudissements.

Ce fut le grand succès, dont la jeune fille épia l'évolution dans les yeux mêmes de Michel. A la scène du troisième acte, où passaient dans la musique les sentiments qui les avaient étreints, elle et lui, en cette nuit dans les jardins fleuris, elle ne douta plus un seul instant : son cher artiste pensait encore à elle.

A la fin de cette scène, Silvine fit porter à l'artiste une gerbe de roses, de ces roses rouges, semblables à celles dont il l'avait parée en ce soir d'avril.

Michel eut un frisson en voyant ces roses ardentes. Mais quelle main les lui avait adressées ?

Enfin, quand la représentation fut terminée, le rideau baissé, le dernier accord de l'orchestre évanoui, Silvine, quittant sa mère, se précipita au foyer.

Elle était très pâle et avait revêtu cette même robe de crêpe de Chine blanc, perlée de nacre, qu'elle portait le soir où elle avait rejoint Michel sur la terrasse des jardins fleuris. Sur tant de blancheur nuageuse, à l'épaule, une seule rose, une de celles prise dans la gerbe envoyée au compositeur, consumait sa pourpre enivrante.

Tandis que le jeune musicien, triomphant, serrait les mains tendues de ses admirateurs, félicitait et remerciait Lise Flô, sa magnifique interprète, et bavardait avec maints amis, tout à coup son regard se posa plus loin, au delà de toutes ces présences envahissantes. Il vit la pure silhouette, la *Madone d'Amour* venir vers lui, puis, comme une ombre, disparaître vers la terrasse.

Après s'être libéré de tous ceux qui le félicitaient, l'acclamaient et voulaient l'emmener souper et célébrer au champagne l'aurore naissante de sa fortune à venir, Michel sortit à son tour.

Il s'en vint vers les jardins fleuris ; alors, d'entre les palmiers dont les fûts semblables à de lourds piliers élevaient un temple à sa fine silhouette, lui apparut, à nouveau, la *Madone d'Amour*.

A ce moment, ce fut pour l'artiste la récompense sucrée, le triomphe final ; enfin, elle était là de nouveau, sa chère Silvine, et elle le voyait à ses côtés, son cher artiste !

Ils se racontèrent leur vie, leurs souffrances, leur tendresse, d'autant plus vive qu'elle avait été contrariée.

Et, un mois plus tard, la baronne de Jacque assistait au mariage de sa fille avec celui, qui, dans son cœur comme à la scène, avait immortalisé la *Madone d'Amour* !

— FIN —

LA VIE PRATIQUE

SILICATISATION DES MURS

Dans les pays humides on protège les matériaux, brique, pierre ou plâtre, de l'humidité en les recouvrant, au pinceau, d'une ou de plusieurs couches de silicate de potasse qui, pénétrant dans le mur, bouche tous les pores des matériaux employés et forme à la surface un vernis imperméable, durcissant la pierre et le plâtre.

COMMENT ON NETTOIE L'ARGENTERIE

Il faut d'abord laver l'argenterie, puis la frotter avec la poudre suivante délayée dans de l'eau. poudre qu'il est facile de préparer soi-même. Il suffit de mêler ensemble : blanc de Paris, 20 grammes ; crème de tartre, 20 grammes ; alun, 10 grammes. Le tout finement pulvérisé et mis en flacons bouchés à l'émeri. On passe ensuite l'argenterie à l'eau de savon noir très chaude, on rince à l'eau claire et on sèche d'abord avec un linge, puis on frotte avec une peau de daim souple pour lui redonner le brillant du neuf.

Votre Poudre vous plaît-elle vraiment
— et à lui aussi ?

VOTRE POUDRE ! Comment pourriez-vous vous en passer ? Les poudres ordinaires ne sont sûrement pas parfaites — puisqu'elles donnent si peu souvent satisfaction ! Même après vous être poudrée, votre visage reluit encore — vous n'avez pas une peau veloutée — ou bien la poudre a l'air crayeuse, ce qui vous vieillit au lieu de vous rajeunir. Et pourtant, la poudre est indispensable.

Un fait certain — Quand vous aurez essayé la poudre Princess Pat — à base d'amandes douces — ce n'est pas la poudre qui vous sera indispensable mais la poudre de visage Princess Pat.

Votre rêve de beauté se réalise — Toutes les femmes rêvent d'une poudre de visage qui adoucit la peau, donne une beauté distinguée — sans "enfariner" la figure. Vous avez rêvé de cette poudre magique, espéré sa réalisation ! Mais l'avez-vous trouvée ? Oui, si vous avez employé la poudre Princess Pat. Non, si vous ne l'avez pas essayée.

Vous demanderez peut-être : comment une poudre peut-elle être différente ? Voilà : c'est qu'il n'y a nulle part au monde une poudre comme la Princess Pat.

L'amande fait toute la différence — Seule la poudre Princess Pat est à base d'amande — c'est pourquoi vous ne trouverez pas cela ailleurs. Des millions de femmes savent que la poudre Princess Pat est plus douce, plus adhérente. Elles en aiment les nuances fraîches et franches. Elle rendra votre peau translucide, jeune, séduisante. L'amande donne à la poudre Princess Pat une sorte de souplesse. Vous aurez pour ainsi dire un nouveau teint naturel.

Protégez-vous contre les pores obstrués et contre les boutons. N'oubliez pas que certaines poudres assèchent la peau. Au contraire, la poudre Princess Pat, à base d'amande, adoucit et assouplit.

Observez dans votre miroir à quel point la poudre de visage PRINCESS PAT, à base d'amande, embellit votre peau — remarquez-en les nuances, chics, modernes, juvéniles — et voyez comme la poudre de visage Princess Pat adhère beaucoup plus longtemps.

ARTICLES DE BEAUTÉ PRINCESS PAT
TORONTO, CANADA... CHICAGO, ETATS-UNIS

COUPON D'ABONNEMENT — LE SAMEDI

POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée
975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine hebdomadaire LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Localité

Province ou Etat



A la Recherche du Bonheur

par Emile Richebourg

Dessin de Saint-Loup

EN DESCENDANT des rochers, le baron m'aperçut et me reconnut; mais il dut supposer que je ne l'avais pas reconnu, moi.

D'un mouvement brusque, il enfonce son chapeau sur ses yeux, prit sa course et disparut dans le bois, derrière les rochers.

Si j'avais été intrigué avant, monsieur le marquis, je l'étais bien autrement après avoir vu M. de Septème remplacer son déguisement de garde-chasse par celui d'un paysan.

Qu'est-ce que cela voulait dire? Je n'y comprenais absolument rien.

Je ne vous dirai pas toutes les réflexions que je fis à ce sujet; c'est inutile.

Mais, quand je rentrai au village, deux heures plus tard, et qu'on m'apprit que M. le comte était mort et que c'était Lapret qui avait tiré sur lui, tout me fut expliqué.

En l'absence de Mme Lapret, on s'était introduit chez elle et l'on s'était emparé du fusil du garde.

Le baron de Septème s'était fait confectionner un uniforme de garde-chasse semblable à celui de Lapret et l'avait endossé pour tuer M. le comte Sosthène.

Et comme le baron s'était si bien donné la figure de Lapret que moi-même je l'avais pris pour le garde, il n'était pas surprenant que M. le comte, qui avait vu son meurtrier le

mettre en joue, eût accusé le pauvre Lapret avant de rendre le dernier soupir.

— Ainsi, dit le marquis avec un accent de tristesse profonde, vous pouviez sauver le malheureux Lapret et vous ne l'avez pas fait!

Je vous ai promis d'être indulgent, mais je suis forcé de vous dire que votre conduite, en cette circonstance, a été odieuse, criminelle.

Malgré moi, je suis indigné.

— J'ai dit à monsieur le marquis que j'étais un misérable, un vieux coquin.

— Vous avez le repentir, soit, mais tout le mal que vous avez fait, en gardant le silence, est irréparable.

Le vieux braconnier poussa un soupir et courba la tête.

Au bout d'un instant il reprit :

— Monsieur le marquis, j'ai eu l'intention de prendre la défense du garde-chasse, je vous le jure; oui, je voulais tout dire immédiatement.

Pourquoi me suis-je arrêté?

Pourquoi me suis-je dit : attendons à demain?

Je ne sais pas.

Si j'eusse obéi à mon premier mouvement, le pauvre Lapret, déjà arrêté par la gendarmerie, aurait été mis aussitôt en liberté, et je n'aurais pas eu pendant dix-huit ans, sur la poitrine, cet horrible poids qui m'étouffait.

" Ah ! monsieur le marquis, je suis un misérable ! "

Ah ! monsieur le marquis, je comprends votre indignation, car j'ai été et suis encore indigné contre moi-même.

Hélas ! le mal est fait, et je ne peux plus le réparer que dans la mesure de mes moyens.

M. de Prémorin paraissait absorbé dans ses pensées.

— Monsieur le marquis, puis-je continuer ? demanda le vieux Bourlot.

— Oui, je vous écoute.

— Donc, je m'étais dit : La nuit porte conseil, attendons à demain.

Le lendemain matin un domestique du château vint me prendre au saut du lit.

Il me dit que Mme la comtesse avait à me parler immédiatement, et il m'emmena.

Au château, tout le monde était sans dessus dessous. Mme la comtesse me reçut dans sa chambre.

Elle était très pâle et très agitée.

— Bourlot, me dit-elle, M. le comte est mort ; c'est le garde-chasse Lapret qui lui a tiré un coup de fusil. Peut-être savez-vous quelque chose sur ce drame épouvantable ; mais vous ne serez pas appelé comme témoin : vous n'avez donc qu'une chose à faire, garder le silence sur les faits qui pourraient vous être connus.

Ce fut en me parlant ainsi que la belle Mme Charlotte me fit comprendre que le baron de Septème m'avait reconnu près de la grotte aux Loups.

— La gueuse vous avait fait venir au château pour acheter votre silence ?

— Oui, monsieur le marquis, répondit le paysan d'une voix mal assurée.

En achevant de parler, elle me mit dans la main cinq mille francs en billets de banque.

— Et pour cette misérable somme, dit M. de Prémorin avec des larmes dans la voix, l'impunité a été assurée aux deux criminels, une femme a versé des larmes de sang et un innocent est encore aujourd'hui forcé, à Cayenne !... Ah ! Bourlot ! Bourlot ! demandez à Dieu qu'il vous pardonne !

Cette fois, le vieux braconnier ne put plus se contenir ; des sanglots s'échappèrent de sa poitrine.

M. de Prémorin attendit un instant et reprit :

— Qu'avez-vous répondu à la dame Charlotte ?

— J'étais fort troublé, monsieur le marquis, je ne me rappelle plus.

Je mis les billets de banque dans ma poche, je balbutiai : je ne dirai rien, et je m'en allai.

Je m'en allai mécontent de moi, honteux, courbant la tête, car, allez, monsieur le marquis, je sentais bien que je venais de commettre une action infâme.

Je m'en allai droit devant moi, comme une bête blessée, à travers le bois ; ah ! pas avec la pensée de visiter mes collets, je n'y songeais guère !

Je me dirigeai vers la grotte aux Loups ; pourquoi de ce côté plutôt que d'un autre ? Je ne saurais le dire.

Je grimpai sur les rochers, et de l'œil je sondai les fentes. A de petites pousses brisées et à des mousses fraîchement arrachées de la pierre, je reconnus l'endroit où le baron avait jeté son uniforme de garde-chasse.

La fente a peut-être quinze ou vingt verges de profondeur, il me fut impossible de rien voir au fond.

— Bourlot, dit vivement le marquis, retrouveriez-vous, aujourd'hui, la fente, et reconnaitriez-vous l'endroit où les objets ont été jetés ?

— Oui, monsieur le marquis, et avec autant de sûreté que si la chose datait d'hier.

— Depuis dix-huit ans, prononça M. de Prémorin comme se parlant à lui-même, le pantalon, la tunique et la casquette ont eu le temps de pourrir.

N'importe, je retrouverai ce qu'il en reste, quand je devrais faire sauter le rocher tout entier.

S'adressant au paysan, il continua :

— La fente, dites-vous, a quinze ou vingt verges de profondeur ; croyez-vous à la possibilité de retirer les objets qui sont au fond au moyen d'un grappin ?

— Oui, monsieur le marquis.

— C'est bien, nous verrons. Avez-vous encore quelque chose à me dire ?

— Oui, monsieur le marquis.

— Alors, continuez !

— Descendu des roches, j'entrai machinalement dans la grotte et je m'aperçus que la porte de la petite grotte était entr'ouverte.

Dans son trouble, pressé de s'éloigner, le baron avait oublié de la fermer ou plutôt l'avait mal fermée, car il avait retiré la clef de la serrure.

Je pénétrai dans la seconde grotte, et, comme je me trouvais dans une obscurité presque complète, je fis craquer une allumette, allumai un reste de rat-de-cave que j'avais dans ma poche et regardai.

Au bas d'une des pierres en saillie sur lesquelles on peut s'asseoir et poser des objets, je vis un papier.

M. de Prémorin la saisit d'une main fébrile.

Sur l'enveloppe, il lut :

Monsieur

Le baron de Septème, Hôtel du Bon-Normand, à Mortagne.

Le pli avait dû être porté à la ville par un exprès, car l'enveloppe ne portait pas le timbre de la poste.

M. de Prémorin sortit la lettre de l'enveloppe, la déplia et courut à la signature.

— Ah ! Charlotte, comme je m'y attendais ! murmura-t-il.

Et sa physionomie, habituellement douce et calme, prit une expression farouche, presque féroce.

Voici ce que disait la lettre :

« Mon cher Alphonse,

« Le moment est venu de me prouver que tu m'aimes.

« Il n'y a plus à hésiter, plus à attendre ; je ne peux plus y tenir et il faut en finir.

« Tous les jours, à chaque instant, ce sont de nouvelles et épouvantables scènes de jalousie.

« Il me martyrise, cet homme !

« Il devient de plus en plus sombre ; j'ai peur qu'il ne perde tout à coup ce qui lui reste de raison et que, dans un accès de folie furieuse, il ne me tue !

« Mais je ne veux pas mourir, moi, je veux vivre pour toi, mon Alphonse bien-aimé.

« Je te le dis encore une fois, je n'y tiens plus ; débarrasse-moi de mon tyran, comme tu me l'as promis.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Gabrielle de Saulieu, malgré la défense de sa mère, épouse Ernest de Mèrulle, un joueur invétéré. Une fille naît de ce mariage. Ruiné, de Mèrulle s'en va vivre à Marseille sous le nom de Féraud. Là il rencontre de mauvais amis et se joint à une bande de contrebandiers. Soupçonné de trahison, on le jette à l'eau, tandis que sa femme s'enfuit, laissant sa fille à des amis.

Depuis ces événements tragiques, vingt ans ont passé. Darasse et Paolo, autrefois contrebandiers et amis de Féraud, se retrouvent. La marquise de Saulieu espère toujours revoir sa petite fille...

Je le ramassai.

C'était une lettre.

— Une lettre ! répéta M. de Prémorin.

— Elle était dans une enveloppe ; sur cette enveloppe il y avait quelque chose d'écrit, — une adresse probablement, — et sur la première et la deuxième page de la lettre, il y avait aussi de l'écriture.

— Qui avait écrit cette lettre ?

Que contenait-elle ?

— Je l'ignore, monsieur le marquis, je ne sais ni lire ni écrire. En la ramassant, je pensai tout de suite qu'elle s'était échappée d'une des poches de l'un des déguisements de M. de Septème.

— Bourlot, qu'avez-vous fait de cette lettre ?

— Monsieur le marquis, je l'ai précieusement glissée dans ma poche.

— Mais, depuis, qu'est-elle devenue ?

— Non moins précieusement, monsieur le marquis, je l'ai conservée.

— Vous avez cette lettre ! exclama M. de Prémorin le regard flamboyant.

Le vieux braconnier tira de dessous son gilet un papier jaune et sale, qui était la moitié d'un ancien journal plié en huit. Au milieu des plis se trouvait la lettre ramassée dans la grotte ; le temps avait seulement un peu jauni l'enveloppe.

Le paysan tendit la missive à M. de Prémorin, en disant :

— Cette lettre, monsieur le marquis, la voilà !

« N'oublie aucune des choses qui ont été convenues entre nous et prends bien tes précautions ; moi, de mon côté, j'aurai tout préparé.

« Libre, plus d'entraves !... Ah ! comme je vais t'aimer, comme nous allons nous aimer !

« Encore trois jours !

« Soyons prudents, mon Alphonse ; détruis cette lettre comme les autres.

« Dans quinze jours, je l'espère, je serai à Cologne, où tu viendras me retrouver.

« A toi mon amour, mon âme, ma vie !

« CHARLOTTE »

Pourquoi, malgré la recommandation de son amie, le baron de Septème n'avait-il pas détruit une lettre aussi gravement compromettante ?

Probablement afin de pouvoir prouver que Charlotte Letellier était sa complice, dans le cas où il aurait été poursuivi comme auteur de l'assassinat du malheureux Sosthène de Prémorin.

Après avoir lu, le marquis s'était dressé de toute sa hauteur.

Il avait les traits contractés, les lèvres frémissantes, l'œil en feu ; il était très pâle et tout son corps tremblait.

Mais il était beau ainsi, beau et terrible comme l'archange de la vengeance !

— Dieu du ciel ! s'écria-t-il ; enfin, elle a sonné l'heure de ta justice !...

Mon fils, mon fils, je vais donc pouvoir te venger !

Il avait la poitrine haletante ; il s'arrêta pour respirer, puis il continua :

— Je n'ai plus rien à apprendre, le reste m'importe peu ; maintenant, je peux terminer mon enquête ! Cette fois, Charlotte Letellier, tu es dans mes mains, je te tiens, ah ! je te tiens bien, tu ne peux plus m'échapper !...

Ah ! vipère, avec quelle joie je vais t'écraser !

L'ancien braconnier, qui s'était levé aussi, contemplait M. de Prémorin avec une sorte d'admiration mêlée de stupeur.

— Monsieur le marquis, dit-il, je vous ai livré mon terrible secret, ce secret qui m'a causé tant de nuits d'insomnie ; enfin, je me sens plus tranquille, il me semble que je suis réconcilié avec moi-même. Ah ! monsieur le marquis, la mort maintenant ne m'épouvante plus ; elle peut me prendre quand elle voudra, je mourrai en paix.

— Que dites-vous ? répliqua M. de Prémorin ; pourquoi parlez-vous de mourir ?

— Maintenant je n'ai plus besoin de vivre.

— Mais moi, je veux que vous viviez, Bourlot, car, avant peu de temps, j'aurai besoin de vous.

— Le reste de ma vie appartient à M. le marquis de Prémorin, dit le bonhomme en s'inclinant.

— Bourlot, reprit le marquis, quels sont vos moyens d'existence ?

— Je vis comme je peux ; les gens du pays sont meilleurs pour moi que je ne l'ai été pour les autres, ils me font l'aumône.

— Bourlot, vous n'aurez plus à mendier. M. Blaisons, régisseur de La Pomelière, recevra mes ordres et vous ne manquerez plus de rien.

— Monsieur le marquis, je ne veux pas.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Monsieur le marquis, répondit tristement le vieux paysan, je ne suis pas venu vous trouver pour vous vendre mon secret ; on m'a payé pour garder le silence, je ne veux pas être payé pour avoir parlé !

— C'est bien, Bourlot, voilà un sentiment délicat dont je vous tiens compte ; mais vous accepterez ce qu'il me plaît de faire pour vous, je le veux !

— Oh ! monsieur le marquis !

— Ce matin, Bourlot, vous dînez au château, et, dans une heure, nous nous rendrons ensemble sur les rochers de la grotte aux Loups.

— Je suis à la disposition de monsieur le marquis.

— Bourlot, vous me montrerez l'endroit où a été jeté l'uniforme de garde-chasse.

— Oui, monsieur le marquis !

III

LE FRÈRE ET LA SOEUR

Nous laisserons le marquis de Prémorin agir secrètement et préparer sa vengeance pour revenir aux autres personnages de notre drame, aux membres de la famille Lionnet, à Paolo.

Entre Geneviève et sa mère, la situation était toujours la même, et, malgré les bonnes et encourageantes paroles de M. Lionnet, qui lui répétait sans cesse : Prends patience ! la jeune fille sentait le courage l'abandonner.

Elle se demandait, en frémissant, jusqu'où pourrait aller l'hostilité de sa mère et comment elle pourrait se dérober à une lutte qui la brisait.

Elle avait eu l'espoir de se soustraire aux mauvais traitements de Mme Lionnet par son mariage avec Henri Merson ; mais la mère du jeune architecte, barrière vivante, se dressait entre eux. Pourquoi voulait-elle

séparer deux cœurs qui s'aimaient, deux êtres qui semblaient avoir été créés l'un pour l'autre ?

Mme Merson n'avait pas fait connaître ses raisons; mais ce qu'elle avait dit à Geneviève, elle devait l'avoir répété à son fils, car le jeune homme était devenu extrêmement réservé vis-à-vis de Geneviève, et celle-ci s'était aperçue avec douleur que les dispositions de Henri à son égard avaient subitement changé.

C'était un autre sujet de souffrance, et Geneviève souffrait de cela d'autant plus cruellement qu'elle devinait combien Henri souffrait aussi.

— Il m'aime encore, se disait-elle en soupirant, mais il finira par m'oublier, car sa mère lui a défendu de m'aimer.

Mme Lionnet, malgré tout ce qui était contre elle, n'avait pas renoncé à donner Mlle Cécile de Prémorin pour femme à son fils. Elle était de ces femmes obstinées qui ne s'arrêtent devant rien, s'insurgent contre l'autorité de leur mari, ne veulent jamais reconnaître leurs torts et se renferment dans l'absolutisme de leur volonté.

Elle avait revu plusieurs fois les dames de Prémorin, et les relations entre ces trois femmes, si bien faites pour s'entendre, étaient à Paris, comme elles l'avaient été à Nice, tout à fait intimes.

Mme Lionnet avait revu le baron de Verboise chez la comtesse, et avait paru enchantée qu'il fût du nombre des amis de sa meilleure amie.

Gracieusement, elle lui avait dit : — Monsieur le baron, je suis chez moi tous les samedis; ce serait pour moi un grand plaisir et un grand honneur de vous recevoir dans mon modeste salon.

Le baron s'était incliné cérémonieusement, avait remercié avec courtoisie et n'avait eu garde de ne pas profiter de l'invitation.

Mme Lionnet aurait bien voulu recevoir aussi Mme la comtesse et sa fille; mais cela ne se pouvait pas, jusqu'à nouvel ordre, du moins; il y avait les convenances. Une mère ne conduit pas ainsi sa fille chez les parents du jeune homme qu'on désire lui faire épouser. D'ailleurs, Mme la comtesse n'ignorait pas dans quelles dispositions d'esprit se trouvait M. Lionnet, et elle était tenue à garder une sage et prudente réserve afin de ne rien compromettre.

Un matin, assise devant son piano, Geneviève avait commencé l'exécution d'un motif de la *Reine de Chypre*. Tout à coup, ses doigts restèrent immobiles sur le clavier.

— Je ne peux pas, je ne peux plus, murmura-t-elle, c'est comme si je n'avais plus le sentiment de la musique.

Un long soupir s'échappa de sa poitrine, et elle se mit à pleurer.

A ce moment, elle pensait à Mme Merson et à Henri.

— Mon Dieu, mon Dieu! gémit-elle, est-ce donc pour souffrir ainsi toute ma vie que j'ai été mise au monde? Ah! si je pouvais mourir!

Au bout d'un instant, elle se calma, essuya ses yeux et se mit à feuilleter machinalement quelques morceaux de musique nouvelle que son frère lui avait apportés la veille.

Ses yeux s'arrêtèrent sur une romance dont la lithographie représentait un portrait de jeune fille. Geneviève reconnut Cécile de Prémorin. Du reste, elle ne pouvait pas se tromper, la romance étant dédiée à la fille de la comtesse.

Geneviève eut un frisson et jeta la feuille sur le parquet avec une impression de dégoût.

Au même instant, Albert entra en fredonnant un air en vogue; il ra-

massa la romance et examina le portrait.

— C'est bien elle, dit-il.

— Oui, fit Geneviève, car je l'ai facilement reconnue; mais comme tu regardes cette image! Albert, la regretterais-tu?

— Ma foi, non. Vois-tu, Geneviève, Mlle Cécile de Prémorin m'est trop supérieure; c'est toujours fâcheux pour un homme de se voir sans cesse éclipsé par sa femme.

— C'est là la seule raison?

Le visage du jeune homme s'assombrit.

— Tu sais bien qu'il y en a d'autres, répondit-il en balbutiant.

Geneviève le regarda fixement, les yeux dans les yeux.

— Albert, reprit-elle tristement, tu penses toujours à cette demoiselle. Il devint très rouge.

— Ainsi, continua Geneviève, tes sentiments honnêtes, révoltés un instant contre l'odieuse dissimulation de Mlle de Prémorin, ont déjà capitulé?

— Voyons, petite sœur, n'exagérons rien: il faut bien accepter le monde tel qu'il est. Mlle de Prémorin n'a peut-être pas des manières irréprochables, cela tient à son caractère indépendant. Assurément, Geneviève, elle n'est pas parfaite comme toi; mais, si elle a des défauts, elle a aussi des qualités, je t'assure; dans le fond, c'est une bonne fille.

Geneviève hocha la tête.

— Albert, est-ce que tu l'as revue? demanda-t-elle.

— Oui.

— Tu es allé chez elle?

— Non, je l'ai rencontrée dans le monde. Elle est venue à moi gracieusement, gentiment, et m'a tendu la main en me disant qu'elle ne m'en voulait pas de m'être tenu éloigné d'elle, et que, si ma mère et la sienne renonçaient à leurs projets, ce n'était pas un motif pour que nous ne fusions pas bons amis.

— T'a-t-elle engagé à aller chez sa mère?

— Oui.

— Qu'as-tu répondu?

— Que j'irais; mais je n'ai pas encore tenu ma promesse.

— Ah! Albert, mon pauvre Albert! tu seras toujours aussi étourdi, aussi irréfléchi. Prends garde, prends garde à ta faiblesse! On veut t'attirer de nouveau, essayer sur toi d'autres moyens de séduction; tu t'es échappé, on veut te reprendre! J'ai peur de ces femmes, mon frère; en elles tout m'est suspect. Dans ton intérêt, Albert, je t'en supplie, ne va pas chez Mme de Prémorin.

— C'est bien, Geneviève, dit-il, je t'écouterai.

— Oui, n'est-ce pas, Albert. Mais, vois-tu, je te connais, et, malgré ta réponse, je tremble pour toi.

— Sois donc tranquille, répliqua-t-il en essayant de rire, je suis assez grand maintenant pour savoir me défendre. Tiens, parlons d'autre chose: J'ai aussi rencontré dans le monde une personne qui s'intéresse vivement à toi.

— Quelle est cette personne?

— Devine.

— Tu sais bien que je n'ai jamais rien compris aux énigmes.

— Alors, petite sœur, pour ne pas te faire chercher, je nomme la personne: c'est le baron de Verboise.

— Ah!

— C'est un galant homme, franc et loyal.

— Je le crois, mon frère.

— M. de Verboise m'a longuement parlé de toi; veux-tu que je te répète tout ce qu'il m'a dit?

— C'est inutile, répondit Geneviève en rougissant.

— Laisse-moi au moins te dire qu'il m'a fait ton éloge avec une chaleur, un enthousiasme...

— Albert, interrompit la jeune fille, tu sais que je ne suis pas sensible aux choses flatteuses qu'on peut dire de moi.

— Je sais cela, petite sœur, mais tu as tort. Ecoute, si tu le voulais, et pour cela tu n'aurais qu'un mot à dire, tu serais bientôt baronne de Verboise.

La jeune fille avait probablement deviné déjà les intentions du baron, car elle répondit tranquillement:

— Je ne suis pas ambitieuse, mon frère; fille d'un bourgeois, d'un marchand, je serais désolée et honteuse d'avoir des visées au-dessus de ma condition.

M. de Verboise a le bon esprit de ne pas se prévaloir de son titre de noblesse, mais il n'en est pas moins noble; de plus, il est riche, très recherché dans le monde parisien et aura, quand il le voudra, une très haute situation. Ce n'est pas Geneviève Lionnet qui pourra jamais être sa femme.

— Pourtant, ma sœur, si tu l'aimais?

— Si je l'aimais, Albert, je ne sais pas si je parlerais autrement que je viens de le faire, mais je ne l'aime pas.

— Geneviève, l'amour vient sans qu'on s'en doute; rien ne prouve que tu n'aimeras pas un jour, bientôt, le baron de Verboise.

— Jamais! répondit la jeune fille d'un ton bref.

— Tant pis, ma sœur.

— Pourquoi?

— Parce qu'il t'aime, lui!

La jeune fille parut contrariée et répliqua:

— Je n'en suis nullement convaincue. Dans tous les cas, s'il désire se marier, il trouvera facilement une jeune fille de son monde disposée à devenir baronne.

Elle resta un moment silencieuse et reprit:

— Albert, est-ce que M. de Verboise est devenu ton ami?

— Mon ami intime.

— Comme tu te lies vite, mon cher frère; je ne te le cache pas, tes nouvelles relations m'effrayent.

Je reconnais les belles qualités de M. de Verboise; toutefois je crains que, dans sa société et celle de ses amis, tu ne contractes des goûts de plaisirs et de dépenses.

— Comme tu juges mal le baron; mais il est la simplicité même; il se plaint souvent d'être obligé d'aller dans le monde, de fréquenter de hauts personnages; il préfère à toutes ses grandes relations, dit-il, l'intimité du salon de ma mère. Enfin, petite sœur, il ne cesse de me donner de bons conseils.

— Et les suis-tu ses conseils?

— Dame, autant que je peux.

Que veux-tu? je n'ai pas ta sagesse.

Mais, vois-tu, si fou que je sois, je ne le suis pas assez pour ne point me préoccuper de ton avenir, de ton bonheur.

Geneviève, c'est très sérieux ce que je viens de te dire: M. de Verboise t'aime...

— Assez, Albert, assez!

— Petite sœur, avoue-moi que tu penses toujours à Henri Merson.

Une fois encore le rouge monta au front de la jeune fille.

— Albert, dit-elle, je t'ai déjà prié de ne pas revenir sur cette question.

— Il faut bien que j'y revienne, puisque tu t'obstines à aimer un homme qui, par sa conduite présente, prouve qu'il ne t'a jamais aimée.

— Albert, tais-toi!

— Pourquoi me tairais-je?

Est-ce que tu crois que je suis content de la façon dont M. Henri Merson agit envers ma sœur?

En vérité, on croirait que nous ne le valons pas! Il a du talent, soit; mais à qui le doit-il, son talent?

A qui doit-il d'être quelque chose aujourd'hui?

A notre père.

Ce monsieur est un ingrat, voilà tout, et je ne me gênerai pas pour lui dire tout ce que je pense de lui à la première occasion.

— Albert, je te défends de dire une parole désagréable à M. Merson.

— Mais ce qui m'anime plus fortement encore contre lui, c'est que tu le soutiens! Je ne comprends pas cela, non, je ne le comprends pas!

Ah! les femmes ont pour certains hommes des indulgences singulières!

Comment, voilà un monsieur qui après avoir été pour toi feu et flammes, est devenu tout à coup de glace!

On ne le voit presque plus.

Tiens, l'autre jour, en ta présence, je l'observais; eh bien, il avait l'air d'un homme qui songe à son propre enterrement.

Hier, je l'ai rencontré; s'il avait pu m'éviter, il l'aurait fait. Il était embarrassé, ne trouvait rien à me dire.

Toutefois, il ne put se dispenser de me demander de tes nouvelles, mais ton nom paraissait sortir avec effort d'entre ses lèvres.

— Pauvre Henri! pensa Geneviève.

De douloureuses réflexions envahissaient son cerveau.

— Petite sœur, reprit le jeune homme adoucissant le timbre de sa voix, je te fais de la peine, je le vois bien, pardonne-moi! Ce n'est pas ma faute si j'ai de ces indignations.

Mais ce dont tu peux être sûre bien sûre, c'est que je t'aime, ma sœur chérie.

Tu souffres, je le sais, depuis longtemps.

Ah! si je pouvais tout changer!

Sache-le bien, Geneviève, ma bonne sœur, le plus grand désir de ton frère est de te voir heureuse.

— Je le sais, Albert; va, je connais ton cœur...

Cependant, quand tu juges certaines choses, fais bien attention à ne pas te laisser tromper par les apparences.

Et puis, je t'en conjure, ne manque jamais de prudence: apprends à garder tes secrets et surtout ceux des autres.

En faisant cette recommandation à son frère, Geneviève pensait à la comtesse et à sa fille dont elle redoutait l'adresse insinuante.

— Albert, reprit-elle, notre mère doit trouver que tu restes bien longtemps avec moi; ne t'expose pas à être grondé, va la rejoindre.

Le jeune homme mit un baiser sur la joue de sa sœur et la laissa.

Restée seule, Geneviève s'absorba dans une profonde rêverie.

Pourquoi le baron de Verboise songeait-il à l'épouser? Elle trouvait cela singulier; toutefois la chose ne faisait naître en elle aucune émotion.

Elle aimait Henri Merson et sentait bien qu'elle n'en aimerait jamais un autre.

Et Geneviève, comme beaucoup de jeunes filles, quoi qu'on en dise, ne comprenait pas le mariage sans l'amour.

Sans doute, elle conservait toujours au fond de son cœur le souvenir du service que le baron de Verboise lui avait rendu, croyait-elle, et elle aurait cru manquer aux devoirs de la reconnaissance en se permettant un doute sur la loyauté de ses intentions.

Mais la reconnaissance n'est pas l'amour, et Geneviève ne pouvait avoir pour le baron que de la reconnaissance.

Elle avait parfaitement compris que son frère s'était fait, auprès d'elle, l'interprète du baron; mais elle

ignorait jusqu'à quel point celui-ci s'était déjà rendu maître de l'esprit d'Albert.

Heureusement, car elle aurait été assaillie de nouvelles terreurs.

Le baron avait bien vite connu les côtés vulnérables du caractère facile du jeune Lionnet, et il lui avait procuré une variété de distractions et de plaisirs.

Le jeune homme ne mentait pas quand il parlait des excellents conseils que lui donnait le baron; seulement il ne voyait pas que ce guide complaisant le conseillait toujours de manière à être sûr que ses conseils ne seraient pas suivis.

Le baron agissait comme celui qui conduirait un nageur novice au milieu d'un courant dangereux et l'engagerait à être circonspect.

Quand le jeune Lionnet eut goûté à la coupe des jouissances, il sentit en lui le désir de la vider tout entière.

À l'insu de son père, de sa sœur et même de sa mère, le jeune imprudent se lançait au milieu des écueils périlleux, et le baron, tout en s'attribuant le mérite de chercher à l'arrêter, le poussait sur la pente fatale.

Que voulait-il?

Probablement livrer un jour le jeune homme pieds et poings liés à la comtesse de Prémorin et à sa fille.

IV

LA DEMANDE EN MARIAGE

LE SOIR MÊME, Albert s'était empressé de rapporter à son ami, le baron de Verboise, la conversation qu'il avait eue à son sujet avec Geneviève.

Il ajouta :

— Ma sœur reconnaît hautement votre mérite, elle apprécie vos belles qualités, vous lui êtes, en un mot, très sympathique; mais, voyez-vous, tant qu'elle pensera à Henri Merson, vous devez renoncer à l'espoir de vous faire aimer.

— Nous verrons, répondit le baron.

Et quand Albert l'eut quitté :

— Oh! cet architecte! murmura-t-il en grinçant des dents.

Son regard eut un éclair sinistre. — Comprend-on les femmes? reprit-il; comme s'il sentait qu'il me gêne, comme s'il avait le pressentiment de ce qui l'attend. Henri Merson s'éloigne de Geneviève, semble renoncer à ses projets, et, malgré son inexplicable conduite, Geneviève ne cesse pas un instant de penser à lui et veut toujours l'aimer!

Mais nous verrons, nous verrons! Pensif, il continua :

— Je voudrais bien savoir pourquoi l'architecte est devenu si froid avec Geneviève; un obstacle se serait-il dressé entre elle et lui? Il y a là un mystère qu'il faudra découvrir.

En attendant, je dois, sans tarder, présenter ma demande en mariage; je ne trouverai jamais un moment plus favorable.

Le lendemain matin, à dix heures, le baron de Verboise arrivait pédestrement au faubourg Saint-Antoine.

Le vieux commissionnaire qui, comme nous l'avons dit, avait cru devoir retarder son voyage à Marseille, était, ce jour-là, à sa place habituelle.

Il vit passer le baron et le suivit des yeux jusqu'à la porte de la maison Lionnet.

— Hum, hum, grommela le père Anselme, il vient bien souvent chez M. Lionnet, celui-là. Il faudra que je sache qui vous attire dans cette maison et quel rôle vous y voulez jouer, M. Etienne Eris, rue Saint-Denis, M. le baron de Verboise, rue Lavoisier, M. l'assassin, à Nogent-sur-Marne.

Ces paroles du commissionnaire nous disent qu'il avait un jour suivi l'Italien et découvert ainsi qu'il descendait rue Lavoisier, où il se faisait appeler baron de Verboise.

Le père Anselme voulait savoir ce qui attirait le baron chez M. Lionnet; mais il ne manquait pas de perspicacité, il avait du flair et se doutait bien un peu déjà de la vérité.

Un domestique pria M. le baron de vouloir bien attendre un instant, alla prévenir Mme Lionnet, qui acheva vite de se pomponner et s'empressa de se rendre dans le petit salon où l'on avait introduit le visiteur.

— Quelle surprise, monsieur le baron, quelle agréable surprise! s'écria-t-elle toute joyeuse.

— L'accueil que vous me faites, madame, répondit-il, me prouve que je n'arrive pas comme un importun.

— Par exemple! se récria la dame.

— Toutefois, madame, je vous prie de me pardonner ma hardiesse; je ne me présente pas, je le sais, à une heure convenable, et ce n'est pas, aujourd'hui samedi, votre jour.

— Monsieur le baron, répliqua-t-elle en minaudant, je reçois mes amis tous les jours.

Il sourit, s'inclina et s'assit sur le siège que lui indiquait Mme Lionnet.

— Madame, dit-il, vous avez déjà deviné, sans doute, que la visite que j'ai l'honneur de vous faire ce matin a un but.

— En effet, monsieur le baron, j'ai compris cela quand on est venu m'annoncer votre arrivée.

— Jusqu'à présent, madame, depuis que j'ai eu l'honneur de vous être présenté, vous m'avez toujours traité en ami, et j'ai pensé que c'était à vous, une amie, que je devais d'abord parler de mes espérances.

— Continuez, monsieur le baron, je vous écoute.

— Je suis encouragé par vos bontés pour moi, madame, et, je ne vous le cache point, j'ai l'espoir que vous me serez favorable.

Mme Lionnet eut un mouvement brusque et son front s'assombrit.

— Madame, comme toujours, je n'ai pas l'habitude de m'égayer dans de longs préambules; avec votre permission, j'arrive droit au but : je n'ai pu rester insensible à la beauté, aux qualités brillantes, incomparables, de Mlle Geneviève, votre fille; je l'aime, madame.

— Vous aimez Geneviève!

— Je l'aime ardemment, madame, autant qu'il est possible à un homme d'aimer une jeune fille adorable; je l'aime de toute la puissance de mon cœur, qui lui appartient tout entier!

Mme Lionnet s'agita sur son siège avec malaise et grimaça un sourire.

— Voilà de l'enthousiasme ou je ne m'y connais pas, dit-elle avec aigreur.

— L'enthousiasme est provoqué par l'admiration, répliqua le baron; vous ne pouvez m'en vouloir des sentiments que mademoiselle votre fille m'a inspirés.

— Non, sans doute; mais je m'étonne que monsieur le baron de Verboise, qui est un personnage considérable, qui est reçu dans tous les salons de la finance et de la haute aristocratie, dont partout on recherche l'amitié, qui connaît, dans le grand monde qu'il fréquente, tant de jeunes filles charmantes, ait jeté les yeux sur Geneviève Lionnet, la fille d'un simple bourgeois.

— J'estime, madame, qu'un bourgeois vaut un gentilhomme et que monsieur et madame Lionnet ont leur noblesse et leur grandeur comme un comte et une comtesse, un marquis et une marquise!

— Vous connaissez l'art de la flatterie, monsieur le baron.

Le thé à son meilleur THÉ "SALADA" ^{31F}



SPENCER TRACEY

LE PETIT MAGAZINE LE PLUS POPULAIRE LE FILM

Son roman d'amour complet... Ses renseignements inédits sur le cinéma français et américain... Les articles de ses célèbres correspondantes, Mme Louise Gilbert-Sauvage et Mlle Juliette Cabana... Ses photos d'acteurs et d'actrices, nombreuses et soignées...

EN FEVRIER

L'HOMME, LA FEMME ET LE CHATON

par ALEK PLUNIAN

10 CENTS — 52 PAGES — 50 PHOTOS

En vente le premier samedi du mois.

Coupon d'abonnement

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma *Le Film* :
\$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour deux ans.

Nom

Adresse

Ville Prov.

DEMANDEZ LES CUBES B-O-V-R-I-L



Ils donnent un étonnant piquant, arôme, couleur, force et une saveur de viande riche aux soupes, sauces et à tous les plats de viande.

39-50F

SAUCE AU FUDGE



Sauce au Fudge lisse, crémeuse — Chaude ou froide — chaque fois.



Préparé par "THE 'JUNKET' FOLKS" Chr. Hansen's Laboratory, Toronto, Ont.

Les FAUSSES DENTS ne peuvent causer d'embarras

Ceux qui portent des dentiers se sont parfois trouvés dans des situations ridicules, parce que leur dentier glissait ou s'échappait au moment critique. Ne risquez pas d'avoir ces ennuis. Saupoudrez tout simplement sur vos dentiers un peu de FASTEETH, poudre alcaline (non-acide). Cette poudre tient fermement les dentiers, qui sont ainsi plus confortables. Aucun goût aigre. Empêche l'haleine "des fausses dents". Procurez-vous FASTEETH dans n'importe quelle pharmacie.

Coupon d'abonnement

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour deux ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

— Il n'y a pas de flatterie dans mes paroles, madame; quand un homme s'élève par le travail, le courage, l'intelligence et arrive à une haute situation, que ce soit dans les lettres, les arts, les sciences, la magistrature, la diplomatie, la finance, l'armée, le commerce ou dans l'industrie, comme M. Lionnet, cet homme, madame, doit être admiré, honoré, il a droit à tous les hommages!

Il importe peu qu'il n'ait pas un grand nom, il s'est donné lui-même ses titres de noblesse.

Enfin, madame, quand il s'agit pour un homme, qu'il soit noble ou bourgeois, de choisir la compagne qu'il veut associer à son existence, quand il s'agit de son bonheur, il ne doit consulter que son cœur. Si, parmi tant de jeunes fille charmantes que je connais, j'ai jeté les yeux sur Mlle Lionnet, c'est qu'aucune des autres n'a su attirer mes regards.

L'amour ne se commande pas, madame; j'aime Mlle Geneviève parce que c'est elle que je devais aimer, et si, aujourd'hui, j'ai l'honneur de demander sa main, c'est que je suis sûr de trouver, le bonheur près d'elle comme j'ai la conviction de la rendre heureuse.

Mme Lionnet essaya un nouveau sourire.

Prête à suffoquer, elle resta un instant sans répondre.

Elle était très irritée, et sa colère était d'autant plus grande qu'elle était forcée de se contenir.

Quoi, Geneviève, cette fille qu'elle détestait, était aimée, aimée par un baron! Et, devant elle, on faisait son éloge, on parlait de l'admiration qu'elle inspirait, de sa beauté, de ses qualités brillantes, et M. de Verboise disait qu'aucune autre jeune fille ne pouvait être comparée à Geneviève!

Oh! c'en était trop!
Nous pouvons supposer que si Mme Lionnet eût su ce qu'était réellement le baron de Verboise, c'eût été une joie haineuse que lui aurait fait éprouver la demande dont Geneviève était l'objet.

— Monsieur le baron, dit-elle enfin, s'efforçant d'être calme, assurément, nous ne pouvons qu'être flattés, Geneviève, mon mari et moi, d'une démarche qui nous honore; mais, voyons, avez-vous suffisamment réfléchi?

— Oui, madame, toutes mes réflexions sont faites.

D'ailleurs, dès le jour où j'ai reconnu que j'aimais Mlle Geneviève Lionnet, j'ai pris la résolution de demander sa main.

— Ainsi, c'est bien sérieux?

— On ne peut plus sérieux, madame.

— Monsieur le baron, vous voulez épouser Geneviève?...

— Le jour où je lui donnerai mon nom sera le plus heureux de ma vie, interrompit-il.

— Veuillez m'écouter, monsieur le baron, et laissez-moi vous parler en amie sincère. Vous voulez épouser Geneviève; eh bien, vous avez tort, et je vous engage à renoncer à votre projet.

— A votre tour, madame, vous m'étonnez.

— Geneviève n'est pas la femme qu'il vous faut, monsieur de Verboise.

— Vous oubliez que je l'aime!

Mme Lionnet eut un mouvement d'humeur qu'elle ne parvint pas à dissimuler.

— Je vous le répète, monsieur le baron, répliqua-t-elle, Geneviève ne vous convient pas.

— Pourquoi, madame?

— D'abord parce qu'elle est la fille de M. Lionnet, un commerçant, ensuite parce que c'est une personne simple, d'un caractère sombre, taciturne, sauvage, ayant des goûts sin-

guliers, une sorte de misanthropie qui ne possède aucune de ces qualités essentielles et exceptionnelles qui font la femme du monde.

— Mon Dieu, madame, riposta le baron avec une grande gravité, ce sont ces imperfections, ces défauts que vous signalez qui font d'autant plus valoir les admirables qualités que j'ai découvertes en Mlle Lionnet; et, puisqu'il faut vous le dire, ce sont précisément ces imperfections, ces défauts, ce manque de qualités qui font la femme du monde, qui m'ont fait aimer Mlle Geneviève et m'ont décidé à faire la demande de sa main.

Mme Lionnet se mordit les lèvres et répondit:

— En ce cas, monsieur le baron, et, sur ce point, je n'ai plus rien à dire. Toutefois, je dois vous prévenir que plusieurs obstacles vont se dresser devant vous.

— Ah!... et c'est toujours en amie que vous me prévenez?

— Certainement.

— Alors, je demanderai à Mme Lionnet, mon amie, de m'aider à les briser, ces obstacles.

— Cela, monsieur le baron, je ne puis vous le promettre, malgré tout le désir que j'aurais à vous être agréable.

— Est-ce me dire que vous me serez hostile, que mon amie me traitera en ennemi?

— Non, certes!

— Alors vous vous réservez de garder la neutralité?

— Monsieur le baron, dit-elle, évitant de répondre à la question, vous pensez peut-être que Geneviève aura une grosse dot?

— Madame, répliqua-t-il d'un ton vif et avec une certaine hauteur, de toute autre personne, les paroles que vous venez de prononcer seraient injurieuses pour moi, mais l'amitié, — il appuya sur le mot, — a des privilèges que je veux respecter; je ne me sens donc ni offensé ni même formalisé, et je vous réponds, en toute sincérité, que je suis venu vous trouver plein de confiance pour vous ouvrir mon cœur et vous parler de mes espérances, sans avoir seulement songé à la question d'argent.

Mme Lionnet se mordit encore les lèvres.

Elle sentait qu'elle n'était pas de force à lutter avec avantage contre son adversaire.

— Monsieur le baron, dit-elle, je vous ai parlé de cela, pensant qu'il était bon que vous fussiez instruit; sachez donc, monsieur le baron, que, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de vous faire connaître, Geneviève, en se mariant, n'aura pas un sou de dot.

— Est-ce possible, madame?

— Je vous dis la vérité.

— Eh bien, vous me voyez enchanté! Épouser une fille sans dot a toujours été mon rêve! Mlle Geneviève aura ainsi la preuve que mon affection est absolument désintéressée, que je l'aime pour elle-même, et l'on ne pourra pas dire dans le monde, où tant de choses sont mises en suspicion, que j'ai épousé Mlle Lionnet pour sa dot et à cause de la fortune de son père.

Mme Lionnet était complètement ahurie.

Décidément, ce baron de Verboise était invulnérable.

— Eh bien, madame, reprit-il, sont-ce là les fameux obstacles dont vous me parliez tout à l'heure?

— Je croyais que c'en était un, monsieur le baron.

— Vous voyez que vous vous étiez trompée; peut-être vous trompez-vous également sur l'importance des autres obstacles qui vont se dresser devant moi. Plaît-il à Mme Lionnet

de me les faire connaître, ces obstacles?

— L'un d'eux, monsieur le baron, est que nous ne sommes nullement décidés à marier Geneviève.

— Vous prendrez cette décision, madame, et l'obstacle, si l'on peut appeler cela un obstacle, n'existera plus.

— Monsieur le baron, nous sommes fermement résolus à marier notre fils avant sa sœur.

Le baron eut un sourire qui contenait suffisamment d'ironie pour être irrespectueux.

— Tout à l'heure, madame, répliqua-t-il, quand je vous ai avoué mon amour pour Mlle Geneviève et fait connaître mes intentions, vous avez paru douter que je parlasse sérieusement. Permettez-moi de vous demander aussi si ce que vous venez de dire est bien sérieux?

— Mais, monsieur le baron...

— Non, n'est-ce pas? ce n'est point sérieux, ça ne peut pas l'être! Votre fils, mon jeune ami Albert, n'a pas encore vingt ans; voyons, franchement, madame Lionnet, est-ce qu'on marie un jeune homme à cet âge?

— Pourquoi non, monsieur?

— Votre fils n'est encore qu'un jeune garçon et, en général, on ne se marie pas avant d'être un homme fait, c'est-à-dire après être arrivé à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Remarquez que je ne cherche pas à contrarier vos idées; s'il vous plaît de marier immédiatement votre fils, je n'ai rien à y voir; c'est son affaire et la vôtre.

Mais que vous fassiez dépendre le mariage de mademoiselle votre fille de celui de son frère, voilà ce que je ne puis admettre; vous ne pouvez pas avoir une pareille prétention, madame, car la raison et le simple bon sens vous condamneraient.

Mlle Lionnet est dans sa vingt-deuxième année, si je ne me trompe, et a déjà passé quelque peu l'âge d'être mariée. Voyez-vous Mlle Geneviève devenir vieille fille parce qu'il conviendrait à M. Albert Lionnet de ne se marier qu'à trente ou trente-cinq ans, et que Mme Lionnet se serait mis en tête de ne marier sa fille qu'après son fils?

Eh bien, non madame, non, cela est impossible. Mais autant vaudrait dire tout de suite que vous avez condamné mademoiselle votre fille au célibat!

Mme Lionnet se sentait écrasée par la logique implacable du baron.

Celui-ci ajouta:

— Encore un obstacle facile à renverser, madame; la raison le détruit.

Le terrain manquait sous les pieds de la femme du négociant et elle perdait contenance. Allait-elle se déclarer vaincue? Quoi, elle aurait l'humiliation de voir Geneviève baronne! Oh! non, jamais!

Elle ne se doutait guère, la terrible Mme Lionnet, qu'elle défendait la douce créature qu'elle aurait voulu voir au fond d'un abîme.

Soudain, elle se redressa.

— Décidément, monsieur le baron, dit-elle, vous ne voulez pas me comprendre.

— Je vous assure, madame, que je vous comprendrais très bien si vous me compreniez vous-même.

— Je vous ai dit que vous ne deviez pas songer à épouser Geneviève.

— Et j'ai eu l'honneur de vous répondre que j'aimais Mlle Lionnet, et que le jour où je lui donnerais mon nom serait le plus heureux de ma vie.

— Monsieur le baron, vous me forcez à vous dire, au risque de blesser votre amour-propre, des choses que je voulais taire.

— Dites, madame, dites, je vous en prie.

— Eh bien, monsieur le baron, vous devez renoncer à votre projet

d'épouser Geneviève parce qu'elle ne vous aime pas et ne peut pas vous aimer.

— Voulez-vous être assez bonne, madame, pour me dire pourquoi Mlle Geneviève ne peut pas m'aimer ?

— Elle ne peut pas vous aimer, monsieur le baron, parce que la place que vous voudriez avoir dans son cœur est occupée par un autre.

— Cette fois, madame, répliqua le baron toujours très calme, voilà un argument dont il y a lieu de tenir compte; car il n'est pas sans valeur.

— Enfin, vous comprenez ! s'écria Mme Lionnet.

— Je comprends, madame, que je dois travailler à prendre dans le cœur de Mlle Geneviève la place qui est actuellement occupée par un autre.

— Vous ne réussirez pas.

— Permettez-moi de penser autrement que vous.

— Geneviève n'épousera qu'un homme qu'elle aimera.

— C'est ainsi que je l'entends.

— Elle est absolument libre de sa destinée, monsieur le baron, et, ni mon mari, ni moi n'essayerons de l'influencer en rien.

— J'en suis convaincu, madame, et c'est pour cela que je garde tout entier mon espoir de me faire aimer.

Mme Lionnet secoua la tête.

— Je n'ignore pas, reprit le baron, que Mlle Geneviève a aimé et aime encore M. Henri Merson, et que M. Lionnet, — il me l'a dit lui-même, — n'était pas opposé à ce mariage. Si la situation n'avait pas changé, vous n'auriez pas eu ma visite ce matin, madame, et j'aurais gardé le silence; mais M. Henri Merson s'éloigne, se retire pour une cause quelconque, qu'il m'importe peu de connaître; moi, madame, je me présente. Il me suffit, pour le moment, d'avoir demandé la main de Mlle Geneviève, le reste me regarde. Toutefois, cela va sans dire, je compte que ni vous ni M. Lionnet ne me serez hostiles, et que vous laisserez mademoiselle votre fille entièrement libre.

Mme Lionnet allait répondre quand un bruit de pas se fit entendre.

— C'est mon mari, dit-elle.

— Presque aussitôt, en effet, M. Lionnet entra.

— Monsieur de Verboise, dit-il au baron, qui s'était levé pour saluer, je viens d'être instruit de votre visite, et je me suis empressé de venir vous serrer la main.

Après les compliments d'usage, Mme Lionnet prit la parole.

— Mon ami, dit-elle, s'adressant à son mari, il faut que je te fasse connaître l'objet de la visite de M. le baron; ah ! tu vas être surpris comme je l'ai été moi-même.

M. le baron de Verboise aime Geneviève; il est venu m'entretenir de ses espérances et il demande notre fille en mariage.

Le regard étonné du négociant interrogea le baron.

— Oui, monsieur, répondit celui-ci.

— Amélie, est-ce que tu n'as pas dit à M. de Verboise ?...

— J'ai dit tout ce que je pouvais dire; je n'ai pas voulu laisser ignorer à M. le baron que le cœur Geneviève n'était plus libre.

— M. de Verboise, reprit M. Lionnet, l'honneur que vous nous faites est grand, inappréciable; mais je ne puis encourager votre espoir; je vous le dis avec ma franchise habituelle, connaissant bien ma fille, vous devez renoncer à votre projet. Geneviève aime, et l'amour qui est dans son cœur n'en sortira pas. Du reste, je ne vous ai pas caché que j'avais approuvé son choix, et que je la verrais avec joie épouser M. Henri Merson.

— Monsieur, répondit le baron, j'ai eu l'honneur de dire à Mme Lionnet que je me bornais, pour le moment, à demander la main de Mlle Gene-

viève, et que je travaillerais à me faire aimer. Si je me suis décidé à faire une démarche que les sentiments de mon cœur m'imposaient, c'est que M. Henri Merson semble avoir renoncé à épouser Mlle Geneviève Lionnet.

Depuis quelque temps, ce jeune homme s'éloigne de votre maison et agit comme s'il tenait à vous dégoûter de votre promesse.

M. Lionnet sourit et répondit :

— Seulement, moi, monsieur le baron, je ne m'en dégage point. M. Henri Merson et sa mère obéissent, j'en ai la conviction, à certains scrupules. M. Henri Merson aime toujours Geneviève, et je ne peux pas lui en vouloir de sa conduite, qui est dictée par un noble sentiment de délicatesse.

Ma fille et M. Henri Merson se rapprocheront, monsieur de Verboise, soyez-en sûr; du reste, je saurai faire taire les scrupules de la mère et du fils.

Le baron était devenu très pâle; un rapide éclair sillonna son regard.

— Assurément, monsieur, répliqua-t-il, je ne peux trouver mauvais qu'ayant pris un engagement vous vouliez le tenir; je pense, cependant, que si, pour une cause quelconque, le mariage que vous désirez ne pouvait avoir lieu, il ne me serait pas défendu d'espérer.

— Certainement, monsieur le baron, et à cette condition, bien entendu, que vous seriez encouragé par ma fille.

— Je me contente de cette bonne parole, monsieur; je n'ai donc pas à renoncer à tout espoir.

Sur ces mots, qu'il avait prononcés d'une voix très émue, le baron salua respectueusement la femme et le mari, et se retira.

Quand il fut dans la rue, il releva fièrement la tête. Sa physionomie exprimait la froide résolution d'un homme qui veut, coûte que coûte, arriver au but qu'il s'est proposé d'atteindre.

— Ah ! ah ! monsieur Henri Merson, se disait-il, avant que vous n'épousiez Geneviève, il passera de l'eau sous les ponts.

Ah ! ah ! vous vous trouvez en travers de mon chemin... Prenez garde, monsieur Henri Merson, vous jouez un jeu dangereux !

Quand il passa devant le commissionnaire, son regard farouche avait une expression si terrible que le vieillard ne put s'empêcher de murmurer :

— Ah ! ça, est-ce qu'il aurait un autre Darasse à assassiner ?

V

CÉCILE DE PRÉMORIN

LE LECTEUR connaît parfaitement, maintenant, la comtesse de Prémorin. Elle était, — et plus odieuse encore, — l'aventurière de la belle comédie d'Emile Augier, et ressemblait, sous bien des rapports, à cet autre type de femme si finement étudié par Alexandre Dumas fils dans le *Demi-Monde*.

Les uns regardent ces sortes de femmes du monde avec un œil d'envie, mais les autres, ceux qui ne se laissent pas éblouir par les apparences, redoutent leur contact.

La comtesse de Prémorin avait un grand train de maison; elle donnait des diners, des soirées où la conversation était sans gêne et la gaieté bruyante. On y voyait figurer des fonctionnaires, des hommes de la finance, des écrivains, des artistes; le nombre de ceux qui se succédaient dans son salon était considérable.

On s'y amusait beaucoup, et les personnes qui aiment le plaisir affranchi de contrainte recherchaient les invitations de la comtesse.

Toutefois, il arrivait que des observateurs clairvoyants, moins aveuglés que Mme Lionnet, ne retournaient plus chez la dame, après une première apparition dans ses salons.

Ils n'avaient pas de peine à s'apercevoir que la société y était singulièrement mêlée et sans cesse renouvelée, qu'il y régnait un ton qui n'était pas précisément celui de la bonne compagnie.

La maîtresse de la maison dirigeait la conversation avec une habileté calculée; elle déployait une adresse étonnante quand elle cherchait à capter la confiance des gens par les flatteries hyperboliques ou par les manèges d'une coquetterie savante et expérimentée.

Suivant le caractère de chacun, elle variait avec une souplesse extrême les moyens à l'aide desquels elle obtenait des confidences.

Les visiteurs avisés concluaient de ces remarques et de beaucoup d'autres encore, que cette maison était suspecte et qu'il était prudent d'en éviter les pièges.

Toutefois, ces personnes circonspectes ne formaient que le petit nombre, et la plupart de ceux qui étaient admis chez la comtesse ne tarissaient pas en éloges sur les charmes de son hospitalité.

Comme beaucoup de femmes dont la jeunesse a été remplie de nombreuses aventures, la comtesse aurait été bien aise de voir sa fille éviter ses propres écarts et de lui procurer un établissement honorable qui la détournerait définitivement des sentiers bourbeux qu'elle avait suivis.

Mais ce n'était pas impunément que Cécile avait respiré l'atmosphère impure de la maison maternelle.

Dès son plus jeune âge, elle avait été en contact avec le vice, elle avait eu sous les yeux des spectacles démoralisants, elle avait entendu des paroles qui avaient éveillé en elle une curiosité malsaine.

Son intelligence s'était bien vite abandonnée aux suggestions vicieuses de bonne heure elle s'était habituée à envisager les vilains côtés de la vie, qu'il est toujours dangereux d'entrevoir trop tôt.

Sa jeune imagination, surexcitée par un déplorable entourage, où la vertu était considérée comme un préjugé, avait été trompée par une expérience prématurée. Les hôtes de la comtesse avaient été souvent étonnés de remarques et de réparties qui prouvaient que la mauvaise éducation de Cécile avait porté ses fruits.

Chose triste à dire, hommes et femmes s'en étaient amusés et avaient applaudi comme s'il se fût agi d'un rôle appris par l'enfant et qu'elle était appelée à jouer plus tard.

A quinze ans, Cécile avait déjà l'âme dépravée, et les instincts pervers, qui lui venaient du sang de sa mère, s'étaient développés dans des proportions monstrueuses.

Le pli était pris depuis longtemps lorsqu'elle s'était trouvée en relations avec Albert Lionnet à Trouville d'abord, et ensuite à Nice.

Certes, il lui avait fallu de grands efforts pour contraindre sa nature, se conformer aux instructions de sa mère et jouer la comédie dont le jeune Lionnet aurait certainement été victime s'il n'avait pas eu pour le retenir, Geneviève, son ange gardien.

Nous avons vu comment, au moment même où Cécile et sa mère se croyaient près d'atteindre le but, la sœur avait brusquement déchiré la voile et démontré à son frère que Mlle de Prémorin était de celles qu'un homme honnête et qui se respecte n'épouse pas.

Aussi Cécile n'avait-elle pas pardonné à Geneviève de l'avoir démasquée; et sa haine était d'autant plus grande que, pour complaire au baron

SI VOTRE TOUX "PERSISTE"

Soulagez votre gorge enflammée de la nouvelle manière

Beech-Nut



Pour le prompt soulagement des toux et de l'enrouement persistants comptez sur les Pastilles de Menthol Beech-Nut Contre la Toux. Fraîches et soulageantes, elles humectent les membranes enflammées, bannissent la sécheresse et l'irritation. Les Pastilles de Menthol Beech Nut Contre le Rhume soulagent la toux sûrement et rapidement—elles soulagent la douleur cuisante de la gorge. Vous aimerez le format commode du paquet qui fait dans la poche ou le sac à main. La prochaine fois que vous tousserez, essayez la nouvelle méthode moderne et agréable Beech-Nut de contrôle de la toux.

Essayez aussi les Pastilles Noires Beech-Nut contre la Toux

5¢

pour le contrôle rapide de la toux



Employez cet adoucissant

qui se digère plus facilement

Sirop Bee Hive

20 verges d'étoffes à robes \$2.98

40 verges, \$5.79. Crêpe rugueux, luxueux; imprimé; broadcloth anglais. Vente d'écoulement. Longueur et 4 verges; nouveaux dessins, nuances à la mode. Valant jusqu'à 75¢ la verge. Envoyé C. O. D., plus quelques centins pour frais de poste. Garantie de remboursement.

TEXTILE MILLS, Dépt. 53 B, Montréal.

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Employez LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL VOUS POUVEZ AVOIR UNE BELLE APPARENCE AVEC

LE TRAITEMENT MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

GRATIS : Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE

Heures de bureau :

Judi et samedi, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

5941, Avenue Delorimier

Boîte Postale 2353, Place d'Armes, Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

Le Samedi
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

coupon d'abonnement

Ci-inclus la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Lr's
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q.

de Verboise, on voulait lui imposer de ne rien tenter contre son ennemie.

Elle avait promis de faire taire ses rancunes parce qu'elle savait que le baron était, pour sa mère, un allié précieux qu'elle devait ménager sous peine de s'en faire un adversaire redoutable. Mais le sacrifice coûtait terriblement à son orgueil et elle n'avait nullement renoncé à se venger; elle n'attendait que l'occasion.

Sa haine contre Geneviève était encore alimentée par la jalousie.

Il lui était arrivé de se permettre, devant le baron, quelques critiques mordantes à l'adresse de la petite bourgeoise du faubourg Saint-Antoine.

Aussitôt le baron avait pris la défense de Geneviève avec une ardeur dont elle avait immédiatement tiré ses conclusions.

Elle s'était dit que, si M. de Verboise vantait ainsi la beauté et la vertu de la fille du négociant; que, s'il exaltait ses qualités, modestes peut-être, mais solides; que, s'il ne prononçait son nom qu'avec l'accent d'un profond respect, c'était évidemment qu'il s'était épris d'une belle passion pour elle.

Ce n'était pas qu'elle prétendit à l'amour du baron; mais elle ne pouvait pas admettre que cet homme si brillant, qui n'avait qu'à faire son choix dans le monde de la finance ou de la noblesse, donnât la préférence à la fille de M. Lionnet qui n'était à ses yeux, en définitive, qu'un boutiquier.

Albert, à son insu et sans le vouloir, avait encore jeté de l'huile sur ce foyer de haine que Cécile entretenait.

Depuis que le jeune homme avait rompu avec ses habitudes régulières d'autrefois, il rencontrait Cécile de temps en temps dans les maisons où il était reçu, grâce à son nouvel ami, le baron de Verboise.

Avec son étourderie habituelle, il se laissait entraîner à parler de sa sœur, à en faire l'éloge enthousiaste, et, chaque fois, la haineuse Cécile en éprouvait un surcroît de colère contre Geneviève.

Un soir, pendant une absence de M. Lionnet, que ses affaires avaient appelé pour quelques jours en province, une amie de Mme Lionnet lui offrit deux places dans une loge dont elle disposait au Théâtre-Français.

Mme Lionnet était souffrante, un violent mal de tête; Albert pressa sa sœur de l'accompagner.

C'était une sortie pour Geneviève, une de ces distractions agréables dont elle était bien souvent privée; et quelle bonne fortune aussi de pouvoir passer toute une soirée avec son frère!

Elle consentit.

Elle ne faisait pas d'ailleurs un grand sacrifice; on jouait ce soir-là une pièce à succès, le *Monde où l'on s'ennuie*, qu'elle ne connaissait pas encore et qu'elle désirait voir.

La comtesse de Prémorin et sa fille étaient aussi à la Comédie-Française et se trouvaient dans une loge presque en face de celle où Albert et sa sœur avaient pris place.

La mère et la fille étaient en compagnie d'un homme déjà mûr dans lequel il était facile de reconnaître un viveur.

Pendant le premier entr'acte, Cécile remarqua que, dans la salle, beaucoup de spectateurs se montraient Geneviève et manifestaient leur admiration pour cette belle jeune fille toute rayonnante de grâce dans sa tenue modeste et pleine de distinction.

Elle s'aperçut aussi que plusieurs hommes, évidemment des amis de M. Lionnet, personnages importants qu'elle connaissait, allèrent saluer

Geneviève dans sa loge avec déférence et respect.

Cet hommage rendu publiquement à son ennemie l'exaspéra.

Oh! cette Geneviève!

Comme elle aurait voulu la faire descendre du piédestal où on la plaçait, la réduire à figurer parmi les femmes que l'on salue d'un geste cavalier et auxquelles on parle, comme si on avait le droit de leur tout dire!

A un moment, son regard se croisa avec celui d'Albert. Le jeune homme, obéissant à un sentiment instinctif de respect pour sa sœur, feignit de ne pas la voir et détourna la tête.

Elle se mordit les lèvres de dépit et de colère.

Se comparant à Geneviève, elle fut amenée à faire un retour sur elle-même, et la comparaison provoqua chez elle un nouveau mouvement de colère et de rage.

Au deuxième entr'acte, ayant vu Albert sortir de la loge, elle se fit accompagner jusqu'au foyer par le vieux beau qui servait de cavalier à elle et à sa mère.

Elle espérait y rencontrer le jeune Lionnet.

Albert s'y trouvait, en effet, et il ne put se dispenser de la saluer.

Mais il paraissait contrarié, gêné, et il se hâta de la quitter.

Cela disait clairement qu'il rougissait de la connaître et ne tenait pas à ce qu'on le vit causer avec elle.

Ses yeux, pleins de lueurs sombres, le suivirent jusqu'à ce qu'il fût sorti du foyer.

A ce moment elle éprouvait presque autant de haine contre le frère que contre la sœur.

En la ramenant à sa loge, son compagnon remarqua son agitation, son air sombre.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda-t-il.

Au lieu de répondre à cette question, elle en adressa une autre.

— Du Quillo, en quittant M. Albert Lionnet, vous lui avez dit: — «Au revoir!» — Où devez-vous vous le voir?

Elle haussa les épaules.

— Au fait, reprit-elle, vous avez raison et j'approuve votre discrétion; mais je n'ai pas besoin que vous me le disiez, je suis sûre que vous allez souper chez Mme Derbelon, rue Pigalle.

— On ne peut rien vous cacher, ma toute belle.

— Vous connaissez tous les habitués de cette honnête maison?

— Quelque peu.

— Vous êtes trop modeste. Mais passons!... Ne m'avez-vous pas dit que si je vous adressais une prière, elle serait immédiatement exaucée?

— J'ai pris cet engagement, et je le renouvelle.

— Du Quillo, je vous prends au mot.

— Eh bien?

— J'ai une vengeance à exercer.

— Diable!

— Et il faut que vous m'aidiez.

— Oh! oh!

— Un jour, du Quillo, vous vous êtes vengé cruellement d'une femme qui s'était jouée de vous, et votre vengeance, m'avez-vous dit, vous a fait éprouver un immense plaisir?

— Arrivez au fait; de quoi s'agit-il?

— De celui qui vient de nous quitter.

— Albert Lionnet?

— Oui.

— Vous avez à vous venger de cet adolescent?

— Je vous l'ai dit.

— Mais, ma charmante, c'est un étourneau sans conséquence.

— Ceux qui m'ont blessée ne sont jamais sans conséquence.

Le vieux viveur essaya des objections.

Elle l'arrêta en lui disant d'un ton sec:

— J'ai votre promesse, je le veux!

— Eh bien, parlez! Que voulez-vous de moi?

Elle allait lui répondre, mais les trois coups frappés sur la scène annoncèrent le lever du rideau.

A l'entr'acte suivant, Cécile causa longuement, à voix basse, avec M du Quillo.

Il l'écouta ayant un sourire stéréotypé sur les lèvres. Mais quel sourire! Celui d'un satyre ou celui de Méphistophélès après la chute de Marguerite.

Quand elle eut fini, il répondit:

— Soit, ma charmante, votre programme sera rempli de point en point.

Le spectacle terminé, Albert reconduisit sa sœur au faubourg Saint-Antoine, lui souhaita le bonsoir et une bonne nuit et feignit de rentrer dans sa chambre.

Mais, ainsi qu'il lui arrivait souvent, il se glissa à pas de loup dans l'escalier de service, gagna la rue et se jeta dans le premier fiacre qu'il rencontra.

— Rue Pigalle, dit-il au cocher, et double pourboire si vous marchez bien.

Il était près d'une heure quand il arriva chez Mme Derbelon, qui tenait officiellement une table d'hôte, mais, en réalité, offrait une hospitalité nocturne à des joueurs.

Toutes les nuits, il y avait chez elle nombreuse société, composée d'hommes de différents âges, les uns vétérans de la corruption parisienne, les autres assez novices encore pour qu'on exploitât leur inexpérience, et des femmes du demi et du quart de monde, jeunes et jolies pour la plupart.

Les hôtes privilégiés de Mme Derbelon venaient de se mettre à table pour souper, lorsque le jeune Lionnet arriva.

M. du Quillo lui avait réservé sa place, et il se trouva à la droite d'une femme qui, quoique ayant atteint les limites de la jeunesse, était encore fort belle.

Plusieurs fois déjà Albert lui avait fait sa cour; mais, jusqu'alors, ses avances avaient été froidement accueillies.

Cette nuit-là, au contraire, la belle coquette fut avec Albert d'une amabilité on ne peut plus encourageante: ses regards et ses paroles étaient d'accord pour aiguillonner les espérances du jeune fou et lui faire entrevoir la perspective d'une conquête qu'on n'ambitionnait pas toujours avec succès.

Elle ne manquait pas d'esprit et n'eut pas de peine à tenir Albert sous le charme de ses réparties et de son sourire.

Content de lui-même, plus satisfait encore de sa charmante voisine, Albert ne s'apercevait pas qu'elle remplissait incessamment son verre d'un vin capiteux.

A la fin du repas il était sous l'influence d'une double griserie, c'est-à-dire dans les meilleures conditions pour commettre toutes les folies.

Quand la dame s'enveloppa dans son manteau pour s'en aller, le jeune homme s'enhardit jusqu'à lui proposer de l'accompagner. L'offre était attendue, aussi fut-elle vite acceptée.

Quelques instants après, une voiture emportait le couple loin de la rue Pigalle.

Trois jours s'écoulèrent sans qu'Albert reparût dans la maison de son père, sans qu'il eût fait savoir où il était et ce qui le retenait.

VI

LE PIÈGE

MONSIEUR Lionnet était encore absent.

Mme Lionnet était dans une anxiété mortelle et faisait retomber sur Geneviève le poids de son humeur massacrante.

Jamais la jeune fille n'avait eu à supporter pareille avalanche de reproches sans fondement et d'aigres récriminations.

Mme Lionnet la traitait de menteuse quand elle lui affirmait que son frère était rentré avec elle du spectacle. Il fallait que la mère d'Albert s'en prit à quelqu'un de sa douleur.

Heureusement que Geneviève avait depuis longtemps fait l'apprentissage de la patience; elle acceptait tout sans se plaindre. D'ailleurs qu'étaient ces blessures en comparaison des craintes dont elle était saisie à la pensée qu'un malheur pouvait être arrivé à son frère?

Son imagination enfantait les plus sombres hypothèses.

On avait instruit le commissaire de police de la disparition aussi étrange qu'inexplicable d'Albert et des recherches pour savoir ce qu'il était devenu avaient été commencées.

Plusieurs fois Mme Lionnet eut la pensée d'écrire au baron de Verboise pour le prier de lui venir en aide; mais pouvait-elle demander un service quelconque à cet homme qui voulait épouser Geneviève, en faire une baronne? Non, car elle ne voulait rien devoir au baron afin de pouvoir, le cas échéant, mettre tout en œuvre pour s'opposer au mariage.

Dès le deuxième jour, les ouvriers de la maison avaient appris la disparition de leur jeune patron, et le père Anselme n'avait pas tardé à être aussi instruit de l'événement.

— Qu'est-ce que cela veut dire? se demanda-t-il.

Et il se mit à réfléchir.

Le baron de Verboise était-il pour quelque chose dans cette affaire? Cela n'avait rien d'impossible. Mais pourquoi le baron aurait-il fait disparaître le jeune Lionnet pour un temps plus ou moins long? Car le commissaire ne voulait pas supposer que l'assassin de Darasse eût aussi intérêt à se débarrasser du frère de Geneviève. Il avait beau chercher, il ne trouvait pas le motif qui aurait pu faire agir le baron.

Quand il eut bien réfléchi et parcouru lentement le vaste champ des hypothèses, il finit par se dire qu'il ne comprenait absolument rien à la chose.

Or, le troisième jour, vers deux heures de l'après-midi, une voiture de place s'arrêta dans le faubourg, juste en face du commissaire, et une femme d'un certain âge, assez bien mise, d'une apparence respectable, mit pied à terre.

— Vous allez m'attendre ici, dit-elle au cocher.

Puis, s'approchant du commissaire :

— Monsieur, lui demanda-t-elle, pouvez-vous m'indiquer la maison de M. Lionnet, le fabricant de meubles?

— Vous n'en êtes pas bien loin, répondit le père Anselme. La maison de M. Lionnet est celle que vous voyez un peu plus haut, en face, avec une porte cochère.

— Je vois, merci, monsieur. Ah! dites-moi, la maison a-t-elle un concierge?

La question parut singulière au père Anselme, qui, son attention étant éveillée, se mit à considérer attentivement la dame.

— Oui, madame, répondit-il, la maison a un concierge, bien que M. Lionnet, qui en est le propriétaire, l'habite seul avec sa famille. Mais si

c'est M. Lionnet que vous désirez voir, je puis vous dire qu'il est en ce moment absent de Paris, et qu'il ne reviendra que dans deux ou trois jours.

— Non, ce n'est pas M. Lionnet que je désire voir. Je vous remercie bien de votre obligeance, monsieur. Et la femme s'éloigna.

Le commissionnaire qui, déjà, suspectait les intentions de la vieille, la suivit des yeux jusque sous le porche de la maison.

Pensif, il grommela entre ses dents :

— Quelque chose me dit que la visite de cette femme n'est pas sans rapport avec la disparition du frère de Mlle Geneviève.

Hum, hum, il faut ouvrir l'œil et le bon!

Le cocher était descendu de son siège, soufflait dans ses doigts et battait la semelle sur le trottoir pour se réchauffer.

— Hê, l'ami, lui dit le père Anselme, il ne fait pas chaud tout de même.

— Un froid de loup, c'est cette gueuse de bise qui vous fouette le visage de la belle manière.

— Votre cheval n'a pas froid, lui; on voit que vous venez de loin.

— Du fond de Passy, rue Pargon, et je vais y retourner; en voilà une course! Heureusement que je suis à l'heure.

— Tiens, tiens, fit le commissionnaire, vous venez de la rue Pargon? J'ai justement un vieil ami à moi qui demeure dans cette rue, au No 12; c'est peut-être dans la même maison que vous avez pris la bourgeoise qui vient de causer avec moi.

— Non, ma cliente demeure au No 3.

— Ah! au numéro 3.

— En allant voir votre ami vous avez dû remarquer la maison, cour devant, jardin derrière, joli aspect, plusieurs pavillons isolés.

— En effet, je me rappelle...

— Nous autres cochers nous la connaissons bien, cette maison, car elle nous fait travailler, surtout la nuit.

— Ah! on y donne des soirées?

— Ce n'est pas tout à fait ça; on y conduit des messieurs et des dames qu'on y laisse.

— Je comprends, c'est une maison meublée.

— Oui, un peu; mais vous n'y êtes pas encore, mon vieux.

— Diable, mais qu'est-ce donc que cette maison?

Le cocher eut un sourire singulier et répondit en clignant de l'œil :

— Cette maison, mon brave, cette maison... Voyons, comment dirais-je bien? Cette maison est une maison galante.

Le père Anselme tressaillit.

— Ah! c'est très bien, fit-il; seulement vous ne m'avez rien appris, car je ne comprends pas.

Le cocher toisa le commissionnaire, lui tourna le dos en haussant dédaigneusement les épaules et se remit à battre la semelle et à souffler dans ses doigts.

Le père Anselme se disait :

— Me voilà un peu rassuré sur le sort du frère de Mlle Geneviève; le jeune homme est captif dans les jardins d'Armide, et l'on ne veut lui rendre sa liberté que contre rançon.

La cliente du cocher était entrée dans la loge de la concierge de M. Lionnet.

— Madame, lui dit-elle, il faut que je voie immédiatement Mlle Geneviève Lionnet; j'ai une importante communication à lui faire.

— Très bien, madame, répondit la concierge, veuillez monter au premier étage.

— Je monterais volontiers; mais il est nécessaire que Mme Lionnet n'ait point connaissance de ma visite.

La concierge avait l'habitude de la discrétion. Sans adresser aucune question à la visiteuse, elle tira le cordon d'une sonnette placée dans l'antichambre des appartements des maîtres.

Presque aussitôt un domestique descendit dans la loge.

La concierge lui ayant dit pourquoi elle l'avait appelé, il remonta très vite, et au bout de quelques instants, Geneviève parut. Toujours discrète, la concierge passa dans une autre pièce, laissant la jeune fille et la visiteuse seules dans la loge.

— Vous êtes bien mademoiselle Lionnet? demanda celle-ci.

— Oui, madame.

— Eh bien, mademoiselle, je viens vous trouver de la part de votre frère.

— Vous savez où il est? Oh! madame, dites-le-moi.

— Mademoiselle, je viens vous chercher; je suis chargée de vous conduire auprès de votre frère. Il lui est arrivé un accident qui ne lui permet pas d'écrire; il m'a remis son portefeuille, que voici, pour vous prouver que je viens bien de sa part.

Geneviève n'eut qu'à jeter les yeux sur le portefeuille pour reconnaître que c'était bien celui de son frère.

— Madame, reprit-elle toute tremblante, est-ce qu'il est en danger?

— Il l'a été; mais je crois que l'on peut être rassuré maintenant. Dès qu'il a pu parler, ses premières paroles ont été pour vous. Venez, mademoiselle, venez vite, votre frère a hâte de vous voir.

— Oui, je vais vous accompagner; mais, auparavant, permettez-moi d'aller mettre mon manteau, mon chapeau et d'avertir ma mère.

— Vous pouvez aller mettre votre manteau et votre chapeau, mademoiselle, mais ne dites rien à votre mère, il faut que vous me suiviez sans qu'elle le sache.

— Mais, madame...

— Voilà les instructions que j'ai reçues, mademoiselle; si vous ne croyez pas devoir vous y conformer, il ne me reste plus qu'à m'en retourner seule.

Geneviève, qui avait eu un instant de défiance, n'hésita plus.

— C'est bien, madame, dit-elle, j'obéis à l'ordre de mon frère; accordez-moi deux minutes et je suis à vous.

La messagère n'attendit pas longtemps. Geneviève reparut.

— Partons, madame, dit-elle, partons vite.

Quand le commissionnaire vit la femme sortir de la maison, en compagnie de Geneviève, il éprouva une commotion violente.

— Hein! fit-il, qu'est-ce que cela signifie?

La messagère et la jeune fille arrivèrent près de la voiture, dont le cocher s'empessa d'ouvrir la portière.

Comme il en avait l'habitude, chaque fois qu'elle passait devant lui, le père Anselme salua respectueusement Geneviève, qui répondit par un gracieux mouvement de tête.

— Ah ça! est-ce que Mlle Geneviève va accompagner cette femme? se demanda le vieillard.

A la question qu'il se posait, ces paroles de la messagère répondirent :

— Veuillez monter, mademoiselle.

— Par exemple, murmura le père Anselme, en voilà d'une autre!

Il fut sur le point de s'écrier :

— Mademoiselle, ne montez pas dans cette voiture, n'écoutez pas cette femme!

Mais il se contint en se disant qu'il n'avait pas le droit d'intervenir et que, d'ailleurs, Mlle Lionnet devait bien savoir ce qu'elle faisait.

La jeune fille prit place dans le coupé et la femme s'y installa auprès



Faites usage de Crown Brand tous les jours. C'est le meilleur produit d'énergie au Canada — recommandé par les athlètes et les entraîneurs.

Une merveilleuse brochure "Comment devenir une étoile de hockey", écrite par T. P. (Tommy) Gorman. Adressez vos étiquettes: The Canada Starch Co. Limited, Département I.Q. B.P. 129, Montréal.

THE CANADA STARCH COMPANY LIMITED

"MES NERFS" DISAIT-ELLE

Plus d'intérêt — plus d'amies — elle ne sortait jamais plus — toujours trop fatiguée. Elle attribuait cela à ses nerfs — mais c'était ses reins, les filtres de son sang qui exigeaient des soins. Délai voulait dire danger. Elle prit de suite des Pilules Dodd pour les Reins. Il en résulta que ses reins fonctionnèrent mieux et débarrassèrent son sang des impuretés et de l'excès d'acides. Fatigue, mal de tête, mal de dos, tout disparut. 117F

Pilules Dodd pour le Rein



Coupon d'abonnement

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux TROIS magazines: LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.



LA BEAUTE PHYSIQUE C'EST LA JOIE DE VIVRE

Etes-vous déprimée? Nerveuse? Sans énergie? Délaissée? La vie n'a-t-elle pour vous que des désagréments? Souffrez-vous de maigreur? De vertiges? De migraines? et votre teint a-t-il perdu sa fraîcheur? C'est alors que vous avez le sang trop lourd, chargé de toxines, et le travail de ce sang non purifié cause de pénibles désordres dans votre organisme.

Faites alors votre cure de désintoxication naturelle. Les éléments concentrés qui constituent le merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

élimineront tous ces poisons. De jour en jour vos chairs se développeront et redeviendront plus fermes, votre teint s'éclaircira, vous serez plus attrayante avec tout le charme de la jeunesse. Envoyez cinq sous pour échantillon de notre produit SANO «A».

CORRESPONDANCE STRICTEMENT
CONFIDENTIELLE
HEURES DE BUREAU

Le samedi, de 9 heures à 6 heures

LES PRODUITS SANO ENRG.
5920 Avenue Durocher
Casier Postal 2134 (Place d'Armes)
Montréal, P.Q.

Écrivez lisiblement ci-dessous

Votre nom _____

Votre adresse _____

Coupon d'abonnement LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au grand magazine de cinéma LE FILM, \$1.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 2 ans.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, P.Q., Canada.

d'elle pendant que le cocher remonta prestement sur son siège.

Il se redressa brusquement au bruit que fit la voiture en roulant sur le pavé.

Il se frappa la poitrine, puis le front; il devint très pâle, ses traits se contractèrent et son regard eut un jet de flamme.

Une horrible pensée venait de jaillir de son cerveau; il la jeta dans cette exclamation :

— Mon Dieu ! si elle allait tomber dans un piège !

Il put voir encore le fiacre qui disparut presque aussitôt.

Le cheval n'était pas un excellent coureur, cependant, il ne tarda pas à traverser la place de la Bastille; il suivit ensuite la rue de Rivoli, monta l'avenue des Champs-Élysées, puis, plus rapidement, descendit sur Passy et Auteuil, par l'avenue d'Eylau et le boulevard Suchet.

Geneviève n'avait pas fait seulement attention à l'itinéraire que suivait la voiture. Sa pensée était uniquement occupée de son frère. Elle songeait seulement qu'on était bien longtemps à arriver, et la longueur du chemin irritait son impatience.

Enfin, le fiacre s'arrêta dans une rue nouvellement ouverte et où beaucoup d'espaces vagues attendent encore des constructions. Une grille s'ouvrit. Geneviève et sa compagne traversèrent une cour plantée d'arbres verts, puis entrèrent dans une maison n'ayant que deux étages au-dessus du rez-de-chaussée.

La femme conduisit la jeune fille au premier étage, dans une pièce meublée avec un certain luxe.

— Mademoiselle, dit la messagère, veuillez vous asseoir et attendre un instant; je vais prévenir votre frère de votre arrivée, puis je viendrai vous prendre pour vous conduire auprès de lui.

Sur ces mots, la femme ouvrit une porte et disparut.

Geneviève était dans une anxiété terrible; les minutes s'écoulaient pour elle avec une lenteur désespérante. Cependant un quart d'heure, puis une demi-heure s'écoulèrent sans qu'on vint la chercher, sans qu'elle eût entendu le moindre bruit autour d'elle.

Alors, elle éprouva une première impression d'effroi; puis, peu à peu, elle sentit la peur s'emparer d'elle, et elle se demanda, en frissonnant, si on ne l'avait pas attirée dans un guet-apens.

Elle se dressa effarée, et courut à une porte qu'elle essaya d'ouvrir. Impossible. Elle bondit vers une autre porte, celle par laquelle la femme était sortie; impossible aussi de l'ouvrir.

Il fallait se rendre à l'évidence, on l'avait enfermée, elle était prisonnière.

— Oh ! fit-elle d'une voix rauque. Et elle se mit à trembler.

— Ah ! la fenêtre ! la fenêtre ! s'écria-t-elle.

Mais vainement elle tenta de trouver une issue de ce côté; ses efforts échouèrent sur la fenêtre comme sur les portes.

Elle écarta les rideaux et put voir un assez grand jardin au milieu duquel s'élevaient quatre ou cinq petites habitations construites en forme de chalet. Mais elle eut beau plonger ses regards dans les allées, partout, le jardin était désert.

— Mais où suis-je donc, mon Dieu ? où suis-je donc ? se demandait-elle éperdue.

La pauvre Geneviève comprenait trop tard qu'on avait abusé de sa crédulité.

On l'avait entraînée dans un piège. Mais pourquoi ? Que lui voulait-on ?

Elle voulut crier, appeler à son secours, la voix lui manqua.

Appeler à son secours ! A quoi bon ? D'où le secours pouvait-il lui venir ?

D'une voix presque éteinte elle murmura :

— Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi, protégez-moi !

Ce n'était qu'à Dieu, en effet, qu'elle pouvait s'adresser.

En proie à une mortelle épouvante, sentant ses jambes fléchir sous le poids de son corps, elle se laissa tomber sur un siège.

Soudain une porte s'ouvrit et livra passage à un homme d'une trentaine d'années; il avait les yeux brillants, la bouche souriante et son allure, en harmonie avec l'expression de son visage, était celle d'un fat.

Geneviève n'avait jamais vu cet homme.

Elle poussa un cri, se leva d'un bond et se recula pâle, livide.

Maintenant elle ne tremblait plus : en face d'un danger qu'elle pressentait, elle sentait la force lui revenir.

— Ma belle enfant, lui dit le jeune homme d'un ton dégagé, en s'avançant vers elle et en cherchant à lui prendre la main, ne vous effrayez point et ne soyez pas aussi farouche; vous devez voir en moi un ami, et j'espère bien que nous allons facilement nous entendre.

— Monsieur, est-ce que vous venez me délivrer ? lui demanda-t-elle en le regardant avec ses grands yeux effarés et pleins d'anxiété.

— Vous délivrer ? fit-il, je ne comprends pas ! ... Allons, ma mignonne, parlons sérieusement : sachez d'abord que je vous connais.

— Vous me connaissez ?

— Je vous ai vue souvent.

— Mais moi, monsieur, je ne vous connais pas; vous dites que vous m'avez vue souvent ? Où m'avez-vous vue, monsieur ?

— Où vous avez l'habitude d'aller, au théâtre, aux courses, dans certaines réunions publiques.

— Monsieur, répliqua-t-elle en secouant la tête, vous vous trompez, vous ne me connaissez pas plus que je ne vous connais.

— Ne vous appelez-vous pas Geneviève, mademoiselle Geneviève ?

— Oui, monsieur, je m'appelle Geneviève, Geneviève Lionnet; mais savoir le nom d'une personne ne prouve point qu'on la connaît.

— Soit, mais quand je vous dis que je vous connais, que je vous ai vue souvent, vous pouvez me croire. Mademoiselle Geneviève, écoutez-moi : depuis qu'il m'a été donné de contempler pour la première fois votre charmant visage, votre souvenir ne s'est plus éloigné de ma pensée; vous regarder, un homme passionnément épris de votre radieuse beauté, de vos charmes incomparables.

Elle le regardait avec stupeur, ayant la langue comme paralysée.

— C'est cela, continua-t-il, regardez-moi; vous voyez, charmante Geneviève, que je n'ai pas un air si terrible; non, il n'y a rien en moi qui soit de nature à vous effrayer. Je vous aime, je vous adore, je suis votre esclave et je mets à vos pieds l'amour le plus ardent qu'une femme ait jamais obtenu d'un homme.

Il parvint à saisir sa main, qu'elle retira aussitôt, brusquement en s'écriant :

— Laissez-moi, ne m'approchez pas, ne me touchez pas !

Il fronça les sourcils et répliqua avec un mouvement de dépit qu'il ne put réprimer :

— Ce n'est pas avec moi, ma mignonne, qu'on peut jouer la comédie de la candeur et vous devriez comprendre que vous n'êtes pas ici pour réciter les litanies des saints.

Ces odieuses paroles arrivèrent aux oreilles de la jeune fille comme un

afreux bourdonnement; mais elle sentit cruellement l'outrage.

Le rouge de l'indignation et de la colère monta à son front.

— Monsieur, s'écria-t-elle d'une voix vibrante, un éclair dans le regard, je suis tombée dans un piège qu'on m'a tendu, j'ignore où je me trouve, je suis sans défense et vous en profitez pour m'insulter.

Comment ce que vous faites s'appelle-t-il dans la langue des honnêtes gens ?

— Bravo, fit-il, bravo ! vous êtes très bien ainsi; un peu de colère anime votre physionomie et vous rend tout à fait adorable.

Elle lui lança un regard de suprême dégoût.

— Monsieur, riposta-t-elle, votre conduite est celle d'un lâche et d'un infâme ?

— Oh ! fit-il, railleur, comment d'aussi vilains mots peuvent-ils sortir d'une bouche si jolie ?

Il s'avança vers elle, et essaya de lui prendre la taille.

Elle poussa un cri, et se rejeta en arrière avec une indicible horreur.

Elle ne pouvait plus se méprendre sur les intentions de cet homme; elle avait affaire à un misérable, et il était d'autant plus redoutable qu'elle s'apercevait qu'il avait bu.

Que faire ? Elle était prisonnière; impossible de s'échapper, de fuir ! Et elle ne pouvait compter sur aucun secours.

La pauvre enfant se remit à trembler. Sa poitrine se soulevait avec violence et son cœur battait à se briser.

— Oh ! perdue, murmura-t-elle d'une voix étranglée, je suis perdue !

Mais ce jeune homme paraissait appartenir au monde honnête ! il devait avoir reçu une certaine éducation; peut-être n'était-il pas aussi misérable qu'elle le croyait. Si elle essayait de lui inspirer de la pitié, de le fléchir.

— Monsieur, reprit-elle, adoucissant sa voix, je fais appel à tous les bons sentiments qui sont en vous; oh ! je ne puis croire encore que vous ayez de mauvaises intentions. On vous a trompé sur mon compte, j'en suis sûre, on ne vous a pas dit qui je suis; on vous aura fait croire, au contraire, que je suis venue dans cette maison volontairement.

Cela n'est pas, monsieur; je vous le répète, je suis tombée dans un piège infâme ! Et maintenant que vous savez la vérité, dites-moi, monsieur, oh ! dites-moi vite que vous ne voulez pas être le complice de la misérable femme qui m'a amenée ici !

Et comme il restait muet, la dévorant du regard, elle continua :

— Au nom de votre honneur, monsieur, au nom de votre mère, au nom aussi de votre sœur, si vous en avez une, ayez pitié de moi ! ... Je vous en conjure, je vous en supplie à mains jointes, aidez-moi à sortir de cette maison.

Nullement ému, il répondit :

— Et pourquoi sortir d'ici, charmante Geneviève, quand j'y suis près de vous et que nous y sommes si bien ? Demain matin, nous causerons de cela.

— Ah ! exclama Geneviève en se tordant les bras de douleur et de désespoir, il n'a rien dans le cœur, rien dans l'âme !

— Erreur, ma belle enfant, grave erreur, j'ai dans le cœur et dans l'âme tous les sentiments que vous m'avez inspirés et l'immense amour dont je brûle pour vous. Si j'ai été trompé sur votre compte, ma belle Geneviève, c'est qu'on m'a laissé ignorer que vous étiez la jeune fille la plus belle et la plus désirable entre toutes les femmes que j'ai rencontrées jusqu'à ce jour. Je vous ai vue, je vous ai entendue, je suis dans le ra-

vissement et je me donne à vous tout entier. Ne me confondez pas avec ceux dont la bouche et le cœur ne sont jamais d'accord; croyez à ma sincérité, ma belle Geneviève, et aux protestations d'un homme qui vous aime comme jamais une femme n'a été aimée.

La malheureuse comprit que larmes et prières ne pourraient rien sur cet homme. Elle avait affaire à un de ces hommes endurcis sur lesquels les sentiments de pitié n'ont plus aucune prise. C'était bien fini, elle ne pourrait échapper à ce misérable, elle était perdue! La nuit arrivait; déjà, l'on n'y voyait presque plus dans la chambre. Il avançait vers elle pour la saisir; épouvantée, elle se reculait. Ils firent ainsi deux fois le tour de la pièce.

Le méchant trouva que ce jeu durait trop longtemps. La résistance de la jeune fille l'exaspérait. Il fallait en finir. Profitant d'un instant où Geneviève, haletante, s'arrêtait pour respirer, il s'élança sur elle et parvint à l'enlacer. Elle poussa un cri perçant.

Il l'étreignit avec plus de force. Elle se débattait avec fureur. Mais elle sentait ses forces l'abandonner, le souffle lui manquait, elle étouffait. Elle ne pouvait plus compter que sur Dieu pour la sauver.

Cependant, rassemblant ce qui lui restait de force, elle cria :

— A moi, au secours, au secours !
— Votre voix est sans écho, ma gentille tourterelle, lui dit le misérable en ricanant; allons, il faut se rendre, je vous tiens, vous êtes à moi !

VII

LES ÉMOTIONS DU COMMISSIONNAIRE

A CE MOMENT, un grand bruit se fit entendre dans la maison. C'étaient de grosses voix d'hommes, des cris de femmes, le claquement de portes fermées avec violence, des pas lourds résonnant sur le parquet.

Geneviève, éperdue, folle, n'entendait rien.

Mais son terrible adversaire, la tenant toujours serrée contre lui, tendait l'oreille, étonné, inquiet.

Geneviève se défendait toujours et, une fois encore, elle appela :

— Au secours, au secours !

Sa voix fut entendue, car les pas se rapprochèrent et, soudain, les deux portes de la chambre s'ouvrirent.

Deux hommes parurent.

Ils étaient grossièrement vêtus, avaient la tête nue et étaient armés chacun d'un revolver.

A la vue de ces deux hommes, à l'aspect terrible, l'habitué de la maison lâcha enfin la jeune fille et, tremblant à son tour, la terreur peinte sur le visage, se réfugia au fond de la pièce.

— Mademoiselle Geneviève, dit l'un des deux hommes d'une voix frémillante, apprenez-moi quel châiment a mérité cet homme; si vous répondez : « La mort », je lui brûle la cervelle !

Dans ce personnage qui venait de lui adresser la parole, Geneviève reconnut le commissionnaire du faubourg Saint-Antoine.

Elle s'élança vers lui et jeta ses bras autour de son cou en s'écriant :

— Ah ! vous m'avez sauvée !

Le père Anselme ne put retenir un cri de joie.

— Ah ! dit-il, Dieu soit loué, nous ne sommes pas arrivés trop tard !

Il sentait contre sa poitrine les battements du cœur de la jeune fille; mais son cœur à lui battait fort aussi.

— Mademoiselle Geneviève, reprit-il, nous n'avons pas à rester un instant de plus dans cette maison infâme; mais, avant d'en sortir, dites-moi ce que nous devons faire de ce

misérable. Regardez-le, voyez comme il tremble, le lâche !

— Laissez ce malheureux, monsieur Anselme; il est de ces hommes qu'on méprise et dont on se détourne avec dégoût ! Puisse-t-il avoir le regret de son ignoble conduite et que ce soit sa punition; je n'en demande pas une autre. Laissez-le, monsieur Anselme. Je lui pardonne !

Le vieux commissionnaire s'approcha du voyou, et, l'écrasant sous son regard terrible et menaçant :

— Misérable, lui dit-il, celle dont tu voulais faire ta victime te pardonne, mais je ne te pardonne pas, moi; aussi je te conseille de ne te retrouver jamais sur mon chemin.

Cela dit, le père Anselme prit le bras de Geneviève et l'entraîna rapidement; le second défenseur de la jeune fille, un autre commissionnaire, les suivit. Au rez-de-chaussée, ils trouvèrent un troisième commissionnaire qui attendait. Des gémissements sourds arrivèrent aux oreilles de Geneviève. Dans un salon, à côté du vestibule, il y avait deux femmes, deux coquines, ayant les membres solidement liés avec des cordes.

Les trois hommes et la jeune fille traversèrent sans encombre la cour dont la porte d'entrée était ouverte.

Dans la rue stationnait une voiture de remise attelée de deux chevaux; le père Anselme y fit monter Geneviève; puis s'adressant à ses camarades :

— Mes amis, dit-il, nous avons bien travaillé ce soir; merci, et à bientôt.

Il prit place dans la voiture en face de la jeune fille, cria au cocher :

« Vite au faubourg », ferma la portière et les chevaux partirent au galop.

Dans cette voiture, qui allait très vite, en compagnie du brave commissionnaire qui venait de la sauver, Geneviève n'avait plus rien à redouter, et elle respirait à pleins poumons; cependant, elle était encore tout étourdie et ne parvenait qu'avec peine à se remettre des terribles émotions qu'elle avait éprouvées.

Le père Anselme la contemplait avec tendresse et, réfléchissant de son côté, respectait le silence qu'elle gardait.

Enfin, Geneviève s'empara d'une des mains du vieillard, la serra dans les siennes et lui dit avec des larmes dans la voix :

— Si vous n'étiez pas venu à mon secours, j'étais perdue; vous m'avez sauvée ! Ah ! je ne sais comment vous remercier, comment vous exprimer tout ce qu'il y a pour vous dans mon cœur de reconnaissance et d'affection.

— De l'affection, dites-vous ? vous vous sentez de l'affection pour le vieux commissionnaire ?

— Oui, monsieur Anselme.

— Ah ! mademoiselle, mademoiselle, s'écria-t-il vivement ému, comme vous êtes bonne et comme vous me rendez heureux ! Mais, tenez, une première preuve d'affection que je vous demande, c'est de ne plus m'appeler M. Anselme, mais le père Anselme, comme tout le monde.

— Eh bien ! oui, dorénavant, je vous appellerai père Anselme, et même, si vous le permettez, papa Anselme.

Le commissionnaire sentit comme un sanglot monter à sa gorge.

— Oh ! oui, oh ! oui, fit-il, papa, papa Anselme.

— Moi, reprit la jeune fille, je ne peux que vous remercier de tout mon cœur, mais je dirai à mon père ce que vous avez fait pour moi, et il saura vous remercier et vous témoigner sa reconnaissance et la mienne autrement que par des paroles.

(La suite au prochain numéro)



PRENEZ VOTRE "ONCE DE PRÉCAUTION" CHAQUE JOUR

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans !

Un petit coup de "cœur" pour te remonter !

RECETTE ORIGINALE DE LA "PONCE" :

- Le jus d'un citron
- Sucre au goût
- Eau bien chaude
- Une pincée de muscade
- Deux doigts de GIN de KUYPER

Gin de Kuyper

10 onces \$1.05

26 onces \$2.40

40 onces \$3.45

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de JOHN de KUYPER & SON, Distillateurs, Rotterdam, Hollande

MAISON FONDÉE EN 1695

Achetez LA REVUE POPULAIRE : 15 cents

— Le valet de chambre de sir Matthew s'appelle Mr. Tuke. J'ai gagné ses bonnes grâces; il est paresseux comme un loir, et il a le toupet d'envoyer le costumes de son maître chez le teinturier pour s'épargner la peine de les brosser et de les repasser. Or, ce matin, j'étais dans la cuisine — je vais souvent là-bas de bonne heure — et Mr. Tuke m'a demandé si je voulais bien lui rendre un service: il s'agissait d'aller chez le teinturier et de prendre un smoking qu'il y avait porté la veille. J'y suis allé; et l'employée avec le paquet m'a tendu un petit portefeuille noir qu'on avait oublié dans la poche. Je l'ai examiné à sa demande et j'ai trouvé deux timbres et un ticket de consigne.

— Vous avez gardé le portefeuille? — Il le fallait, répondit Herbert d'une voix ferme. Je l'ai examiné devant l'employée, je lui ai fait noter toutes les particularités, et le numéro du ticket. Puis je suis parti. J'ai donné le smoking à Mr. Tuke, j'ai gardé le portefeuille, et je me suis rendu à Charing Cross. En échange du ticket, j'ai reçu une valise et l'ai ouverte devant le type préposé à la consigne. « Je suis détective, voici ma carte, lui ai-je dit quand j'ai vu ce qui était à l'intérieur. Regardez bien cela; j'aurai besoin de vous comme témoin; je lui ai donné un reçu et j'ai gardé le ticket. J'ai pris une copie du reçu et j'ai mentionné le numéro du ticket sur chaque papier.

— Vraiment? dit Campion, qui commençait à admirer Herbert. Ensuite, vous êtes allé rendre compte de votre enquête à miss Pleyell, et elle vous a envoyé à moi?

— Exactement. Maintenant, si vous êtes allé rendre compte de votre enquête à miss Pleyell, et elle vous a envoyé à moi?

— Exactement. Maintenant, si vous voulez bien, Monsieur, nous irons à Scotland Yard.

Mr. Campion regarda l'argenterie à ses pieds.

— Oui, dit-il lentement. Vous avez raison, je vous accompagne.

Facile à connaître

Une heure plus tard, le superintendant Stanislaus Oates, assis dans son bureau, contemplait son ami Mr. Campion d'un air un peu surpris.

Herbert avait raconté toute son histoire, et la répétait maintenant à un sergent dans une pièce voisine, tandis qu'un sténographe la copiait. Les deux hommes étaient seuls.

— C'est idiot! s'écria brusquement Oates. Nous allons vérifier la déposition de Boot, bien entendu; elle peut être fausse, mais je parie pour le contraire.

Mr. Campion alluma une cigarette. — Herbert est honnête, dit-il. Vous pouvez identifier ces objets?

— Certainement. Vous avez entendu l'inspecteur Baker? Il a vu des photographies, c'est lui qui s'occupait de l'affaire. Nous interrogeons l'employé de la consigne et la jeune fille chez le teinturier. Et puis il faudra attaquer sir Matthew. Il a peut-être une explication, mais il faut qu'il la donne.

Mr. Campion fourra ses mains dans ses poches.

— C'est très ennuyeux, dit-il. Il faudra prononcer le nom d'Herbert, et lui à son tour parlera de miss Pleyell.

Oates eut un geste de regret.

— On ne peut faire autrement.

— Sir Matthew n'est évidemment pas le Point d'Interrogation, et il ne pardonnera jamais à sa fiancée.

— Je le sais, riposta le superintendant. Mais que puis-je faire, je vous le demande?

Le jeune homme à lunettes à monture de corne garda le silence un moment. La vague idée qui lui était

Le Point d'Interrogation (Suite de la page 7)

venue la veille pendant que Florian parlait à Chloe se représenta à lui.

— Quel était le numéro du ticket pour le smoking? demanda-t-il.

— Le ticket du vestiaire?

— Non, le ticket du teinturier que Tuke a donné à Herbert en l'envoyant chercher le smoking de sir Matthew?

— Je l'ai là, dit Oates. Boot l'a gardé et a donné un reçu à la jeune fille. Voilà, 161.

Il tendit un petit carré de papier rouge, sur lequel les chiffres étaient imprimés sous ces mots: Teinturerie de Birch Road. Campion tourna le papier dans tous les sens.

— Cette fille était peut-être pressée, remarqua-t-il.

— C'est une idée, dit le superintendant.

Campion se pencha vers son ami.

— Venez avec moi chez le teinturier et n'oubliez pas de prendre le portefeuille, dit-il. J'ai une idée.

— Une autre?

— Oui, une idée qui m'a tracassé toute la journée. Deux personnes vous ont donné le signalement du Point d'Interrogation, un facteur de Clarges Street, et une infirmière, les deux ont décrit une silhouette voutée, n'est-ce pas?

— Oui, mais l'autre femme, qui l'a vu courir, dit qu'il s'est redressé.

— Oui, mais elle l'a vu d'en haut, remarqua Campion. Vous voulez bien m'accompagner chez le teinturier?

Le superintendant se leva en grognant.

La sottise des femmes

— C'est bon. Nous prendrons Herbert et un sergent, j'espère que vous n'allez pas commettre d'erreur.

— Je l'espère bien, murmura Mr. Campion avec ferveur. Je ne tiens pas à avoir ce surtout de table sur les bras.

La teinturerie de Birch Road était assez modeste. Herbert et le sergent restèrent dans le taxi à quelque distance, tandis que Campion et le superintendant interrogeaient l'employée.

La jeune fille se rappelait très bien la visite d'Herbert et montra le reçu qu'il lui avait laissé. Mr. Tuke, qui était un client régulier, lui avait apporté la veille le smoking. Elle reconnut aussi le ticket.

— 161, dit-elle. Je m'en souviens.

Campion tourna le carré de papier de l'autre côté.

— Et pourquoi pas 191? On peut se tromper facilement si on ne jette qu'un regard suggéra-t-il.

— C'est possible, avoua la jeune fille. Mais je ne me suis pas trompée, je me rappelle très bien le smoking.

— Peut-être, Mademoiselle, dit Oates. Mais ce n'est pas là la question. C'est le portefeuille qui nous intéresse. Que se passe-t-il quand un objet est trouvé dans la poche d'un costume à nettoyer?

— Une minute, dit-elle.

Elle disparut dans l'arrière-boutique et appela:

— George! veux-tu venir ici?

Un homme grand et mince parut avec elle.

— Mon frère George, expliqua la jeune fille. Il est au courant.

George regarda le portefeuille noir que le superintendant mettait devant ses yeux.

— Je le reconnais, dit-il, enfin. Je l'ai trouvé dans la poche d'un gilet. Il était presque vide, et il ne contenait que deux timbres et un ticket.

— C'est exact. Il n'a aucune valeur, mais qu'en avez-vous fait?

— Je l'ai mis ici, comme toujours quand je trouve quelque chose dans une poche.

Il ouvrit le tiroir où étaient plusieurs objets munis d'un bout de papier.

— Voyez, je mets là ma trouvaille et j'écris le numéro du costume où je l'ai trouvé. Quand ma sœur rend les habits elle compare les numéros et restitue en même temps les objets trouvés.

Campion poussa un soupir de soulagement.

— Il est donc possible de prendre le numéro 161 pour le numéro 191?

George hésita.

— Peut-être. En tout cas, j'ai pris ce portefeuille dans la poche d'un costume de tweed marron. Je me rappelle très bien; le numéro, je l'ai oublié.

— Oui, répondit la jeune fille surprise. Son chapeau cachait ses cheveux, mais il n'était pas jeune. Et il était d'une taille au-dessus de la moyenne. Il a dit que sa logeuse avait apporté le costume sans qu'il le sache, et il avait l'air très contrarié. Il n'a pas regardé si le portefeuille était encore dans la poche.

— Ça ne m'étonne pas, dit Campion. Il ne tient pas à attirer l'attention dessus.

— Il reviendra, ajouta Oates: quand il défera le paquet et s'apercevra que le portefeuille a disparu, il reviendra. Filons. Voici le portefeuille. Il y a dedans deux timbres et un ticket. Quand l'homme reviendra, donnez-lui le portefeuille, et surtout ne lui mettez pas la puce à l'oreille. Puis-je compter sur vous?

La jeune fille fit un signe affirmatif. Le superintendant entraîna son ami dans la rue et le sergent qui attendait dans le taxi reçut des ordres.

Le superintendant semblait encore à moitié convaincu.

— Que savez-vous de ce type qui a volé l'argenterie? demanda-t-il à son ami. Quand l'avez-vous vu?

— Je ne l'ai jamais vu, dit Mr. Campion.

— Et le signalement que vous avez donné à la teinturière?

— Je l'ai inventé, riposta Campion.

Oates ouvrit la bouche mais il vit Herbert et se ravisa.

— Nous en reparlerons, murmura-t-il, et il ordonna au chauffeur de se hâter.

Le taxi s'arrêta à Scotland Yard; deux agents en civil montèrent chargés de la valise pleine d'argenterie, et le chauffeur reçut l'ordre de se rendre à Charing Cross.

Oates et Campion se placèrent à un endroit où il pouvaient voir la porte de la consigne.

— Nous n'attendrons pas longtemps, remarqua Oates. Dès que l'homme aura le ticket, il se précipitera ici pour prendre son bien. Campion jeta un regard du côté de la bibliothèque où les deux agents feignaient de choisir des journaux.

— L'employé leur fera signe?

— Oui, oui. On peut compter sur lui. Mes hommes, cependant, ne savent pas du tout qu'ils vont arrêter.

— C'est un type facile à reconnaître, murmura Campion.

Oates se tourna brusquement vers lui.

— Comment le savez-vous, Campion? s'écria-t-il. Vous avez parlé d'un homme d'un certain âge et de haute taille; qui vous a donné ces renseignements?

— Attendez une minute.

Campion posait la main sur le bras de son ami et indiquait d'un geste une silhouette qui se frayait un chemin au milieu de la foule. C'était un homme distingué, droit; il avait plus de six pieds et dans sa jeunesse son visage avait dû être très beau. Oates jura entre ses dents.

— Vous le reconnaissez? chuchota Campion.

— Je le crois!

Le superintendant fit un pas en avant; au même instant les deux agents en civil s'élançaient sur l'inconnu qui prenait la lourde valise. La lutte fut brève. L'homme s'avoua tout de suite vaincu.

— Je suis trop vieux pour vous tenir tête, remarqua-t-il. Je vous suis. Tout est dans cette valise, vous le savez déjà, n'est-ce pas?

Mr. Campion et le superintendant montèrent en taxi et se firent conduire à Scotland Yard. Oates était pensif.

— Cela date d'environ trente ans, dit-il enfin. J'étais sergent au poste de police de Thames Court, je me rappelle et nous avons eu cet homme en prison pendant quelques jours. J'ai oublié son nom, mais je l'ai reconnu tout de suite. Il a vieilli, mais sa taille et son visage l'ont trahi. Comment s'appelait-il?

— Son vrai nom, je l'ignore, dit Mr. Campion. Mais il était surnommé le « Tambour Major ».

— C'est ça! le Tambour Major! Sapristi! C'est lui, Grand Dieu, Campion, comment avez-vous deviné?

Le jeune homme paraissait très content de lui.

— Une idée qui m'a passé par la tête, expliqua-t-il avec modestie. J'étais dans le magasin du vieux Florian, hier, et il a parlé des anciens voleurs qui se spécialisaient dans l'argenterie. Il a cité le « Tambour Major » et a dit qu'il ne savait pas ce qu'il était devenu. Le Tambour Major, paraît-il, avait accompli ses cambriolages en tenue de garde.

— C'est vrai, dit Oates.

Campion n'entendit pas cette interruption.

— J'ai pensé à ce Tambour Major, puis à votre Point d'Interrogation, et quand Herbert est venu me raconter sa petite histoire, j'ai fait un rapprochement.

Oates secoua la tête.

— Ça par exemple! s'écria-t-il. Je ne vois aucune ressemblance entre le Tambour Major et le Point d'Interrogation. Le dernier est tout voûté, presque bossu, et l'autre se promenait en tunique rouge; je sais bien que tous les deux volaient de préférence des pièces d'argenterie, mais si vous voyez un autre rapport entre les deux, ou vous êtes plus intelligent que moi ou vous êtes complètement cinglé.

— Vous manquez d'imagination, mon cher ami, dit Mr. Campion, d'un ton de regret. Pensez un peu au Tambour Major. Quelle est la caractéristique qui le fait reconnaître? Sa taille. Que doit-il faire?

— Sapristi! s'écria le superintendant. Vous avez raison, je n'y avais pas pensé tout de suite. L'uniforme le déguisait quand il était jeune. On est habitué à voir des hommes de haute taille vêtus d'une tunique rouge. Après sa sortie de prison, il a fallu qu'il trouve autre chose. Il s'est donc courbé et voûté de son mieux et ne se redressait que quand il était obligé de prendre la fuite. Cependant on l'a vu en train de courir et le témoin n'a pas parlé de sa haute taille.

— Parce que cette femme ne l'a vu que d'en haut, protesta Campion; c'est ce qui m'a donné mes premiers soupçons. A propos, vous n'avez pas besoin d'interroger sir Matthew, je suppose?

— Bien sûr que non, répondit Oates. Nous avons pris l'homme la main dans le sac. Miss Pleyell ne risque plus rien. Présentez-lui mes amitiés et dites-lui qu'elle s'en est tirée à bon compte; heureusement pour elle vous êtes un veinard.

Mr. Campion ouvrit la bouche pour protester mais jugea que c'était inu-

C'est aussi un manque d'éducation, une absence de correction, une faiblesse nerveuse intolérable sur la glace. Quand prendra-t-on des décisions énergiques pour mettre à la raison des joueurs incapables de se maîtriser?

PLAINTÉ AMÈRE D'UN JEUNE JOUEUR DE HOCKEY AMATEUR

Un joueur de hockey d'un club de la Ligue Provinciale nous écrit ceci, qui est assez pénible, comme vous pourrez en juger vous-même :

« En sport, comme dans tous les domaines de la vie, m'a-t-on appris au collège pour bien jouer il faut aimer son travail. Contrairement à plusieurs équipes de notre circuit, à plusieurs de celles de la Ligue Senior de Québec, nous n'avons pas un instructeur compétent. Ceux qui dirigent notre club — ils sont trop nombreux — ignorent presque tout du hockey et ne sont pas capables d'inculquer à nos joueurs l'art de faire aimer le jeu. Au début de la saison, j'avais l'amour de mon travail. Depuis, j'ai été amené à n'être plus qu'un automate. On ne nous permet aucune initiative, nos idées sont toujours rejetées. Aussi, de cette façon, notre club s'en va à la dérive, sans aucune chance de participer aux séries de détail. Et pourtant, nous avons un assez bon club qui, s'il était bien conduit, occuperait une meilleure position. Je compte sur votre amabilité et votre discrétion pour taire mon nom, dans les circonstances. Que pensez-vous de cet état de choses déplorable? »

Nous tenons pour sincère cette plainte d'un jeune joueur de hockey intelligent. Ce reproche amer, dirons-nous sans aucune exagération, nous inspire de nombreuses réflexions qu'il serait trop long d'énumérer dans ces colonnes. Nous nous contenterons de vous en transmettre quelques-unes.

En premier lieu, comme au baseball, trop de propriétaires de club de notre province s'appliquent, par ignorance ou autre chose, à engager des gérants incapables, indignes de leurs fonctions, des gérants ou instructeurs qui ne savent pas développer les talents naturels des athlètes qu'ils ont sous leur tutelle. Heureusement, dans les ligues Provinciale et Senior du Québec, il est de bons gérants, anciens joueurs-étoiles des ligues majeures. Par contre, il en est de mauvais. Fatalité, quoi!

Dans certaines maisons de commerce, nous le constatons à tous les jours, le personnel est désireux de vous servir vite et bien, d'une manière polie et avec un sourire. Ailleurs, trop de commis ont l'humeur quinquise et rébarbative. C'est que ces derniers n'aiment pas leur travail et que leurs gérants sont des incapables, qui n'ont pas su faire comprendre à leurs employés l'intérêt de leur travail, grinchoux qu'ils sont eux-mêmes. Leurs chefs sont les plus à blâmer, n'est-ce pas? Cet état de choses ne se voit que rarement chez nos amis anglais. Que ce soit dans le sport ou dans le commerce, une organisation vaut ce que valent les dirigeants et les propriétaires.

tile et que c'est un compliment d'être traité de veinard. Il garda le silence une minute, un sourire aux lèvres. Le superintendant le regarda.

— A quoi pensez-vous? demanda-t-il.

— Je me demande quelle sera la profession du prochain fiancé de Gracie, répondit Mr. Campion.

Margery ALLIGHAM.

Dans le Monde Sportif

(Suite de la page 12)

Notre dernière réflexion sera la suivante, que nous adressons à notre jeune et aimable correspondant :

Puisque vous êtes assez intelligent pour vous rendre compte que votre directeur ou plutôt vos directeurs ne savent pas conduire leur barque, sans perdre entre \$5,000 et \$6,000 dans une ligne d'amateurs, n'hésitez pas à changer de club, l'an prochain. C'est votre privilège, d'ailleurs. Au lieu de faire votre besogne sans goût, à jouer au hockey à raison d'un salaire de \$30 à \$40 par semaine, il serait préférable pour vous de jouer sous la direction d'un Clint Benedict, d'un Sylvio Mantha, par exemple, à un salaire de moitié moindre. Vous y gagnerez, tout bien considéré.



GEORGES-FERNAND GAUTHIER, jeune pilote de 31 ans, dut abandonner, il y a quelques années, la danse et le cirque Keiff afin de passer ses examens d'officier de navigation. Ce jeune sportsman montréalais de bonne compagnie livra quelques combats de boxe, comme amateur, contre les matelots de l'Argentine, d'Honduras et du Brésil, lors de ses pérégrinations dans l'Amérique du Sud. Il s'adonna aussi au baseball et au hockey. Après la clôture de la navigation, M. Gauthier s'associa à J.-H. Pépin, ancien gérant du club de hockey féminin Les Canadiennes, pour former une compagnie connue sous le vocable de *Diversités sportives*. Cette association sportive présentera dans toutes les principales villes de la province des séances de patinage artistique. Les organisateurs versent à différentes œuvres de charité une partie des recettes perçues à ces réunions sportives, où Georges Gauthier agira comme maître de cérémonies.

C'EST LA GUERRE ...

Le *Daily Mail* de Londres a récemment publié l'information suivante : Lord Rothermere vient d'ordonner l'achat de 2,000 ballons de football qui seront distribués aux soldats de l'armée française, pour entretenir le moral et la forme physique de ceux qui défendent leur patrie.

Nous soulignons qu'en Angleterre de nombreuses organisations existent pour le ravitaillement en articles de sports des soldats de l'armée britannique. Plusieurs millionnaires londoniens ont fourni à nos soldats canadiens les équipements sportifs nécessaires, raquettes et balles de tennis, chaussures de football, jeux de cartes, jeux de ping-pong, bâtons de crosse, baseball, etc.

S'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, comme l'a dit le sage roi Salomon, il y a du nouveau sous la lune, de nos jours. Un promoteur de boxe de Londres se laisse guider par la lune. En effet, tous les mois, il organise une séance de boxe au profit de la Croix-Rouge, les soirs de la pleine lune.

Pourquoi, nous demanderez-vous? Voici. Vous savez que, depuis les débuts de la guerre, la ville de Londres est plongée dans le noir et la brume; presque pas de lumières dans les rues; c'est l'obscurité presque totale, un moyen de défense contre le péril aérien. Le promoteur de boxe londonien pense, non sans raison, qu'avec un beau clair de lune, que, les soirs de pleine lune, les amateurs de boxe peuvent marcher plus facilement. Par conséquent, les fervents de l'art pugilistique se rendent en plus grand nombre aux programmes de ce promoteur avisé. Longtemps, la superstition, aujourd'hui disparue, a attribué à la lune une influence sur la santé et le temps. Le promoteur anglais, prêtant à la pleine lune l'influence d'une meilleure recette aux guichets, ne lui fait pas de pied de nez!

Les Anglais nous donnent, une fois de plus, la preuve que le sport n'a pas de patrie — M. Frank Calder, président de la N. H. L., lui, s'obstine à ne pas nommer d'arbitres canadiens-français. Considérons-le comme une exception, pour le moment. Les membres de la Fédération Internationale de Boxe Amateur viennent en aide aux boxeurs faits prisonniers par les Anglais, en organisant des tournois de boxe à leur intention, en leur donnant l'équipement voulu pour pratiquer leur sport favori.

Il reste à savoir si Hitler, de son côté, en fait autant avec les athlètes anglais ou français prisonniers des Allemands.

Les Allemands, en temps de guerre plus particulièrement, connaissent la valeur d'une bonne propagande au point de vue sportif. Ils mènent actuellement grand bruit sur les combats de boxe et les joutes de football que leurs athlètes, mobilisés ou non, disputent avec ceux des pays neutres. Le Führer des Sports de l'Allemagne se livre à une intense propagande à l'étranger, en Italie spécialement.



DES milliers de Canadiennes ingénieuses (et soucieuses d'économie) ont trouvé dans les Teintures Diamond la solution du problème des toilettes de printemps. Grâce à un "bain de beauté" dans une teinture Diamond, rien n'est plus facile que de rendre la fraîcheur et l'aspect du neuf aux robes, chemisettes, chandails et jupes de l'an dernier. Renommées de longue date, ces teintures contiennent une quantité exceptionnelle des meilleures matières colorantes — et c'est pourquoi elles produisent des couleurs si franches et si riches, sans écume savonneuse, même dans de l'eau dure. Modernisez les accessoires décoratifs de votre foyer et embellissez votre garde-robe — par la magie des couleurs Diamond. Avec les Teintures Diamond, on réussit à coup sûr!

TEINTURES DIAMOND

FABRICATION CANADIENNE

CESSEZ GRATTER Soulage Vite la DEVOUS Démangeaison

Pour soulager promptement - ou Argent Remis la démangeaison causée par les boutons, eczéma, pied d'athlète, gales, et autres affections cutanées provenant de causes externes, appliquez la Prescription liquide, rafraichissante, antiseptique D.D.D. Non grasseuse, non tachante. Calme l'irritation et fait cesser promptement la démangeaison même la plus intense. Une bouteille d'essai de 35c vous convaincra, ou argent remis. Demandez aujourd'hui même à votre pharmacien la **PRESCRIPTION D.D.D.** 36F



Coupon d'Abonnement LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou \$2.00 pour 2 ans (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou \$2.50 pour 2 ans) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Prov.

POIRIER, BESETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

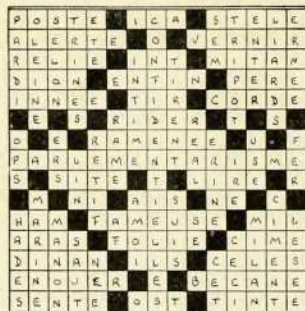
DIX PRIX A GAGNER CHAQUE SEMAINE

LES DIX GAGNANTS — DIX JEUX DE CARTES

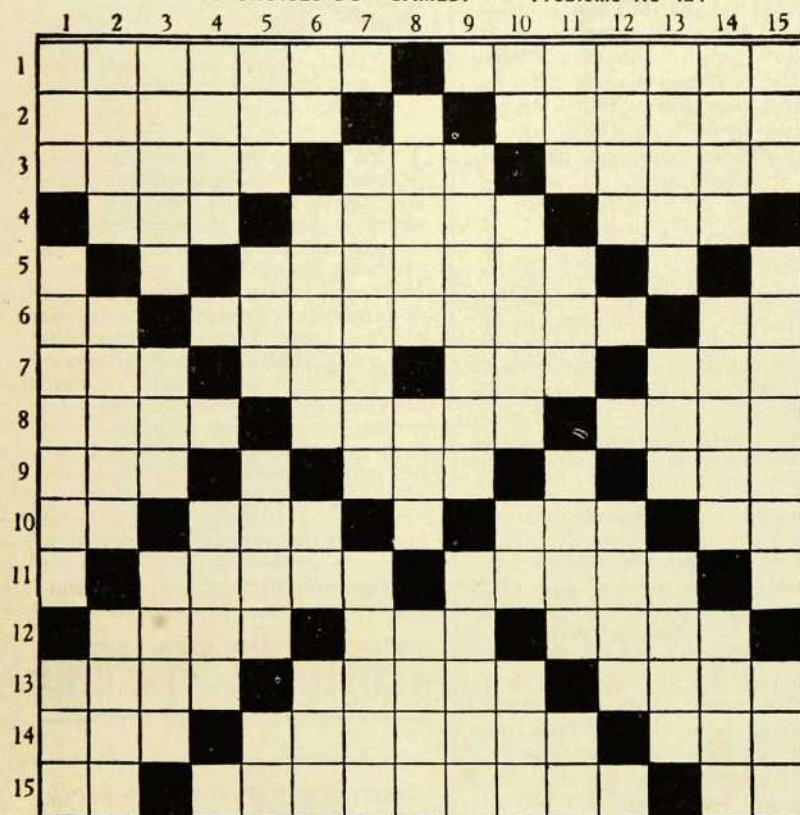
Problème No 422

M. A.-Henri Hébert, 20, rue Pouliot, C. P. 27, Rivière-du-Loup Stn. P. Q.; M. Marcel Bissonnette, 348, rue Tessier, La Tuque, comté Laviolette, P. Q.; Mlle Gertrude Dionne, B. P. 86, Matane, comté Matane, P. Q.; M. Charles-Aimé Malouin, 43, rue Laviolette, Québec, P. Q.; M. Jean Picard, 23, rue Royal-Roussillon, Québec, P. Q.; Mlle Simone Côté, 345, rue Bureau, Trois-Rivières, P. Q.; Mlle Léona Lagaide, Saint-Félix-de-Valois, P. Q.; Mme H. Choquette, 4753, rue Rivard, Montréal, P. Q.; M. Alphonse Mercier, 1226, rue Berri, Montréal, P. Q.; Mlle Gisèle Berthiaume, 1610, rue Panet, Montréal, P. Q.

Solution du Problème No 423



LES MOTS CROISES DU "SAMEDI" — Problème No 424



(Les réponses doivent nous parvenir le jeudi soir, au plus tard.)

Nom _____

Adresse _____

Localité _____ Province _____

Adressez : LES MOTS CROISES, Le Samedi, 975, rue de Bullion, Montréal, P. Q.

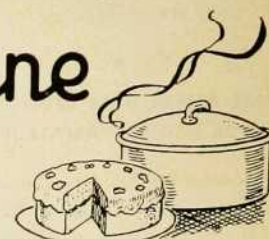
HORIZONTALEMENT

1. Cantiques contenus dans la Bible. — Coiffure des pharaons.
2. Distincts. — Mûrie par la chaleur d'août.
3. Quadrupèdes carnassiers du genre chat. — Pièce de bois de la charrue. — Boisson fermentée avec de l'orge et du houblon.
4. Suinte. — Piquants. — Le fond du caractère (fig.).
5. Faire cuire à feu doux sans évaporation.
6. Interjection. — Bourgeon de l'année. — Démonstratif.
7. Forme ancienne du mot loup. — Tête. — Pronom. — Préfixe.
8. Variété de frêne. — Modèle d'automobile. — De peu de volume.
9. Patriarche hébreux. — Louanges. — Pour la troisième fois.
10. Préfixe. — Tragédie de Corneille. — Tonneau. — Pronom.
11. Fondateur de la secte des saducéens. — Genre de papavéracées à suc blanc laiteux.
12. Sommet d'une montagne. — Espèce de manguiers du Gabon. — Souci.
13. Puits creusé dans une galerie de mine. — Filet qui borde en dedans la moulure d'une assiette. — Fleuve d'Irlande.
14. Interjection. — Gant de laine sans doigts. — Vaisseau de terre.
15. Terminaison. — Mammifères insectivores. — Pronom.

VERTICALEMENT

1. Pieu aiguisé par un bout. — Trabison. — Cheval dont la robe est rougeâtre.
2. Observe. — Oiseau échassier à long bec. — Peau épaisse de certains animaux.
3. Coup, revers. — Indivisible. — Titre féodal de certains seigneurs.
4. Vase de forme variable. — Saillie d'engrenage destiné à transformer le mouvement d'une machine.
5. A moi. — Bateau long et plat. — Pli du front. — Moi.
6. En les. — Embarras. — Note. — Commune rurale autonome en Russie.
7. Instrument pour inciser et disséquer. — Petit mammifère carnassier.
8. Danger. — Verso. — Support latéral d'un siège.
9. Pièces d'argent espagnoles. — Enceinte de pieux.
10. A lui. — Cordon qu'on passe sous un pont de peau pour entretenir une plaie suppurante. — Note. — Fille de Cadmus.
11. Cheval de taille moyenne. — Première figure. — Grand vaisseau. — Pron.
12. Adj. num. — Division d'un volume.
13. Balle pour jouer à la paume. — Démonstratif. — Ce qui est contre le droit.
14. Tendon des muscles. — Figures géométriques. — Prénom d'une femme célèbre par sa beauté et ses malheurs.
15. Pièce du jeu de golf. — Fantômes des morts chez les Romains. — Saison.

Mes Recettes de Cuisine



Par Mme ROSE LACROIX

Directrice des Ecoles Ménagères Provinciales et de l'Institut Ménager de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

ROULADES AU SAUMON

- 1 boîte de saumon
- 1 tasse de chapelure
- 1 petit oignon finement haché
- 2 cuil. à table de beurre
- 2 œufs
- Sel et poivre

Faire revenir l'oignon dans le beurre. Ajouter tous les autres ingrédients, puis lier avec les œufs. Bien assaisonner cette crème et l'étendre sur une pâte à shortcake.

PÂTE À SHORTCAKE

- 2 tasses de farine
- 4 cuil. à thé de poudre à pâte
- 1 cuil. à thé de sel
- 4 cuil. à table de végétaline
- ¾ tasse de lait

Bien mélanger la végétaline aux ingrédients secs et faire la détrempe avec l'eau. Travailler légèrement la pâte sur une planche farinée et l'étendre à l'épaisseur d'un demi-pouce. La recouvrir de la crème au saumon, rouler la pâte comme un gâteau roulé, badigeonner de beurre et cuire à four chaud de 400° F., une demi-heure environ. Servir avec une...

SAUCE AUX CREVETTES

- 4 cuil. à table de beurre
- 4 cuil. à table de farine
- 2 tasses de lait
- 1 boîte de crevettes
- Sel et poivre

Faire une sauce béchamelle avec le beurre, la farine et le lait. Cuire jusqu'à épaississement. Ajouter les crevettes, assaisonner et servir le tout bien chaud.

ŒUFS BROUILLES AUX ANANAS

- 6 rôties
- 4 œufs
- ¾ tasse de lait
- 6 tranches d'ananas
- Sel et poivre

Battre les œufs avec le lait et cuire au bain-marie en brassant jusqu'à ce que ce soit épais et crémeux. Faire

sauter au beurre des rondelles d'ananas, déposer sur des tranches de pain rôti et garnir avec les œufs brouillés. On peut également servir avec ces œufs brouillés des petits pois sautés au beurre.

GATEAU ESPAGNOL

- 1½ tasse de farine
- 2 cuil. à thé de poudre à pâte
- ¼ cuil. à thé de bicarbonate de soude
- 2 œufs
- 1 cuil. à thé de vanille
- 1 cuil. à thé de macis

Tamiser la farine, la mesurer et la tamiser de nouveau avec la poudre et le bicarbonate de soude. Casser 2 œufs dans une tasse et remplir la tasse avec de la crème sure. Battre les œufs et la crème jusqu'à ce que ce soit léger et ajouter les ingrédients secs. Battre pour obtenir une pâte légère. Faire cuire à 350° F., 40 à 45 minutes dans un moule bien beurré.

EGLEFIN FARCI AU RIZ

Choisir un églefin de 3 à 4 livres, le gratter, le vider et le frotter avec du gros sel à l'intérieur et à l'extérieur. Garder tête et queue. Le farcir avec une farce au choix, le coudre, le placer dans une lèche-frite, en lui donnant la forme d'un S ou simplement celle d'un cercle. Faire des incisions et y insérer des petits morceaux de lard; badigeonner toute la surface d'huile, et cuire au four de 400° environ 10 à 12 minutes par livre.

FARCE AU RIZ

- 1 tasse de riz cuit
- ½ tasse de purée de tomates
- 1 petit oignon
- 2 cuil. à table de beurre
- 1 cuil. à table de sauce Worcestershire
- Sel et poivre

Faire revenir l'oignon haché finement, ajouter les tomates, le riz, puis les assaisonnements. Si la farce est un peu liquide, lier avec des biscuits soda écrasés.

LES RECETTES CHOISIES DU "SAMEDI"

ŒUFS FARCIS AU FROMAGE

Faire cuire des œufs durs, les séparer en deux, retirer le jaune et l'écraser finement avec 2 cuillerées à table de biscuits soda écrasés, 2 cuillerées à table de beurre fondu, sel et poivre. Remplir les œufs de cette farce, couvrir d'une sauce au fromage et faire gratiner au four.

Sauce au fromage

- 3 cuillerées à table de beurre
- 1 tasse de lait
- 3 cuillerées à table de farine
- ½ tasse de fromage

Faire fondre le beurre, ajouter la farine puis mouiller avec le lait. Brasser pour obtenir une sauce épaisse et bien lisse. Quand la cuisson est à point, ajouter le fromage, assaisonner et verser sur les œufs. Faire gratiner au four.



TRENTÉ-TROISIÈME EPISODE



cris de victoire en voyant le garçon enfin pris.
7 — Les Chinois arrivent bientôt et poussent des



2 — L'homme se soutient à peine, car on lui a
faire boire un narcotique. Il est très fatigué.



3 — Paul fait asseoir son ami et lui dit de se
reposer pendant qu'il ira chercher du secours.



Chinois l'ayant aperçu se jettent à ses trousses.
4 — Le jeune homme se met à courir, mais les



5 — C'est une chasse éperdue à travers bois.
Paul parvient un moment à dépister ses ennemis.



6 — Il reprend sa course. Il bute contre un obs-
tacle. C'est un piège. Il ne peut s'en dégager.



sonnier par les Chinois et débarqué d'un avion.
1 — Paul a coupé les liens d'un homme fait pri-

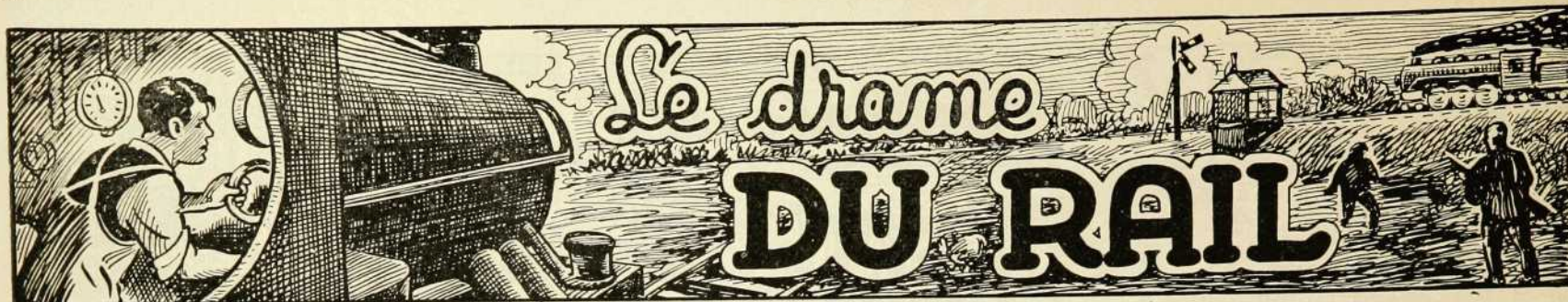


8 — Trois hommes s'approchent de lui. Ils l'ai-
dent à se relever et lui serviront d'escorte...



9 — On ramène Paul devant le mandarin et il
y retrouve, bâillonné, celui qu'il avait délivré.

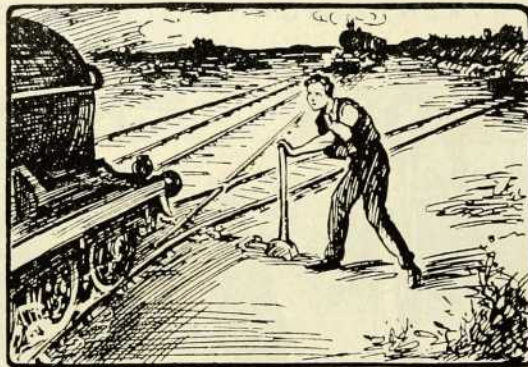
(La suite au prochain numéro)



SEIZIEME EPISODE



1 — De toutes ses forces Wilfrid court vers l'aiguille afin d'éviter un tamponnement désastreux.



2 — Il arrive juste à temps. De son bras valide il pousse le levier et la voie change de direction.



3 — Tandis que la locomotive s'engage sur le tronçon, le rapide passe dans un bruit infernal.



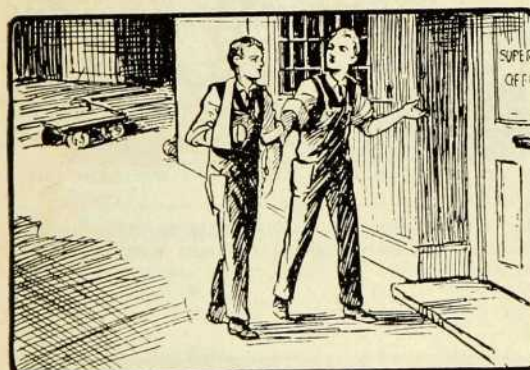
4 — La vieille locomotive s'écrase au bout du rail. Le chauffeur a réussi à sauter à temps...



5 — Wilfrid aide son ami à se relever et les garçons se félicitent de l'avoir échappé belle.



6 — Ils contemplent les débris du monstre d'acier en se demandant qui serait l'auteur de l'accident.



7 — Car, aucun doute là-dessus, il s'agit d'un acte de sabotage. Qui peut bien vouloir leur mort ?



8 — Ils se rendent auprès du surintendant à qui ils rapportent l'attentat et aussi leurs soupçons.



9 — Le surintendant leur promet d'étudier l'affaire, d'enquêter et de rechercher le coupable.



10 — Les deux jeunes hommes décident de retourner examiner les ruines. Ils sont intrigués.

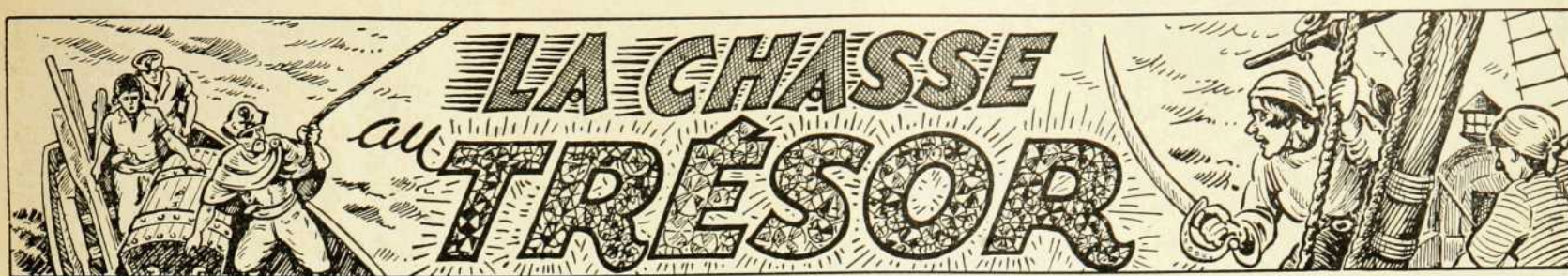


11 — Des traces de pas près de l'aiguille attirent leur attention. Ils regardent les empreintes...



12 — Ces empreintes révèlent des chaussures n'appartenant pas à un employé de la compagnie.

(La suite au prochain numéro)



VINGT ET UNIÈME EPISODE



1 — M. Lafrance, Joseph, le capitaine et un matelot sont descendus dans un souterrain.



2 — Ils se sont servis d'une échelle de corde. Elle s'est cassée. Le capitaine est tombé. On le relève.



3 — Et voilà nos amis prisonniers malgré eux. Tout en se reposant, on envisage la situation.



4 — Toute la question est de savoir comment sortir de cette trappe qui semble leur tombeau.



5 — Les hommes commencent l'exploration de la grotte. Déjà une angoisse s'empare d'eux...



6 — Au bout de quelque temps de recherches, ils découvrent une sorte d'escalier. Ils montent.



7 — Enfin un rayon de soleil paraît. Ils sont sauvés. Ils respirent à pleins poumons le grand air.



8 — Ils sont au sommet d'une montagne qui domine la mer. Ils examinent avec soin l'horizon.



9 — Le groupe aperçoit un point noir, un mât, une voile. C'est un bateau. Celui des pirates ?...

(La suite au prochain numéro)

Rions, c'est l'heure

Le vieil oncle — Comme tu grandis, Paulo!... Est-ce parce que tu manges de la soupe?

Paulo — Non, c'est parce que maman m'arrose souvent : elle me fait prendre mon bain tous les jours.

— Pendant les quinze dernières journées je n'ai pas dormi une heure.
— C'est pas possible!
— Eh! oui, je dormais... la nuit.

— Y a-t-il une grande différence entre le pôle Nord et le pôle Sud?
— Oui, toute la différence... du monde.

— L'air des Laurentides est certainement ce qu'il y a de mieux pour donner des forces. Ainsi, moi, quand je suis arrivé ici, je n'avais pas la force de parler ni de marcher.
— Vraiment! C'est merveilleux!
— Pas tant que ça : je suis né ici!

— Je veux bien vous engager. Mais êtes-vous capable de vous lever à bonne heure?
— A bonne heure? Certainement. Là où je travaillais auparavant, je lavais la vaisselle, je faisais le balayage et je faisais les lits avant que les gens se lèvent...

L'instituteur — Vous arrivez bien souvent en retard ; il doit y avoir une raison.
L'élève — Oui, il doit y en avoir une, mais j'ai pas encore réussi à la trouver.

— Maintenant que je vous ai appris ce qu'est l'obéissance, donnez-m'en une définition.
— J'peux pas, monsieur.
— Pourtant, vous obéissez à votre père. Alors, pourquoi lui obéissez-vous?
— Parce qu'il est plus fort que moi!

— Si je dépose dans la terre ce noyau, penses-tu que j'aurai ensuite un prunier?
— Certainement, si tu l'arroses bien.
— Non, je n'aurai pas de prunier, parce que c'est un noyau de pêche!

— Vous trouvez que cette toilette me va très bien. Vous me flattez! Pour la faire valoir, il faudrait être jeune et belle.
— Ah! madame, vous êtes bien la preuve du contraire!

— Dites-moi, docteur, dans quel état ai-je le poumon?
— Il est un peu atteint, c'est évident. Mais il tiendra toujours aussi longtemps que vous vivrez...

— Dans un salon, un explorateur raconte ses innombrables exploits dans des pays sauvages :
— Et parfois, mesdames j'étais si fatigué que je ne me sentais plus la force d'avancer d'un pas.
— Et vous marchiez quand même? demande une curieuse.
— Non, madame, je m'arrêtais et je me reposais.

— Pierrot, as-tu versé de l'eau dans le bocal des poissons?

— Non ; ils n'ont pas encore tout bu ce que je leur ai donné hier!

L'instituteur — Un bipède est tout ce qui va sur deux pieds. Elève Machin, donnez-moi un exemple?

L'élève — Une paire de chaussures, monsieur!

— Supposons que la queue d'un mouton est une patte, combien le mouton aura-t-il de pattes?

— Cinq, bien sûr!
— Pas du tout! Il n'en aura que quatre. Ce n'est pas parce que tu supposes que la queue est une patte qu'elle en sera une...

Elle — Si tu étais mon mari, j'te donnerais du poison!

Lui — Si tu étais ma femme, je l'prendrais!

— Qu'est-ce qui parcourt des milles et des milles et qui cependant n'avance jamais?
— ???
— La route.

— Hector est l'homme le plus distrait que je connaisse.

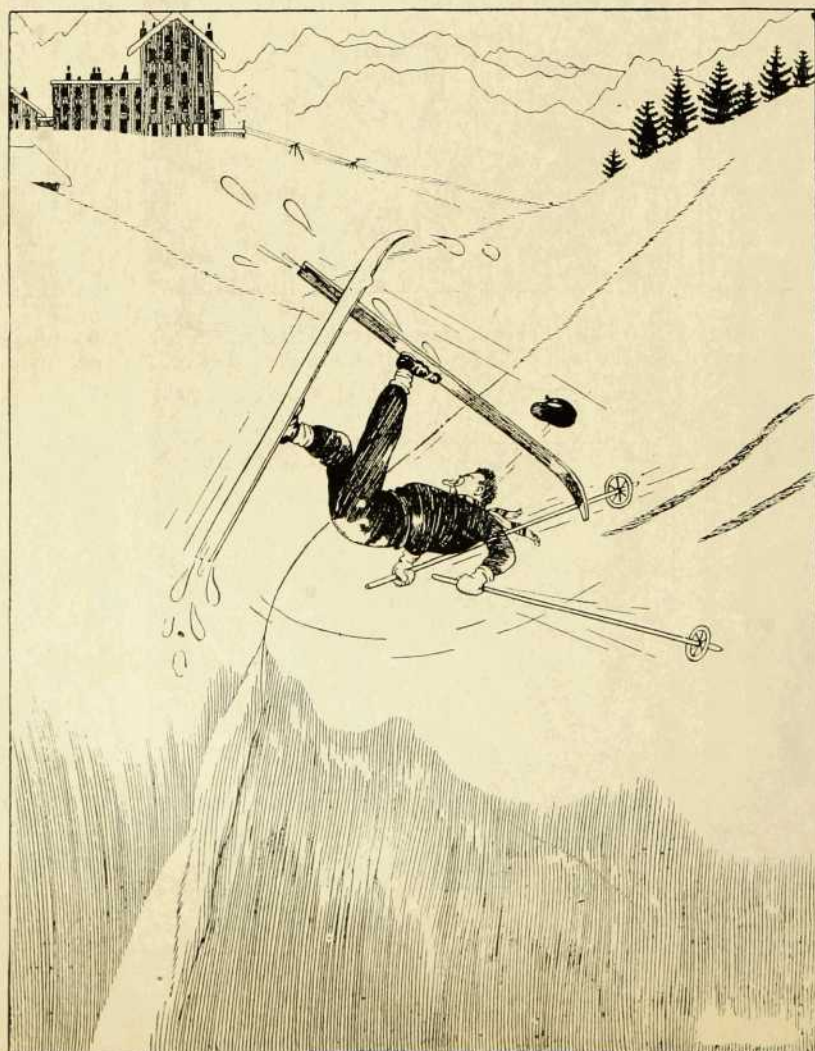
— Ah!
— Oui, l'autre jour, il s'aperçut qu'il avait oublié sa montre ; alors, il la sortit de sa poche pour voir s'il avait le temps d'aller la chercher...

L'instituteur — Qu'est-ce qu'une île?

L'élève — Euh!... C'est... c'est une place qu'on ne peut quitter sans prendre un bateau.



— Alors, Justine, vous n'êtes pas allée au théâtre?...
— Madame, on voulait me placer dans une baignoire, devant tout le monde. J'ai pas osé.



— Malédiction ! Juste au moment où sonne le second appel pour le dîner !

Deux convalescents sont à l'hôpital et causent de la maladie qui les avait amenés là :

— Moi, dit l'un, j'avais une fièvre si violente, une température si élevée que le médecin se brûlait les doigts quand il me tâta le poulx.
— Moi, j'étais beaucoup plus malade : pour me tâter le poulx, le médecin se servait de pincettes, tellement il avait peur de prendre feu.

— J'voudrais avoir un tambour comme celui de Jacques.
— Non, certainement non ; ça fait trop de bruit dans la maison.
— Mais je ne te dérangerai pas : je m'en servirai seulement quand tu dormiras.

M. Baptiste n'est pas content de son gendre :

— Qu'as-tu à lui reprocher? demande un de ses amis.
— Cet imbécile ne sait pas jouer aux cartes.
— Tu ne devrais pas t'en plaindre : comme ça il ne se ruinera pas.
— Au contraire ; il ne sait pas jouer aux cartes, mais il veut jouer quand même!

Un fou était occupé à de petits travaux de jardinage.

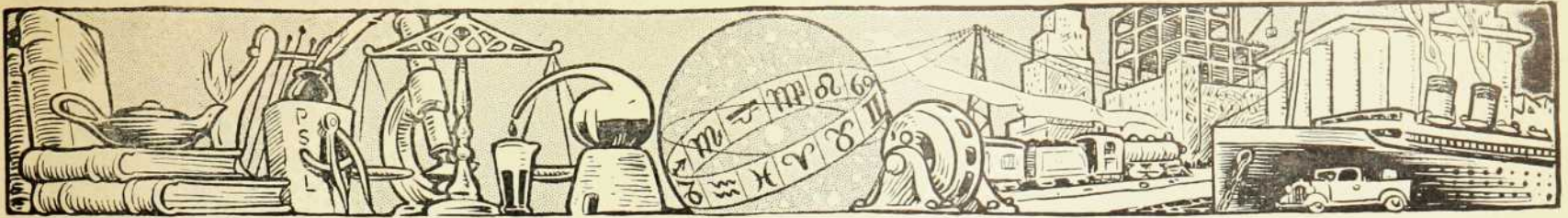
Un jour, le directeur de l'asile le rencontre traînant une brouette tournée sens dessus dessous.

Comme le directeur s'en étonnait, le fou réplique :

— Je sais bien qu'elle est à l'envers, mais si je la remets à l'endroit on va m'obliger à la remplir!

Un guide fait visiter une des tours Martello de Québec à quelques américains.

— Cette tour, dit-il, a deux cents ans ; voyez comme c'est solide. Je vous ferai remarquer qu'aujourd'hui on ne construit plus des choses aussi vieilles.



Notes Encyclopédiques

Une religion curieuse et, disons-le, idiote, est celle des Inghilis qui ont le culte des lapins; ils prétendent que c'est dans ces animaux que l'âme se réincarne pour la dernière fois avant sa réhabilitation définitive dans l'éther.

Dans la Californie il y a une ville qui se nomme *Cathedral City* et dans laquelle il n'y a aucune église.

Le mot *Kieselguhr* est peu connu, et cependant il désigne une matière dont il est fait grand usage. Le *Kieselguhr* est une sorte de poussière jaunâtre qu'on trouve en Ecosse, en Allemagne, en Suisse, en Suède, à Tripoli et dans certaines parties du nord de l'Amérique; elle est faite de diatomées fossilisées et fait une excellente pâte à polir les métaux. Elle entre aussi dans la composition de certains savons et dans la fabrication de la dynamite comme absorbant de la nitroglycérine.

Les truffes du Périgord, en France, sont très recherchées par les gourmets, mais ils ne sont pas les seuls à les aimer, car les cochons les aiment peut-être encore davantage d'eux. Les paysans du Périgord ont mis à profit cette gourmandise de leurs cochons en les employant à la recherche des truffes. Les animaux les trouvent facilement et commencent à les déterrer mais un coup de baguette sur le groin les empêche de s'en régaler. Ceci prouve une fois de plus que ce n'est pas toujours ceux qui font le travail qui en profitent.

Quand fut appliquée aux Etats-Unis la loi d'émancipation de l'esclavage, en 1865, il y avait en ce pays 3.953.760 esclaves. L'Etat qui en avait le plus était la Virginie avec un chiffre de 472.494 et celui qui en en avait le moins, le Kansas, avec deux seulement.

Quand on s'élève sur une montagne la température baisse d'un degré par trois cents pieds d'élévation; il est entendu que la même chose se produit quand on monte en ballon ou en aéroplane.

A quelle heure commence la journée? Astronomiquement, elle commence à minuit, et les heures sont numérotées de une à vingt-quatre; cette règle n'est toutefois en vigueur que depuis 1925 et, auparavant, la journée astronomique commençait à midi.

Certaines personnes ont encore l'habitude d'arrêter le sang d'une coupure en y appliquant une toile d'araignée; c'est là une pratique fort dangereuse, car les toiles d'araignées sont remplies de toutes sortes de poussières et les microbes les plus dangereux peuvent s'y trouver. On a vu des cas où, pour avoir voulu soigner ainsi une légère coupure à un doigt, il a fallu ensuite amputer le doigt et même le bras.

On parle quelquefois de records de danse, mais il est probable que l'on n'a pas encore battu, jusqu'ici, celui de Will Willett, d'Endon, Angleterre, qui, en 1752, dansa pendant douze jours et douze nuits sans aucun arrêt. On l'appela ensuite la merveille des douze jours; il aurait été plus juste de l'appeler tout simplement fou.



Les ours blancs s'offrent quelquefois des voyages au long cours sur les gros glaçons qui descendent chaque printemps des régions polaires. Ils se laissent ainsi transporter par indolence ou par plaisir, mais parfois ils s'éloignent ainsi fort loin des côtes et deviennent alors la plupart du temps les victimes de leur imprudence.

Kokichi Mikimoto, le roi de la perle japonaise est, grâce à sa découverte, infiniment riche. On sait que son procédé consiste à introduire un grain dans chaque huître, qui le recouvre ensuite de couches concentriques de matière perlrière. Ayant causé ainsi la mort de plusieurs millions d'huîtres, M. Mikimoto a fini par se demander si les mânes des huîtres mortes ne le poursuivraient pas de leur vengeance. Pour calmer leurs mânes, le roi de la perle japonaise a fait tenir, dans son domaine, un service religieux bouddhiste à la mémoire de toutes les huîtres mortes pour la beauté de la femme. Depuis M. Mikimoto qui se sent pardonné, est tout heureux.

L'œil électrique, dont on fait tant d'application aujourd'hui dans divers appareils, est naturellement employé aux choses de la guerre; on signale un montage spécial qui permet de surveiller une route et de déclencher des mitrailleuses s'il se présente quelque chose de suspect sur la route. Bien mieux cet appareil, après avoir pointé les mitrailleuses, leur fait suivre le but sur lequel elles tirent si celui-ci se déplace ou s'enfuit. Cet appareil, s'il est curieux, a un nom qui l'est tout autant: il s'appelle le *péto-scope*. Honni soit qui mal y pense.

La soie artificielle est quelquefois appelée char-donne, et ceci du nom de son inventeur, Hilaire Bernigaud de Chardonnet, qui fut le grand vulgarisateur de la coquetterie féminine en inventant la soie artificielle. Il naquit à Besançon, France, le 1er mai 1839 et, en 1859 il entra à l'école polytechnique dont il sortit ingénieur des ponts et chaussées. Il devint ensuite un chimiste de première force, et c'est alors qu'il trouva le procédé de fabriquer la soie artificielle si répandue aujourd'hui dans tous les pays.

Le maboulisme sévit évidemment à la surface de la terre dans certains pays tout au moins et sous les formes les plus diverses. C'est ainsi que, récemment, à Hollywood, il y eut un *birthday-party* pour célébrer le premier anniversaire des ongles d'une comédienne qui ne les avait pas coupés depuis un an. Leur longueur variait de deux pouces à trois pouces et demi, et ils étaient laqués comme des idoles chinoises. Le jour de la fête qui fut donnée, on coupa les fameux ongles et la comédienne s'en fit un collier.



On parle quelquefois de cloches de bois comme d'une chose qui n'existe pas, et cependant on en peut voir dans certains monastères grecs. A vrai dire ce ne sont pas des cloches par la forme, mais des pièces de bois d'ailleurs sonores sur lesquelles on frappe pour annoncer certains services. Cette coutume daterait, dit-on, des temps où il était défendu aux chrétiens de se servir de cloches ordinaires.

Une affiche à l'usage des automobilistes, et posée à New-York, dit textuellement ceci: «Automobilistes, attention! L'auto marche à la gazoline mais le chauffeur ne doit pas marcher à l'alcool.» C'est bref et fort bien dit.

Une plante curieuse est la *welwitschia*, qu'on trouve dans le sud de l'Afrique; cette plante, qui n'est haute que d'un pied, a quinze pieds de circonférence et produit trois feuilles qui durent autant qu'elle; or, la vie de cette plante est d'une centaine d'années.

La petite ville de Fraser, Minn., est entièrement entourée d'une clôture métallique, et une seconde curiosité de cette petite ville c'est qu'elle ne possède aucun magasin d'aucune sorte.



Les tortues de mer pondent des œufs en grande quantité et, à cet effet, elles viennent sur les rivages sablonneux où elles creusent un trou. Le nombre des œufs qu'elles y déposent varie de 150 à 200, mais toutes les jeunes tortues qui éclosent n'arrivent pas à l'âge adulte, loin de là, car les crabes de terre et les oiseaux de mer en détruisent un grand nombre. Il faut également compter avec les chasseurs d'œufs qui semblent avoir un flair tout particulier pour trouver l'emplacement des nids.

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

UN ROMAN D'AMOUR COMPLET

La Revue Populaire

LE FILM

PLUS DE
50
PHOTOS

Le TRIO célèbre

LES
TROIS
MAGAZINES

\$5.

Bulletin d'abonnement

Aux **TROIS** magazines

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion,
Montréal, P. Q.

Ci-joint veuillez trouver la somme de \$5.00 (Canada seulement) pour un an d'abonnement aux **TROIS** magazines : **LE SAMEDI**, **LA REVUE POPULAIRE** et **LE FILM**.

Nom

Adresse

Localité

Prov.